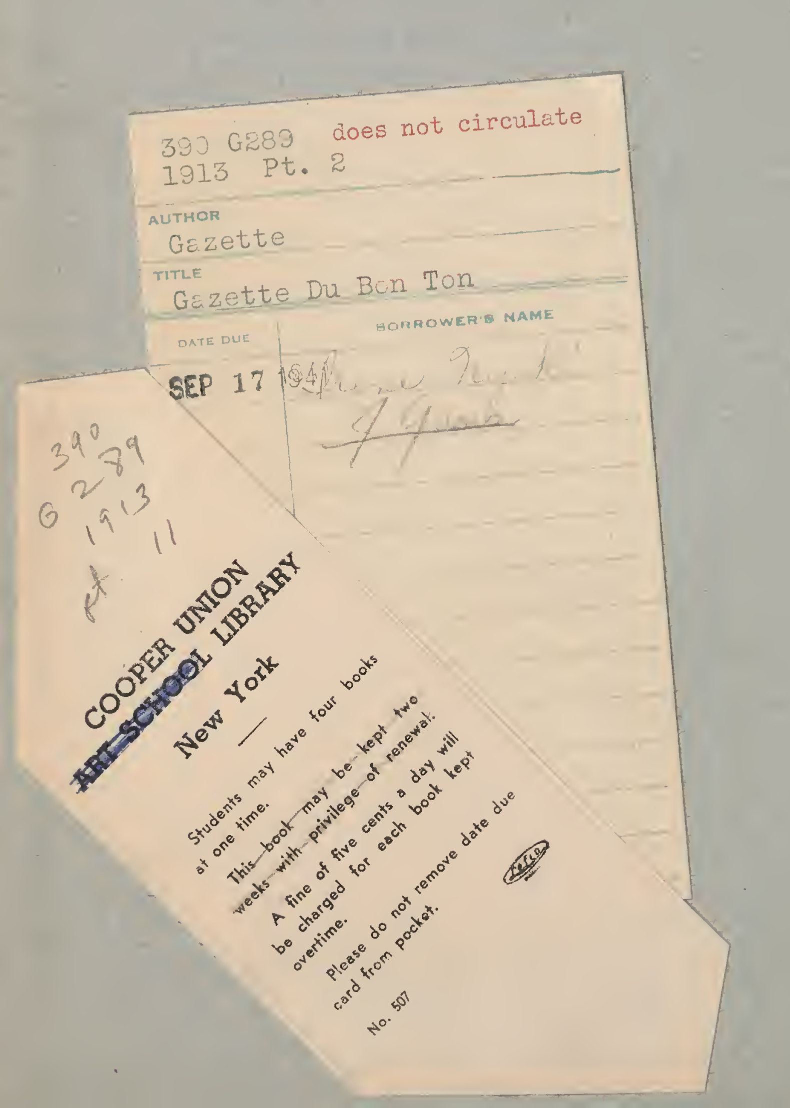

390 G289 does not circulate
1913 Pt. 2
AUTHOR
Gazette
TITLE
Gazette Du Bon Ton
DATE DUE
BORROWER'S NAME
SEP 17 194
390
G289
1913
pt II
COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York
Students may have four books at one time.
This book may be kept two weeks with privilege of renewal.
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.
No. 507

GAZETTE
DU
BON TON

ARTS MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1913

Tome II



Paris

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

13, Rue Lafayette.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME SEMESTRE

(Mai 1913 à Octobre 1913)

TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

✤ ✤ ✤

**



GAZETTE

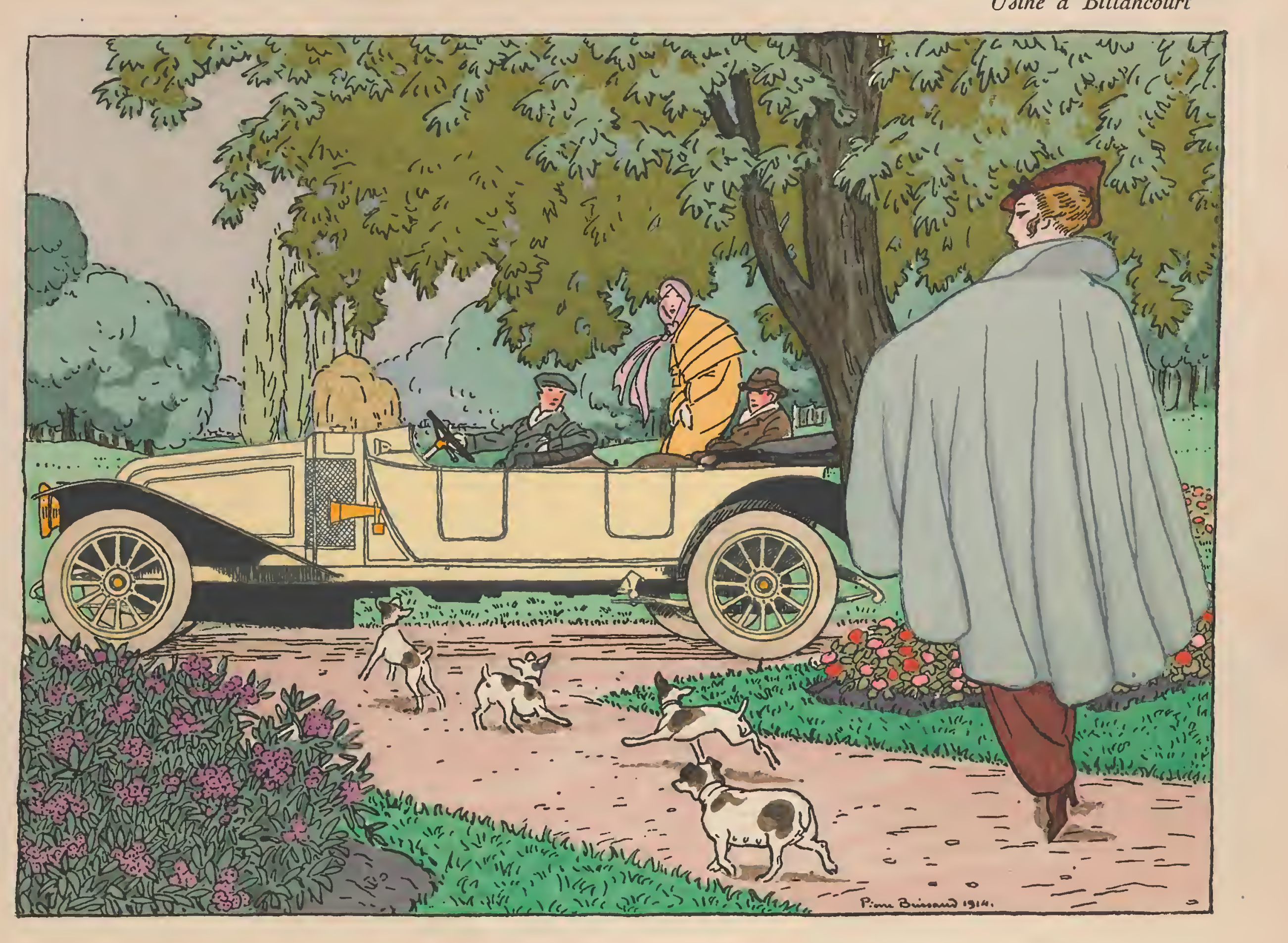
DU

BON TON

AUTOMOBILES RENAULT

Champs-Élysées

Usine à Billancourt



ENFIN, LA VOILA!



LE MARIAGE A LA CAMPAGNE

Il est dix heures, dix heures et demie tout au plus, l'heure de la grand'messe. Les voitures sont devant le perron. Rose descend en parure de mariée. Elle voit ce que ses yeux ont toujours vu, l'allée des tilleuls, le chêne rompu par la foudre, le coin de la pièce d'eau, les bois lointains. Elle connait cet air frais qui passe sur son visage. Les gens du village sont là, au moins ceux qui tiennent au château par quelque raison. Mais qui n'y tient point ?



L'église n'est point éloignée. C'est une petite église romane, avec un clocher refait beaucoup plus tard, des murs badigeonnés, et un joli vitrail qui verse une pluie de rubis. On a étendu des tapis sur le seuil disjoint. Les enfants du patronage, qui ont grandi en même temps

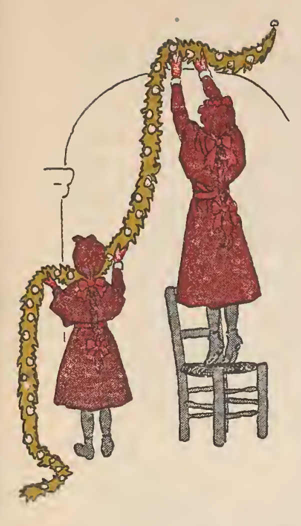


que Rose, et qu'elle a instruits, ont tendu l'églisette de feuillage piqué de fleurs. Il n'y a pour tout concert qu'un harmonium; mais peut-être un grand artiste jouera-t-il; et l'on ne s'étonnera point que le vieux chantre s'accompagne sur un serpent de cuivre, grave, puissant, incertain et discord.

Est-elle pauvre cette église? Rose ne le sait pas. Elle l'a vue depuis son enfance, et quand elle était toute petite, on la tenait debout sur le banc, fermé par une petite porte et garni de velours rouge, qui appartient à ses parents. Cette pauvreté est joyeuse et riche de soleil. La porte du transept est restée ouverte, et l'on voit passer un flot de lumière; un lilas balancé par le vent, approche et dérobe un large paquet de ses feuilles épaisses.

Il n'est venu que des amis choisis et anciens. Rose ne remarque même point le contraste entre ces toilettes parées et la simplicité rustique de la maison divine. Ce contraste est lui-même naturel et ordonné par les coutumes antiques. Le voile de point d'Angleterre rejeté derrière la tête n'est point acheté; sa couleur un peu rousse s'est faite dans cet air même, au fond du tiroir où il était plié. Le missel est ancien, mais on sait quelles mains l'ont feuilleté. Ici la vieillesse des choses est sainte, et ne sent pas le bric à brac. Et le prêtre qui fait l'éloge des familles n'improvise pas leurs mérites inconnus sur des notes qu'on lui a fournies.





Je sais bien que cette simplicité, toute précieuse qu'elle soit n'est pas du goût de tout le monde. Et il est assuré que la ville offre plus de facilité pour le prélat et pour le lunch. On y peut choisir entre la grande église et la petite chapelle. La chapelle a l'air aristocratique. Il faut une autorisation pour s'y marier, et c'est un privilège. Recevez le sacrement dans cet oratoire, il semblera tout de suite que vos aïeux l'ont fondé un jour qu'ils revenaient de guerre. La cérémonie a je ne sais quoi d'intime. On s'écrase, et il y a de la grandeur à assembler trop de monde dans un endroit trop petit. Malheureusement, les chapelles, dans ce monde où tout change, n'ont pas une existence assurée. On s'y marie; dix ans après, elle se trouve désaffectée, changée en théâtre badin; et on y retourne pour voir des danseuses.

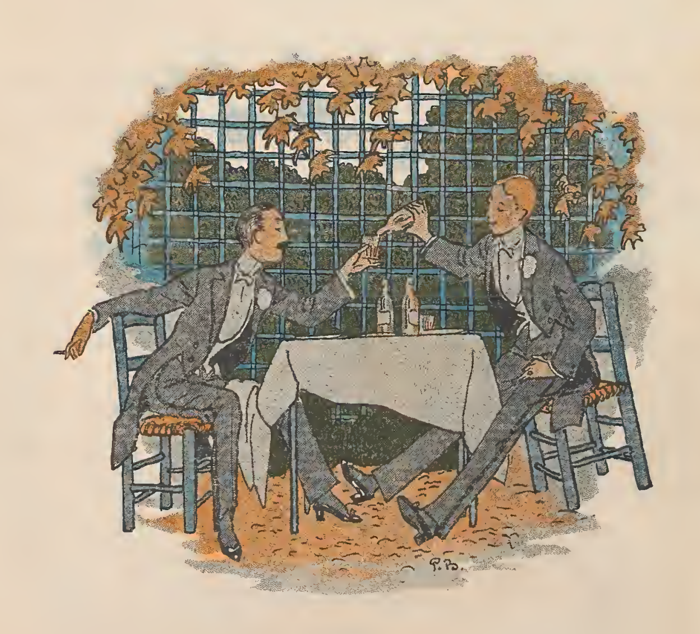


Les personnes magnifiques ne sauraient être satisfaites que d'une cathédrale, ou tout au moins d'une basilique. On en sait qui ne se consoleraient point de marcher vers un autel qui ne fut pas immense et chargé de verdure. Il leur faut être précédés par les mollets blancs de deux suisses, et accompagnés par l'orgue qui tonitrue le prélude du 3e acte de *Lohengrin*. Il leur faut l'ample sacristie, les photographes, les curieux.

Leur triomphe c'est le mariage qui n'est ni à la ville, ni aux champs, mais dans la propriété de Seine-et-Oise. Voilà l'endroit rêvé.

Une maîtrise entière a été amenée en fourgon, et l'Opéra s'est déplacé. Les invités viennent en automobile. La mariée, usant de la liberté qu'on a hors de Paris, lance une mode ; la robe courte en brocart, ou naguère le lys au lieu de l'oranger. Les garçons d'honneur, choisis parmi les plus petits, sont déguisés en pages Louis XIII, à la mode américaine. Deux amis du marié ont fait partie de déjeuner d'abord dans une guinguette où la chère est exquise. Ils surveillent les événements par un rideau de tulle rouge. Ils entendent sonner les cloches. « Nous avons le temps de boire le café » disent-ils, et ils ratent le défilé.

Henry BIDOU.



LES VOILES

Une mariée ? Je me réjouis de savoir ce qu'est une mariée mieux que le dictionnaire Larousse, qui entend par ce mot d'abord un oiseau de nuit, puis un insecte, et en troisième lieu, un jeu de cartes appelé vulgairement guimbarde. Pour nous, qui ne jouons que le jeu appelé vulgairement bridge, la mariée est la jeune fille qui, ayant décidé de s'unir à un amant (1), abdique toute fausse retenue, réunit dans un lieu public ses amies, ses confidentes, ses parents eux-mêmes, et leur annonce sa volonté inébranlable d'abandonner la maison où elle est née pour le logis de ce jeune homme. Sur ce que doit être la mariée, l'opinion est unanime : elle doit être tendre, jeune, jolie — elle même est de cet avis ; personne ne s'est jamais plaint, malgré le proverbe, qu'elle fût trop belle, — si ce n'est peut-être le mari et beaucoup plus tard. Par malheur, la même unanimité touchante ne règne pas en tout ce qui la concerne. Les cinquante Danaïdes, le soir de

(1) Mot désuet, signifiant "fiancé".



leurs noces, massacrèrent leurs cinquante époux, qui avaient, dit la légende, critiqué les plis de leur tunique, et le voile de mariée, de nos jours, a donné naissance à une bien regrettable polémique que c'est mon but, pour éviter d'aussi pénibles conséquences, d'exposer sans prendre parti :

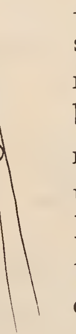
Le voile de la mariée doit-il, ou ne doit-il pas la voiler ?

THÈSE EN FAVEUR DU VOILE

— Il le doit, répond le premier groupe. Nous avons pour nous la tradition : le mariage est une sorte d'enlèvement, un rapt. Le brigand cache sa victime. Nous avons pour nous la bienséance : mettre un voile autour du visage de la mariée, c'est en poser un sur tous les yeux curieux qui l'étudient. Nous avons pour nous l'élégance : quelle scène délicieuse que la toilette de la mariée ! Le voile est bien un vêtement, le plus léger, le plus indépendant et la mariée doit l'aimer comme les femmes aiment, dans la toilette, le bijou qu'elles mettent le dernier et que le premier elles retirent. Ce n'est pas un symbole, ce n'est pas, Fantasio, le dernier lambeau d'une enfance rêveuse : "c'est, au fond, la première voilette".



— Erreur, reprend le second groupe, le voile est justement un symbole. Tous les actes et tous les objets d'une cérémonie qui inaugure une existence sont des symboles. L'orgue, l'anneau nuptial, le suisse, la belle-mère elle même, ce jour-là, sont des symboles. Dire que le voile de la mariée a un but pratique, c'est vouloir affirmer que le voile tendu à l'église, dans certaines provinces, au-dessus des deux époux, est destiné à les protéger des platras ou de la pluie. La mariée doit être vue; il ne faut pas que des spectateurs malveillants puissent prétendre que c'est toujours la même qu'on marie. Une mariée, voyons, n'est pas un parricide. N'êtes-vous pas à la fois troublés et apaisés de voir ses yeux, fixés si obstinément sur l'autel qu'elle y arriverait tout droit même sans l'allée de chaises; sa bouche fermée, mais qui articule sans relâche, de peur de bégayer en le prononçant, le plus petit mot de notre langue; — tout son front; — un peu de sa chevelure?



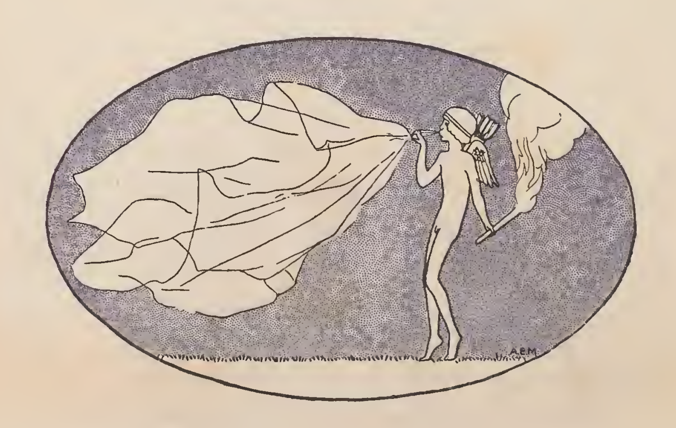
Invoquer contre nous l'antiquité c'est faire preuve d'une mauvaise foi qui serait éhontée, si elle n'était de l'ignorance : Le mariage n'est plus un rapt, depuis le jour justement où le rapt n'est plus un mariage, et d'ailleurs dans quel attirail, je vous le demande, furent enlevées les sabines? Certes, les anciens étaient





formalistes, en ce qui concernait la coiffure de la mariée; ils exigeaient que la raie des cheveux fût tracée par un fer de lance trouvé dans le corps d'un gladiateur, qu'elle cueillit elle-même la couronne, qui toujours devait être de myrte ou de feuillage d'asperge. Mais pour le voile, justement, ils permettaient la fantaisie : le crêpe de joie pouvait être safran, vert, bleu, pourpre. Il pouvait flotter, il voilait tantôt le front, et tantôt l'occiput. Pourquoi voiler la mariée, cet être nouveau, cet être nouvellement libre, et non comme chez les Arabes, ceux qui dans son entourage ne sont plus déjà pour l'assistance et pour elle même que des ombres, ses parents et ses domestiques? Si, comme chez les dits Arabes, le mari entend voiler et cloîter sa femme tout le reste de sa vie, libre à lui. Mais le jour du mariage, elle nous appartient.

Jean Giraudoux.





PRÉSENCE ET UTILITÉ DE LA PRÉSENCE DES ENFANTS DANS LES MARIAGES

Ayant conçu le projet d'écrire la *Physiologie du mariage*, M. de Balzac se plut à noter qu'il y avait vingt-et-une raisons pour qu'un homme se marie, dont la meilleure était d'avoir toujours une femme sous la main; et une vingt-deuxième le *zèle*, qui était la raison du duc de Saint-Aignan, lequel ne voulait pas commettre de péchés. C'était bien vu; mais il me paraît que l'illustre écrivain s'est trompé dans son total,



car il y en a une vingt-troisième qu'il ne cite point : c'est à savoir que l'on se marie aussi quelquefois dans le dessein d'avoir des enfants. Or l'omission est singulière, et frappe chez un si grand psychologue. Et beaucoup de jeunes conjoints, s'autorisant d'un tel exemple, la partagent, sans doute. C'est donc pour prémunir contre cet oubli ces intéressantes personnes qu'il faut inviter beaucoup de petits enfants dans les mariages. Leur présence donnera peut-être aux intéressés l'envie d'en avoir, à supposer qu'ils n'en aient point déjà l'envie. Et ce sera tout bénéfice : c'est d'abord agréable de les faire, et la patrie en a besoin. D'ailleurs cette année, les tournures se portent par devant, et le ventre aussi.

Ce sera très joli aussi, car les petits garçons et les petites filles, quand ils ne sont pas encore entrés dans l'ingra-



titude de l'âge, ce sont des objets ravissants. Par leur taille, qui est exiguë, et leur bonne volonté à se laisser attiffer, ils se prêtent à mille habillages extravagants et fantaisistes. On peut les vêtir tels qu'on les voit dans certains portraits; les costumer comme s'il s'agissait de bals masqués et de carnavalades, en dandys, en écossais, en marins, en jeunes lords, voire en lorettes, à la façon de Gainsborough et de Sir Josuah Reynolds. Les pantalons de ces jeunes élégants peuvent être trop courts et finir au genou, ou s'évaser en pied d'éléphant; leurs chapeaux affecter la forme des tromblons les plus insolites ou des bolivars les plus truculents; à moins



qu'ils n'empruntent leur souplesse à la paille tressée ; les demoiselles enfin, joindre à leurs robes à paniers, à volants ou à ruches, à leurs jaquettes et à leurs jupons courts, le charme toujours sûr de n'être pas du tout majeures. D'aucuns pourraient porter, par exemple, si j'ose le dire, la queue de la robe de la mariée ; ces deux là, les gants et le chapeau de monsieur son maître. J'en voudrais voir — ce seront des petites filles — semer des fleurs sous les pas des nouveaux époux. Et pour parfaire la ressemblance avec les hyménées antiques, je souhaiterais enfin que certains, pour servir à la fois de conseil et d'exemple, fussent là, vêtus en amours.

Emile HENRIOT.



DE LA COIFFURE

DANS mon adolescence, j'ai connu des femmes, un grand nombre de femmes, qui portaient des bandeaux plats. C'était l'époque où l'idéalisme triomphait. *L'Œuvre* donnait les premières pièces de M. Maurice Maeterlinck. Il est vrai que la chevelure de Mélisande se dénouait et descendait jusqu'au bas de la tour pour que Pelléas la pût couvrir de baisers en murmurant :

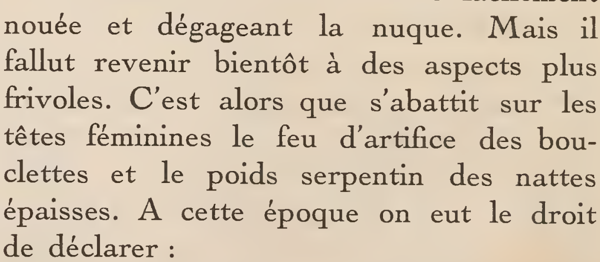
— Ah ! tes cheveux ! tes cheveux ! Ils m'aiment plus que toi !

C'est que M. Maeterlinck est né dans un pays où les chevelures sont abondantes. Les Parisiennes, qui furent alors conquises par la pureté de l'art, s'accommodèrent plus facilement du cheveu rare. Elles sentirent que la folie

des baisers avait quelque chose de farouchement sensuel. Elles furent résolument pauvres en cheveux, comme elles étaient maigres.

La réaction violente qui se produisit contre le symbolisme fut fatale à ces coiffures. Les mondaines ne les avaient d'ailleurs jamais acceptées. Les salons furent toujours hostiles au symbolisme : c'est pourquoi ce mouvement d'art est resté assez pur.

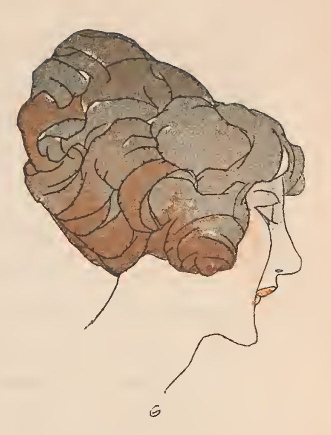
Les défenseurs de la vie et de la santé n'eurent pas de peine à le discréditer. Leurs théories sinon leurs œuvres obtinrent un grand succès. On ne revint certes pas au réalisme, aux robes qui mettaient en valeur les hanches de la femme : oh ! la tournure qui illustre si bien les contes d'un Armand Silvestre ! Mais la femme prit un aspect sportif. La coiffure fut une torsade facilement nouée et dégageant la nuque. Mais il fallut revenir bientôt à des aspects plus frivoles. C'est alors que s'abattit sur les têtes féminines le feu d'artifice des bouclettes et le poids serpentin des nattes épaisses. A cette époque on eut le droit de déclarer :



— La coiffure, c'est les cheveux des autres !



Cédant aux langueurs de l'Orient, la Parisienne se transforma en Persane. Les chapeaux furent des turbans. Ils auraient écrasé l'édifice hautain d'une coiffure. Donc la chevelure s'abaissa. Elle pesa lourdement sur le front; elle descendit



caressante, sur la nuque. La femme eut un aspect un peu servile doucement brutal qui ne déplaisait pas aux hommes : ils avaient l'illusion d'être les maîtres, les sultans : car nous sommes très naïfs.

Mais tout lasse. Il faut avouer d'ailleurs qu'on avait abusé de la splendeur orientale. Le trop grand nombre des bals costumés acheva de nous en fatiguer. Aujourd'hui la Parisienne ne sait plus trop quelle attitude elle doit prendre. Elle hésite entre les paniers du dix-huitième siècle, entre la robe qui dévoile la jambe comme au temps du Directoire. Elle n'a pas été séduite, autant qu'on l'aurait pu prévoir, par les broderies bulgares. Les victoires des alliés ont porté le dernier coup aux turqueries; mais ils n'ont pas imposé à nos élégantes leurs costumes.

Cependant la coiffure nouvelle a quelque chose de belliqueux. Au moment où triomphaient les grands naturalistes, nous avons souvent rencontré dans leurs romans des héroïnes *casquées* de chevelures blondes, brunes ou rousses. Le *casque* qui eut le don de m'agacer, quand je lisais des ouvrages d'ailleurs admirables, semble avoir, de nouveau la faveur de la femme. Elle veut avoir une figure audacieuse et c'est pourquoi elle se couronne d'une crinière. La nuque est dégagée. Les cheveux forment une masse qui doit donner l'illusion d'avoir été rapidement formée d'un tour de main, sans que la Parisienne se soit attardée longtemps devant son miroir : elle







ne veut point avoir l'air de s'attarder à des soins de petite coquette. Elle tient en mépris les mièvreries. Elle est une sorte de Walkyrie qui est toujours prête à de nobles luttes. Oio ! Toio ! Ho ! Ou bien un coup de clairon : Taratatataratataratata !

Et, ainsi coiffée, elle ressemble à ces rêveuses que Stevens voulut énigmatiques et qu'il appelait *sphinx*. Elle fait songer à d'anciennes planches de M. Helleu et, ce qui vaut mieux, à des compositions ironiques de Rops. Cette chevelure que retient un peigne aux dents puissantes et qui semble avoir été brusquement attachée et qu'on dirait prête à se répandre de nouveau évoque des visions d'intimité et, malgré soi, on murmure les vers de Baudelaire :

Extase ! Pour peupler, ce soir, l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir.

NOZIÈRE.





LES CAPRICES DE LA LIGNE

Les évolutions de la mode féminine seraient bien faites pour déconcerter les observateurs raisonnables, s'il y avait encore aujourd'hui des gens capables de faire raisonnablement quoi que ce soit... même observer; ce qui, étant donné la rapidité avec laquelle fonctionne le kaléidoscope de la vie moderne n'est, après tout, point si facile qu'on l'imagine, et nécessite une force de résistance en même temps qu'une puissance et une souplesse d'assimilation dont il faut se garder de croire que tout le monde soit doué... Pourquoi, d'ailleurs, la raison interviendrait-elle en cette affaire, où, à aucune époque, depuis qu'il y a des femmes et que leur coquetterie naturelle leur interdit d'aller nues, personne n'a songé à se plaindre qu'elle n'y intervint pas? Ah! que tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possible! Et louons la cause efficiente qui veut qu'il y ait tout à coup entre la façon de se vêtir et de se parer qu'avaient les femmes il y a deux mois à peine, et celle qu'elles ont depuis huit jours, autant de différence qu'entre la façon de se vêtir et de se parer qu'elles avaient sous le Directoire, et celle qu'elles ont eue sous le second Empire? Il en est de la mode comme de la météo-

rologie; et il ne faudrait pas plus s'étonner que la crinoline fît fureur demain, que d'être obligé de faire du feu en pleine canicule. Qui aurait l'humeur assez maussade pour n'en pas être satisfait? Quant à moi, tout changement m'est toujours le bienvenu, grâce auquel le spectacle de la vie s'agrémente de nouveauté et d'imprévu.

Voici donc transformée la ligne de la Femme habillée. Là où nous étions accoutumés à la voir se creuser, soudain elle se renfle; là où elle se gonflait, maintenant elle s'aplatit. Ce que l'on dissimulait, on le montre; ce que l'on déguisait, on l'étale; ce sur quoi l'on glissait, on l'accentue. Fort bien; que nous reste-t-il à faire, sinon d'en tirer pour nos yeux et notre imagination le plus de joie possible!

Elles allaient naguère toutes droites, strictement serrées dans des fourreaux qui de la taille aux pieds ne présentaient la moindre inflexion; elles n'avaient plus ni hanches, ni bassin, et là où d'ordinaire s'épanouissent les rondeurs de ce que l'on appelle couramment le ventre, nous étions tous surpris et enchantés, puisqu'elles le voulaient ainsi, de voir qu'il n'y avait plus rien, moins que rien, rien de rien. Mais l'esprit a soufflé... D'où? nul ne saurait le dire et que nous importe d'ailleurs? Toujours est-il que, du jour au lendemain, elles ont eu un ventre. Il leur a poussé subitement, à sa place habituelle,

comme par miracle, en même temps que les jeunes pousses verdissaient les branches noires aux arbres des squares et des avenues que le printemps visite les premiers. Et ce fut comme une révélation. Où donc, hier, le cachaient-elles? N'insistez pas... Elles seraient bien trop embarassées pour vous répondre. Et puis, est-ce que cela vous regarde et allez-vous imiter ces trop curieuses fillettes qui crèvent les yeux à leurs poupées pour savoir ce qu'il y a derrière et ne peuvent, après, se consoler d'avoir constaté qu'il n'y a rien? O hommes de peu de foi!

Le fait, d'ailleurs, n'est point nouveau. La mode, comme l'histoire, n'est qu'un éternel recommencement. Ouvrez les *Ridicules du Temps* de celui que l'on appelait à l'époque où il n'y avait pas encore de prince ni des poètes, ni des conteurs, ni des critiques, le « Connétable des Lettres françaises », Jules Barbey d'Aurevilly, et vous y trouverez un chapitre, non des moins mordants, en vérité, de ce terrible livre, consacré au « Petits Ventres ». C'est que ces petits ventres contre lesquels fulminait l'auteur des *Diaboliques* n'étaient pas de vrais petits ventres, mais de faux petits ventres, des petits ventres artificiels,



des petits ventres... de caoutchouc! Et s'appelait: des *termes*. « Autrefois, les femmes si vous vous le rappelez, mettaient, vous savez où, un quelque chose qu'elles appelaient crânement (le mot est consacré) un *polisson*. Eh bien, en le changeant de côté, il devient un *terme*... Et il y a des *demi-termes* pour les très jeunes filles! C'est à dégouter vraiment de la virginité! » Nous n'en sommes heureusement pas encore là... Les ventres à la mode sont, jusqu'à preuve du contraire, de vrais ventres, d'authentiques ventres : l'heure du ventre postiche, espérons-le, ne reviendra point. La femme moderne saura se défendre d'un tel ridicule. Et puis, elle est ce que n'était pas la femme du temps où régnait la Comtesse de Castiglione, sportive et le sport a tué les postiches.

Qu'elle porte les fourreaux étroits et courts qu'elle portait il y a quelques semaines, ou les robes drapées, serrées aux genoux et fendues du bas, qu'elle porte à présent, ce qu'elle veut et à quoi elle excelle toujours, quelle que soit la mode, c'est nous offrir de ses charmes et de sa beauté la vision la plus séduisante et, à tout prendre, la plus véridique. Elle marchait naguère, à tous petits pas, à trotte-menu; elle aura maintenant plus de désinvolture

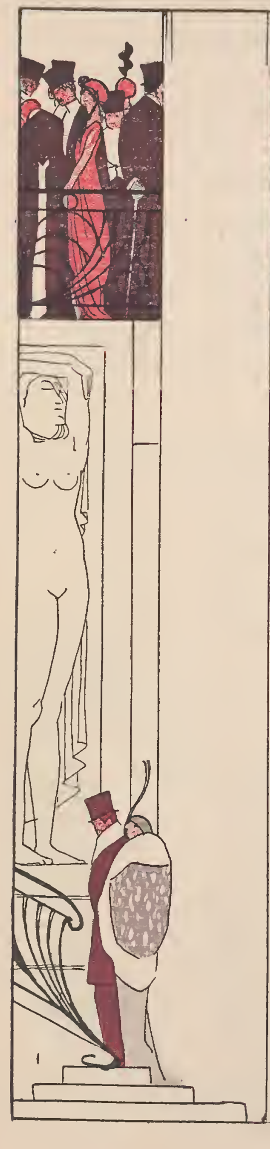
et plus de liberté; elle dissimulait son ventre, elle l'avoue.

Ce qui n'a pas changé, félicitons-nous en, c'est la franchise et la probité de son décolletage. Pourvu que cela continue et qu'il n'aille point se passer ce qui se passa en 1867, lors de la vogue des *petits ventres*.

Et puis, en même temps que le ventre, il redevient à la mode de laisser voir la nuque ! Que les dieux soient loués et les modistes à qui nous devons enfin de caresser du regard les rondeurs des cous dégagés parmi la pénombre dorée ou ténébreuse des fins cheveux, la ligne troublante de la naissance des épaules...

Pour ce qui est de l'allure générale du corps féminin, telle que la commandent les printanières façons de se vêtir, il est assez difficile d'en donner une idée avec des mots. A quoi bon même s'y essayer. Les savoureux croquis, si libres de mouvement, si désinvoltes, un peu excessifs parfois, si véridiques toujours, du dessinateur Sachetti qui illustrent ces notes ne disent-ils pas mieux que je ne le saurais les séductions nouvelles, les charmes et la grâce imprévus, inédits des femmes de ce printemps de 1913 qui, comme tous les printemps, est le plus beau et le plus lumineux de tous les printemps...

Gabriel MOUREY.





LE GOUT AU THÉATRE

PARIS s'est orné d'un nouveau théâtre. La chose vaut qu'on en parle, car c'est d'un grand théâtre de musique qu'il s'agit, de quelque chose comme un second Grand Opéra, et depuis plus d'un quart de siècle pareil événement ne s'était produit en France. Aujourd'hui comme alors, l'opinion s'est passionnée, bien qu'à tout prendre les deux édifices aient été conçus dans des partis complètement différents.

Bâti en plein cœur de Paris, l'Opéra devait être avant tout le monument fastueux, le point qui arrête et frappe l'étranger, le centre d'où


à la comédie des Champs-Elysées

tout un quartier élégant rayonne. A l'intérieur, même préoccupation d'apparat et de splendeur. On a voulu, on a réalisé un très beau palais qui se trouvât, par surcroît, un théâtre de musique et de danse. Le théâtre des Champs-Élysées répond à la préoccupation opposée. Cette fois, les architectes sont passés, si l'on peut dire, du dedans au dehors, et la fonction a déterminé strictement l'organe. Leur effort central a été de calculer une salle d'architecture commode et de bonne sonorité, où l'on pût voir et entendre du plus grand nombre possible de places. La salle une fois conçue, on l'a tranquillement enveloppée d'escaliers confortables, de halls vastes et sans ornements. Discrètement, une masse cubique de marbre, percée de quelques fenêtres a recouvert le tout. Et l'on devinerait malaisément un théâtre dans ce monument géométrique, monochrome, que vient agrémenter une seule frise de bas-reliefs dans la manière antique. Ajoutez que nous ne sommes plus au milieu du grand mouvement de Paris. Nous sommes dans une avenue discrète ; près des Champs-Élysées il est vrai, mais à l'ombre quand même, ou tout au moins dans la pénombre.

Voilà, je pense, quel fut le dessein de M. Gabriel Astruc, et on ne peut que le féliciter d'avoir conçu une construction de cette importance d'un point de vue tout utilitaire — au sens excellent du terme et pour ainsi dire « intérieur ». Ce qui, en réalité, a pu déconcerter les observateurs susceptibles, ce n'est pas le théâtre, c'est sa discordance avec le public destiné à le remplir.

Si ces murs nus et cette salle aux courbes sobres conviennent parfaitement à l'exécution de Beethoven et de Bach, ils conviennent beaucoup moins aux jeunes et charmantes petites dames qu'on y rencontre. Dans ce théâtre qui donne l'impression d'une Sorbonne ou d'un temple, il eût fallu voir passer de jeunes Grecques simplement drapées, ou peut-être d'austères et graves artistes. Mais cela n'est pas la faute de M. Astruc. Le public veut être flatté dans ses prétentions sérieuses sans renoncer cependant au train habituel de sa parade. Il était déconcertant de voir tant d'aigrettes sur les têtes; et les modes persanes, qui sont devenues les nôtres, détonaient tout spécialement dans ce cadre pur. Mme I. D. coiffée d'un turban blanc, faisait penser, avec son profil net et son torse presque nu, à une odalisque du *Bain Turc* d'Ingres. Mme G. E. casquée d'or et enveloppée d'une rigide dalmatique brochée or, faisait penser, avec sa petite tête brune un peu dure, à une Cléopâtre amie de la musique. Avec sa coiffure pendant sur chaque oreille et cachant le front jusqu'aux sourcils, Mme X. évoquait les sphinx égyptiens.

Lise-Léon Blum.



LE RUBAN





NON, madame, non, vous ne détestez pas le ruban!... Vous le délaissiez hier parce que la mode n'en exigeait point la parure, mais vous l'aimerez demain... Il le faudra... Et je vais vous en dire, s'il vous plaît, les raisons.

Mais d'abord l'aimez-vous si peu que cela? Interrogez le fond de votre cœur. N'avez-vous point toujours, en franchise, une petite volupté à rouvrir quelque vieux tiroir et à enlacer vos doigts fins dans un fouillis soyeux de couleurs qui fut la rubannerie d'une grand'mère? Ne raffolez-vous pas des images pomponnées du dix-huitième siècle? Ne goûtez-vous plus une branche de rosier se courbant, alourdie de fleurs et de feuillage, hors d'une corbeille ; un lambeau de ciel bleu ; une flamme qui monte comme un serpent d'or...?

Ah, madame, vous voyez bien que vous l'aimez toujours ce ruban! C'est dans votre chair et dans votre âme de femme depuis tant de générations cette passion du ton délicat, magnifique et charmeur qui flotte et vole sur un fond dont il fait chanter la nuance opposée!

Mais je m'aperçois que toutes les raisons que je puis offrir sont contenues là. Un ruban, madame, c'est, pour vous comme c'était pour vos aïeules, l'éternelle façon de jouer avec un peu de ciel, un peu de fleurs ou un peu de flamme en parant votre beauté de la grâce de ces





choses divines. Souvenez-vous de toutes les belles dames du temps passé ! Allez-vous les railler ? Oserez-vous dire que la douce Lavallière avait mauvaise idée à étager sous sa gorge blanche une vivante passementerie en cascade ? Que la Montespan n'ajoutait point à son port déjà royal par les bosquets de tresses d'or ajustés à ses falbalas ? Que les Finettes de Watteau pourraient se passer du petit velours couleur de nuit au coin de leur coiffure blonde ? Voyez-vous la Pompadour sans tour de cou d'azur, sans nœuds voltigeant sur son « devant de gorge » et sans « engageantes » attachant la dentelle sur la blancheur de ses bras ? Et que penser des contemporaines de Marie-Antoinette, de ces modèles charmants de Moreau le Jeune, si vous les dépouilliez en votre esprit de leurs « bouillons » et de leurs « choux » ?

Voilà deux vilains mots à la vérité mais je ne les emploie que parce qu'ils sont restés et qu'ils me font comprendre ; la mode, aux beaux siècles, changeait tous les jours les surnoms



des nœuds galants en même temps qu'elle en variait l'arrangement. On écrirait l'histoire sentimentale de la France en énumérant seulement dans l'ordre toutes les espèces de rosettes et de bouffants dont s'armaient nos grand'mères pour conquérir nos grands-pères. Ah la belle liste que ce serait-là ! Ah le beau livre ! Qui se souvient de vous, *attention marquée, œil abattu, plaintes indiscrètes, désir prouvé, composition honnête, petites vapeurs...* ?





La coquetterie, madame, n'était certes pas dans l'enfance à ces époques. J'ose même prétendre que ce sentiment-là — ce soi-disant défaut, qui est peut-être la plus précieuse qualité de la femme — avait atteint alors à une perfection que nous n'avons pas retrouvée. C'était de la science et c'était de l'art mêlés; les étoffes n'avaient pas plus de somptuosité et l'on ne dessinait point des formes avec une adresse plus rare, mais on savait employer le ruban. Oui, voilà où j'en voulais venir; voilà ce qu'il faut reconnaître avec humilité. Un nœud, un flot, une bordure étaient pour vos mères, madame, ce qu'est pour un peintre le coup de pinceau brillant qui met la vie dans une composition. Elles étaient de grandes artistes à leur manière. Or nous abandonnons maintenant presque complètement le meilleur de leurs moyens. Pourquoi? Par quelle aberration? On ne fait pas de plus vilains rubans qu'autrefois, au contraire; même on a de nouvelles habiletés pour y mêler cent couleurs qui ont toutes les fraîcheurs de la nature, toute la légèreté de la plume et tout l'éclat des pierres précieuses.

Mais j'ai beau jeu à demander une chose pour laquelle déjà, en cachette, vous soupirez. La mode nouvelle est là qui vous presse. Qui sait si bientôt je ne vous supplierai pas, par un retour singulier, de modérer quelque peu une passion de rubannerie où je vous aurai engagée, en vous demandant tout humblement.... quoi?.... une première « faveur ».

DRÉSA.



AVANT LE MATCH

Jaquette et chapeau pour le tennis et pour la plage

Modèles James et Cº
Champs-Élysées

LA MODE ET LE BON TON



FAUT-IL que les femmes soient exquises, pour nous faire trouver jolies les choses dont elles se parent !

Je croise, aux courses, deux petites femmes, qui tiennent beaucoup plus du *boy* annamite que de la femme, tant leur accoutrement est inattendu ; mais puis-je ne pas être désarmée de toute mon ironie lorsque sous leur chapeau hérissé je vois si cocasses minois plus peints qu'une toile du salon, et plus rieurs que la gaieté même...!

EN voulez-vous, du rouge et puis du bleu? Il y en a des pots entiers, si simplement et si joliment mis, que cette ruse n'en est plus une et que personne n'est trompé.

— A vous parler franchement, mieux vaut encore les femmes peintes que les femmes teintes, car à se rappeler celles d'il y a quinze ans, on n'évoque que teints blafards sous perruques rose vif (!) C'était moins heureux.

Donc, l'une des femmes en question portait une ceinture noire, très basse sur les reins, servant à draper une soie souple "corail" qui remontait en deux pointes accentuées sous le bras. Là, le reste du corsage était imprévu et charmant, fait d'un nuage de tulle brodé plus transparent qu'une voilette.

L'autre petite femme sans se soucier du vent, rieuse et gambadant comme jeune chèvre, laissait voir sa jambe jusqu'au genou, de par la fente heureuse de sa jupe...! Là encore, la robe était faite de deux tissus : le haut en satin drapé et surdrapé, (ô Nietsche, que n'as-tu pas influencé?) le bas, par contre, en mousseline vaporeuse, donnant l'aspect à la toilette un aspect de *pas fini* vraiment inouï, quelque chose comme la robe ironique du clown voulant nous prouver ce qu'est la dernière mode.



IL est très chic du reste, d'avoir sa robe ou trop ouverte, ou trop légère, de façon à laisser voir avec une inconscience exquise, tout ce que Dieu nous donna de joli et de tentant... A l'heure du Tango, l'inconvenance dépasse la mesure, ce qui fait bondir d'horreur les femmes aux attaches lourdes, alors qu'au contraire, jouant des pieds et... des jambes, les autres, ravies du dépit qu'elles provoquent s'exhibent à qui mieux mieux.

Moi, je m'amuse et demeure ravie, il y a de quoi. Sans cet amour de la danse, nous n'aurions pas vu revivre tant de jolies légèretés, tant de transparences révélatrices.

Si Bouguereau revenait sur terre, dirait-il encore qu'il n'y a plus de jolies modèles...? Il y en a, à ne plus savoir où regarder; aussi souhaitons les voir longtemps encore, avant le retour aux fâcheuses modes de 1878, que certain couturier essaie de nous faire reprendre en ce moment. N'est-ce pas plus joli de voir

telle qu'elle était, certain jour de cette semaine, Madame Beaugnies, drapée dans sont vêtement de gros tissu vert, très étroit des chevilles et très large des jambes avec col et revers en mousseline de soie blanche? Elle était d'une souplesse et d'une proportion parfaite, campée sur ses petits souliers à boucles d'acier, et la main libre, dans un gant trop lâche, en suède naturel, sans boutons. Pas de col à sa robe de soie verte, rien que trois rangs de petites perles retombant en cascade.

ET Madame Lucien Klotz d'une beauté si prenante et si peu officielle (grand Dieu, merci) n'était-elle pas exquise, dans sa simplicité de serge bleue : une petite veste très courte, dont le peu de basques, dans le dos, semble encore remonté par un gros nœud de taffetas, à pans frangés, d'une cocasserie charmante. Le gilet aperçu dans l'écartement des devants, formait blouse, ses revers chevauchant le haut de la veste, et le bas, serré à la taille, sous une haute ceinture noire.



PLUS habillée, à une matinée de contrat, Mme F. de Yturbe, portait un surplis de tulle brodé sur une jupe de velours d'été, noir, qui allait à sa silhouette menue; véritable robe d'enfant de chœur, travaillée et taillée pour parer les jolies impies, qui piquent, d'une fleur triomphante, la ceinture et qui dégagent le haut des jambes, sous une pluie de perles et de chaînes de diamants.

POUR abriter ces robes légères contre les regards attentifs de la rue, on ne peut se passer de manteaux ; légers, courts, vaporeux, presque pas de mantaeu, quoi !

Celui de Madame Rémy Salvator fait d'un bournous noir à gland d'or est bien chic; celui en tissu éponge à dessins, de la Comtesse Kergolay, est plus enveloppant et plus pratique.

AMUSANT au possible, parceque très nouveau avec son allure de 1880, le chapeau de Madame de Gournay : une petite forme genre amazone, chargée en couronne et montant haut sur le côté, de plumes d'autruche blanches... ! Qui donc portait depuis nombre d'années, des plumes d'autruche blanches...? Audacieuse et réussie la tentative de Madame de Gournay qui, avec sa belle allure, nous ferait accepter plus d'étrangeté encore.



SOMME toute et pour me résumer; toujours des écourtés qu'accentuent la transparence des tissus et leur légèreté; les épaules maintenues très larges, rien du corsage ne collant au corps, rien ne faisant penser qu'il y a là, coupe savante et étudiée. Le buste est *lâché* pour parler franchement.

TOUJOURS de très petits chapeaux, sur lesquels le tulle jette une auréole divine; la démarche étroite, le buste rejeté très en arrière; les gants très longs et la bourse d'or, portée près de l'épaule, avec le bras gauche replié; l'autre bras fait balancier.

POUR les femmes que le dégagé de l'encolure offusque, n'ayant plus à montrer des lignes de la vingtième année, le ruban de velours noir, auquel est suspendu le disque de diamants, est une des heureuses trouvailles de la saison.

NADA.



LA ROBE TACHÉE

La poussière de juin, une averse imprévue, et voilà compromis le charme fragile de la plus jolie robe en taffetas...

Rose, elle aurait vécu ce que vivent les roses, et même moins, sans Pouyanne, le médecin de la robe.

Pouyanne a son secret pour traiter avec ménagement les étoffes délicates. Spécialisé dans les travaux de luxe, il sait détacher et remettre à neuf les toilettes les plus suaves, sans déflorer leur couleur et sans détruire leurs lignes.

Consultez POUYANNE, teinturier

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Pour le mariage à la campagne, l'habit du marie peut être de drap bleu à boutons d'or; la mariée est vêtue d'une robe de charmeuse crème recouverte de point d'Angleterre.*

⚜

Pl. II. — *Des rubans nouveaux de soie imprimés ou rebordés.*

⚜

Pl. III. — *Robe d'après-midi en charmeuse noire, la casaque est en liberty, avec un grand gilet de piqué blanc.*

⚜

Pl. IV. — *L'une des deux robes de garden-party de Worth est en tulle plissé avec tuyauté en pareille; le corsage de Chantilly noir forme ceinture dans le bas; l'autre robe en mousseline blanche garnie d'une bande brodée s'ouvre sur un devant de tulle plissé continuant dans la jupe.*

⚜

Pl. V. — *Robe de Chéruit en taffetas broche avec un effet de panier froncé sur le devant, le corsage est en mousseline de soie.*

⚜

Pl. VI. — *Robe de lingerie de Dœuillet en broderie anglaise et Maline sous un fourreau de crêpe satin noir, la guimpe et les manches sont de linon et la ceinture de satin.*

⚜

Pl. VII. — *Robe d'après-midi de Doucet en gaze de soie à double volants plissé sur un jabot de tulle blanc.*

⚜

Pl. VIII. — *Robe de Paquin en petit crépon de soie à pois blanc; le corsage garni de velours noir s'ouvre sur un devant de tulle blanc et la jupe est à double tunique.*

⚜

Pl. IX. — *La robe de Paul Poiret est en crépon blanc brodé garni de Tussor. Le chapeau qui l'accompagne est en paille d'Italie garni d'un ruban de soie et de petites fleurs en broderie.*

⚜

Pl. X. — *Robe de dîner de Redfern en charmeuse. La tunique est de Blonde garnie d'une ceinture Bayadère de Circé sur un corsage en tulle plissé.*

⚜⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LE MARIAGE [illegible] CHATEAU



DES RUBANS





LE RETOUR DU BOIS

Robe de promenade



SUR LA TERRASSE

Robes d'après-midi de Worth





QUATRE A SEPT
ou
UNE HEURE DE MUSIQUE

Robe de réception de Chéruit



TAIS-TOI, MON CŒUR!..

Robe de lingerie de Dœuillet



LA ROBE ROSE

Toilette de garden-party de Doucet



LE JEU DES GRACES

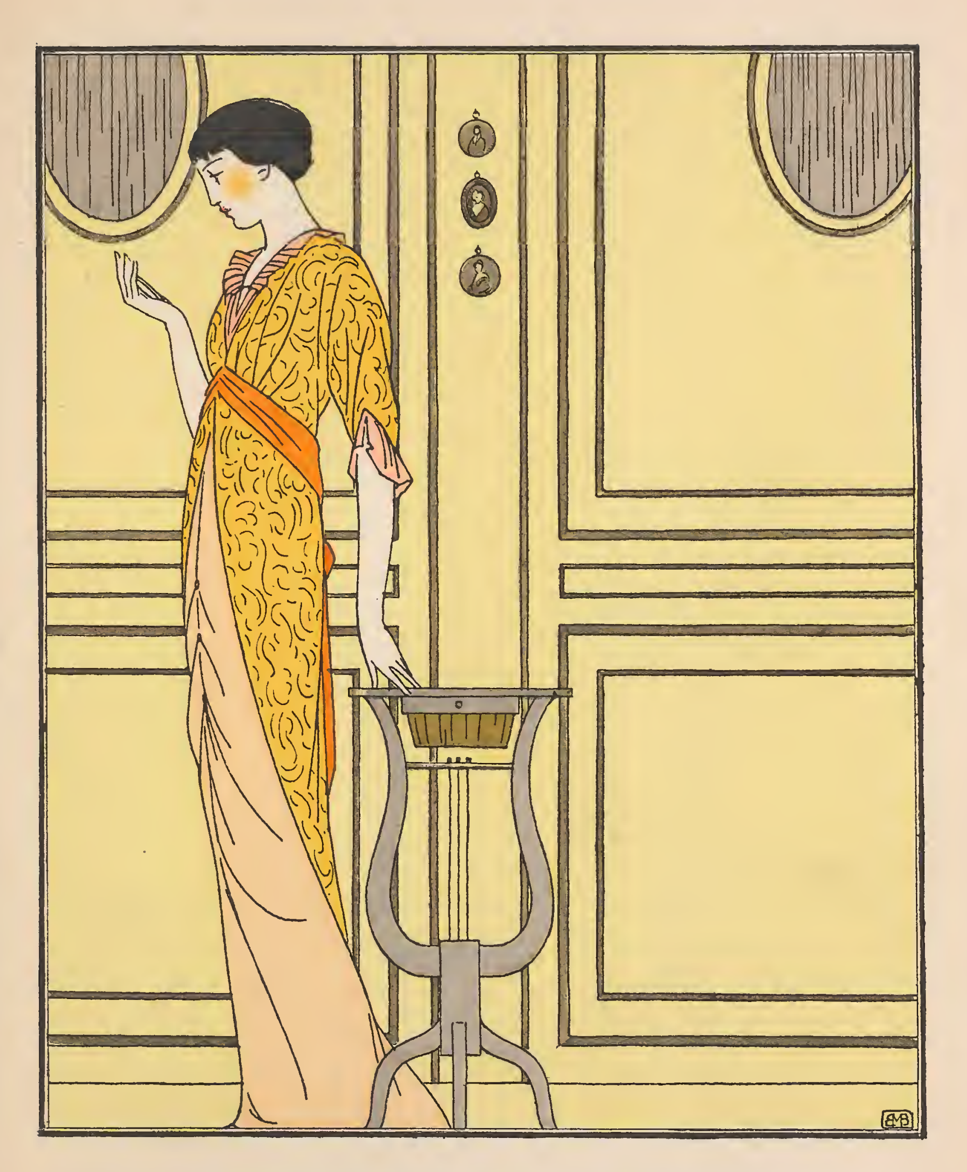
Robe d'après-midi de Paquin





LES CERISES

Toilette de campagne par Paul Poiret



LA MINIATURE ANCIENNE

Robe de dîner de Redfern




Les Sept Vertus Capitales

L'Ignorance

VOUS voici vêtue, madame, et à ravir. Vous êtes parfaitement délicieuse, vous avez le chapeau qui convient, les souliers qu'il faut, les bas complémentaires, les gants appareillés, les bijoux assortis, le parfum harmonique, et nous n'ignorons même pas — tout se sait — que votre petite chemise et votre pantalon de linon... Enfin, vous êtes achevée.

Ou, du moins, votre enveloppe périssable, votre dépouille mortelle se trouve ainsi parachevée. Mais votre âme, ma pauvre enfant, y avez-vous songé? Espérez-vous donc passer pour une femme élégante, si vous n'avez pas une âme à la mode, c'est-à-dire ornée d'opinions qui se portent, et de vertus choisies? Il y a lieu, par exemple, de s'écrier que l'on se meurt de volupté en contemplant un meuble ancien. En même temps, l'on a les vapeurs si l'on entend jouer du Gounod.

Toutefois ce ne sont là qu'opinions. Or, l'on peut se procurer partout, et bien facilement, celles qu'il est convenable de confesser publiquement : car elles sont contenues dans le *Gaulois*, le *New-York Herald*, et quelques autres journaux que vous savez bien. Pour cinq sous chaque matin, vous pouvez acheter autant de bon esprit que vous voudrez.

Néanmoins, ce n'est pas tout que les opinions. Les vertus comptent aussi, et à quel point, Monseigneur Bolo a dû vous le dire ! Vous avez donc un pressant besoin de connaître avec précision les mérites distingués qui feront de vous une femme élégante et accomplie, une femme qui peut hanter les meilleurs golfs, une femme forte, une femme charmante, une femme enfin dont les matrones disent sans hésiter : « Elle est gentille, cette petite, et si bien élevée. Que fait le mari ?

— Il ne fait rien.

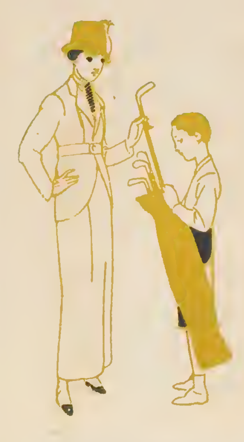
— C'est un homme bien agréable ».



Bref, l'idéal.

Or, commençons par le commencement : la première de toutes les vertus, madame, c'est l'ignorance, une ignorance entière et comme angélique, presque l'état de nature.

Mon Dieu, je ne vais pas



composer ici un éloge de l'ignorance. L'heure du thé-conférence n'a pas sonné, et d'autre part je ne songe pas encore assez sérieusement à l'Académie pour vous débiter un sermon. Qu'il me soit seulement permis de noter les principales catastrophes qu'évitera bien aisément une ignorante, et quelques-uns des avantages dont elle pourra en revanche profiter. Simples remarques, dont vous ferez ce qu'il vous plaira : par exemple du papier pour essayer vos fers à friser.

Tout d'abord, une femme qui ne sait rien ne peut avoir l'air « bas bleu », ainsi que l'on dit. Elle ne « pose » pas : comment ferait-elle ? Il n'est point déjà si facile de « poser » : cette fière attitude exige en effet une certaine assurance. En outre, il faut parler avec une aisance relative et assez correctement, il faut du moins finir ses phrases. Je pense même que la « poseuse » est par définition une personne qui, de temps à autre, émet un jugement, formule une phrase, ingénieuse ou niaise, mais une phrase enfin qu'elle conduit jusqu'au bout... Hélas ! vous n'ignorez pas combien ce genre de femme — qui parle ! — a mauvaise réputation dans la bonne société, où le suprême bon ton consiste à se taire. Une ignorante observe du moins une réserve du meilleur goût, attendu qu'elle n'a pas le choix.



Car on commettrait une grosse erreur en se figurant, selon le préjugé commun, qu'une ignorante parle, parle, et bavarde sans fin.

Tant qu'on ne discute qu'au sujet de la pluie et du beau temps, soit ; mais, même dans les salons tout à fait comme il faut, il arrive que l'on s'entretienne d'autre chose. Et alors, vaille que vaille, quiconque ne sait rien, n'a vraiment pas grand'chose à dire : c'est forcé. Et c'est tout à fait distingué.

En outre, l'ignorante se voit assurée de ne commettre aucune erreur touchant les dates, les faits, les noms propres, etc. C'est aux dames instruites qu'il appartient de prendre le Pirée pour un général turc, et M. de Pomairols pour un poète contemporain.

Ajoutons que la bienheureuse ignorante ne connaît pas l'incertitude. Aucun maître, aucun livre ne lui ayant enseigné qu'il y a parfois deux avis excellents à propos d'un même sujet, elle vit dans une aimable quiétude, et répète sans trouble ce qu'elle entend dire autour d'elle.

Ainsi va-t-elle déclarant :

« Je ne salue plus Mme X. — Mais pourquoi ? — Elle porte des chapeaux à trop petits bords ». — Et voilà.

Cette tranquillité d'esprit communique à l'ignorante un air de grande rectitude morale et de véritable noblesse d'âme. On lui prête tout de suite la particule — avant même qu'elle ne l'ait prise.

Maintenant, si vous préférez ergoter, libre à vous, mais je vous avertis qu'il n'y a rien de si bohème.



Marcel BOULENGER.



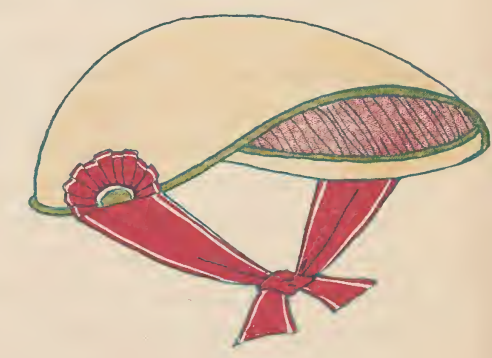
CHAPEAUX DE JARDIN

Si tu vas dans ton jardin pour t'y promener sagement, le long des allées, sans rien faire que regarder autour de toi les jeux de l'ombre et de la lumière, les couleurs des fleurs, les vols des papillons, il n'est pas nécessaire de mettre, sur ta tête, avant de sortir, un chapeau. Ton ombrelle te suffira bien, qui verse sur ton jeune corps une clarté à la fois tamisée et lumineuse, une clarté qui te couvrira de reflets roses, dorés ou lilas. Mais si, te refusant à l'oisiveté, tu veux, dans ton jardin, lire, jouer avec tes chiens ou tes enfants, écheniller tes rosiers, couper des fleurs pour tes bouquets, il faudra bien que tu te protèges du soleil autrement qu'avec une ombrelle, et c'est alors que tu devras user des vastes et clairs chapeaux dont voici les dessins.

Sous celui-ci, qui est une souple paille



d'Italie enroulée d'une gaze de couleur, tu ressembleras à l'une de ces Belles déjà légendaires, qui firent la gloire de la treille de Compiègne, à l'époque où Winterhalter peignait ses grands portraits agréables et pompeux. Il se peut que cette pompe te rebute. Choisis donc, dans ce cas, ce « galurin » sans prétention, tu n'as qu'à faire prendre, chez l'épicier où ton fils achète ses pipes en sucre, un chapeau en paille à panier; cela te coûtera dix sous. Coupes-en le fond et remplace-le par un bonnet de coton. Veille à ce que ce bonnet soit rayé ou de couleur violente. Évite qu'il soit blanc; car tu ressemblerais à Mme Denis, et il est encore trop tôt pour cela. Que dirais-tu, toi qui es rose et potelée comme un chérubin à fossettes, de ce cabriolet puéril et « coco », taillé dans une cretonne à personnages? Il te plaira sans doute de semer ton occiput d'une vignette six et dix fois répétée, où une bergère accepte d'un berger un champêtre présent.



Si, obligée à un

été sédentaire, tu veux t'offrir, parfois, l'illusion du voyage sans sortir de ton jardin, couvre tes blonds chignons, ma chère, d'un chapeau qui vient d'ailleurs. Voici, pour plaire à Barrès, un chapeau lorrain, et, pour séduire Boylesve, un chapeau de Touraine. Il y a aussi les chapeaux plats, garnis de galons de velours, que portent les Niçoises. Tu ressembleras un peu, là-dessous, à une réclame pour le lait d'amandes, mais le plus doux lait d'amandes est moins doux que ta peau.

Je puis te signaler encore ces casques faits d'écorce exotique; ils sont ornés de petits coquillages blancs, et les négresses du Soudan, sous ces casques, font les fières. Paul Adam en a de très beaux, qu'il a rapportés de là-bas. Avec ce casque-là, tu pourras te promener dans ton verger et faire peur aux oiseaux.

Tu as aussi, à ta disposition, des chapeaux qui te feront voyager dans le Temps, au lieu de te faire voyager dans l'Espace. Voici le chapeau de la reine de Golconde, couvert de petits grelots; celui où frissonne un feuillage gris et fin, et qui coiffait (tu peux le croire) Olive, l'amie charmante de Joachim du Bellay; voici le chapeau des demoiselles de Saint-Cyr, aux royales garnitures; celui que portait Cécile Volanges, et dont Valmont défit les trop inno-



cents rubans ; voici le bonnet de Mimi Pinson, que tu orneras de cerises ; et, un jour où tu auras eu, avec ton mari, quelque explication presque brusque, tu pourras, pour lui donner à penser, arborer la coiffure d'Emma Bovary et dire que tu vas à Rouen.

Enfin, si malgré leur variété, aucun de ces chapeaux ne te tente, ne saurais-tu en fabriquer un, en deux secondes avec le journal du matin ? Les marchandes de quatre saisons en portent de tels, le long des rues. Je t'assure que cela peut ne pas du tout être laid, surtout si tu y épingles une fleur : quelque clématite, quelque rose, toute fraîche encore des larmes de la nuit, et qui mourra doucement contre ta tempe, heureuse d'échanger contre les tiens ses enivrants parfums.

J.-L. Vaudoyer.





CEINTURES

Que nos contemporaines, en cet an de grâce, aient décidé de ceindre la soie floue, ce n'est pas une raison d'évoquer la Grèce et les temps antiques. A cet endroit, nous ne saurions devenir vraiment athéniens qu'après la disparition de l'agrafe perfide et de son complice le bouton à pression.

Saluons cependant comme un présage heureux la faveur nouvelle de ces ceintures qui se dénoueront sans entraîner le moindre dénouement. Elles apportent une affirmation agréable du retour aux lignes souples dans le vêtement féminin. Elles confirment la réaction si courageuse du sens de la grâce contre l'exclusivisme du sens pratique.



Eh oui! ce ne sont là que de vains ornements, des futilités coûteuses et qui de rien ne servent.



Elles s'épanouissent pour s'épanouir. Elles r
Elles n'assurent point la défense des côte
ceintures d'hier, — veau glacé, antilope
inflexible la batiste ou le shantung des co
passer, comme on se passe de beauté, — com
que résident leur séduction et leur charme

Il est certain pourtant que les mo
qu'elles vont, à présent qu'est fait le premie
est un élément si seyant, si gracieux du
subir des exils passagers, s'il ne fallait p
mobiles encore qu'elles-mêmes. Mais chaqu
mations si caractéristiques !

Nous ne reverrons pas les lourdes cei
Empire, dont le poète a dit :

« . . . .
« *Imitant un serpent dé*
« *Sur la gorge resserre,*

Non. Ce qui distingue les ceintures
bien moins leur richesse que leur grâce. I
elles sont faites de tissus légers et clai
aux vives couleurs. Remarquez qu'une c
ornement sévère, qu'une ceinture embelli
trop lourde apporte une impression de
actuelles est tout différent. Elles ne tende

Proches parentes de l'écharpe, elles
au contraire l'allure dégagée d'un corps
conspirent avec lui pour déplacer les lignes
tel costume, ou bien elles tempèrent d'u
Le difficile sera d'observer la note juste,
belles ceintures, aussi difficiles à porter
sont pour l'autre sexe les trop jolies

nt point, comme on dit, les appas. ont même pas le rôle précis des qui rayaient d'une horizontale ennis. On pourrait fort bien s'en sse d'amour. C'est d'abord en cela

1913 appelaient la ceinture, et clamer avec insistance. La ceinture inin qu'on s'étonnerait de la voir ner les femmes des décrets plus e reparaît, c'est avec des transfor-

Renaissance, ni celles du premier

r,

rt,

t, la robe »

i, en plus de leur inutilité, c'est il sied à la grâce d'être aimable, ent des dessins ou des carreaux satin uni devient facilement un ts ou taillée dans une matière 'effet cherché dans les ceintures e.

sa nonchalance. Elles accentuent ain. Amies du mouvement, elles cient résolument à la fantaisie de douce la hardiesse de tel autre. ertain que nous verrons de trop le même léger ridicule) que le





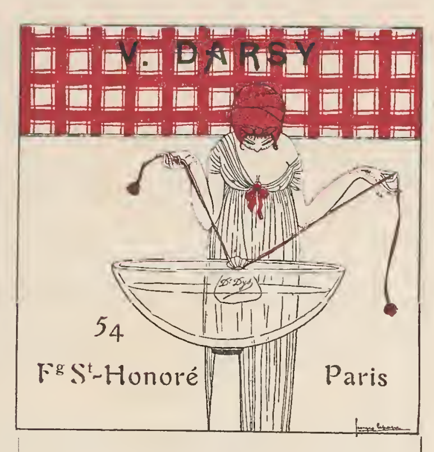
Et voilà encore une raison d'aimer les ceintures. Elles ont de la personnalité. Bien plus de personnalité que les robes, au moins autant que les chapeaux. Si nous vivions encore aux environs de 1890, chaque ceinture, avant peu, reflèterait un état d'âme.

Les ceintures que je vois passer n'entraîneront pas ma méditation vers des sommets vertigineux. Elles sont charmantes, et je devine sous leur apparente souplesse plus d'un artifice dont il n'est point déplaisant d'être la dupe. Celle-ci, qui s'enroule mollement autour d'une taille dont elle ne maîtrise pas la nature onduleuse, et cette autre, dont le strict ajustement impose l'exemple d'une discipline crânement acceptée, — ne dissimulent-elles point quelque armature traîtresse? J'aime pourtant l'air innocent de leurs plis gracieux, et le sans-façon adroitement prémédité du nœud qui les attache, ou qui paraît les attacher. Si les ceintures ont un secret, vous pensez bien que ce nœud-là n'ira pas le trahir. Vous sentez bien qu'il est faux... Vous n'en êtes pas certain? Moi non plus.

Emile Sedeyn.

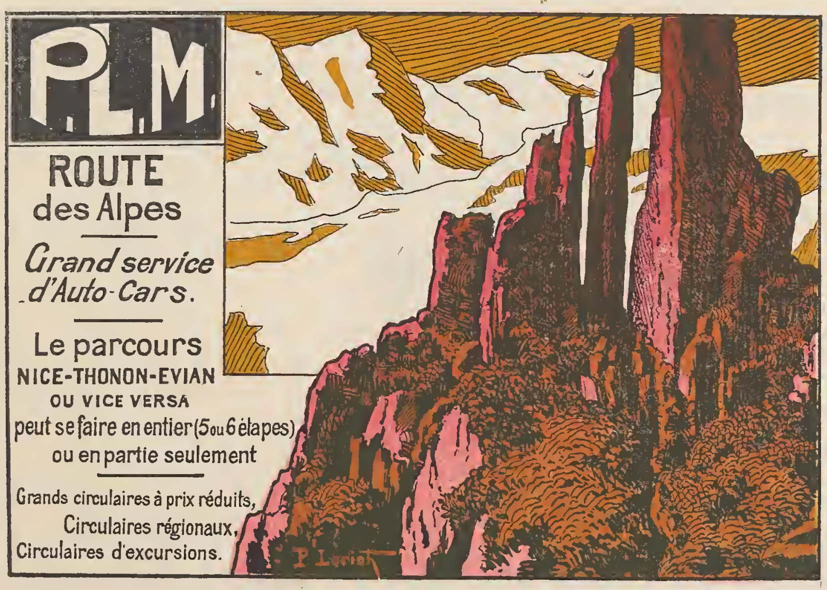






Les Sachets de Toilette du *Docteur DYS* affinent le grain de la peau, donnent au teint, naturellement et sans artifice, toute la fraîcheur de la jeunesse.

Demandez la brochure explicative



Paris



HOTEL WESTMINSTER

13, rue de la Paix

Hôtel de famille de tout 1er rang

Directeur L. GANDOLFO



Paris

Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité

Prix modérés.

Molmœ
Suède

Molmœ Hôtel

Beau Parc

C.-J. SYODELL, propriétaire

---

n-
elwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Jersey

GRAND HOTEL

Vue sur la mer

Fr.-H. YENNY, directeur

---

ugano

HOTEL BRISTOL

Ouvert toute l'année

Venise

:: Excelsior ::

Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino



Chez MERCIER Frères

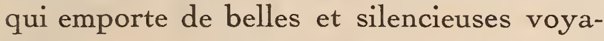
Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



DE LA VOILETTE

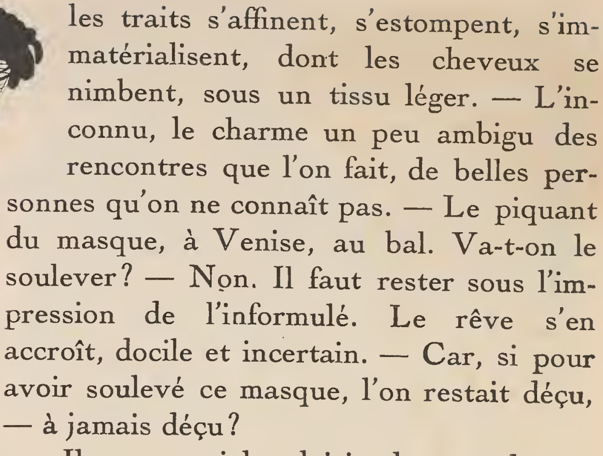
Voilette. Diminutif de voile, petit voile. Littré dit même, assez dédaigneusement, ce me semble : « Espèce de petit voile que les femmes portent sur leur chapeau ». Il dit aussi ceci, qui est mieux : « Voilette, (voi-lè-t') s. f. Terme de marine. Petite voile latine qu'on grée sur la vergue de mestre, dans les mauvais temps ». J'aime davantage cette explication. — Mais pourquoi faut-il qu'à ce mot charmant et léger : voile, je pense tout de suite à un brick de plaisance,



qui emporte de belles et silencieuses voyageuses, par une mer calme, entre deux azurs où souffle la brise ? — Parce que je suis poète ? — La raison ne me suffit pas. — Tant pis, passons.



Voilette implique du mystère : celui d'un visage qu'on ne voit pas bien, dont



les traits s'affinent, s'estompent, s'immatérialisent, dont les cheveux se nimbent, sous un tissu léger. — L'inconnu, le charme un peu ambigu des rencontres que l'on fait, de belles personnes qu'on ne connaît pas. — Le piquant du masque, à Venise, au bal. Va-t-on le soulever? — Non. Il faut rester sous l'impression de l'informulé. Le rêve s'en accroît, docile et incertain. — Car, si pour avoir soulevé ce masque, l'on restait déçu, — à jamais déçu?

Il y a aussi le plaisir de regarder un bel objet dans sa vitrine — de beaux oiseaux des îles derrière leur grillage. On voudrait les caresser, lisser leur plumage. On ne peut les toucher que du regard. — La voilette, sur un visage émouvant, a ce mérite : elle le protège, elle le renferme, jalouse. Quand une main charmante fait le geste de la dénouer, c'est mieux que le bonheur : c'en est la promesse. Aimons la voilette.

Aimons-la légère, claire, impalpable, arrêtée court sous le menton, tendue sur le nez, nouée sur la nuque, fin réseau qui tient dans ses mailles, prisonnière, une colombe. Aimons-la discrète, flottante, sombre, à gros dessin, ou à pois épais, triple, voire : celle-là convient aux rendez-vous équivoques, aux escapades, au mystère. N'y a-t-il pas un plaisir un peu

trouble à songer que c'est ce petit masque de rien du tout qui défend contre le scandale? A quoi tient la réputation! — Très faible défense, contre un gros danger.

Il y a encore tous les souvenirs de la mythologie — et d'ailleurs l'écharpe d'Iris — une voilette exagérée, sans aucun doute; — le voile qu'agite la princesse Yseult, du haut de sa tour, pour appeler Tristan; — les voiles de la Sulamité — et ces voilettes qui sentent l'ambre et le santal, où les moukhères cachent leur visage, Almaïdée, Zobéide ou Fatma; — il y a ceux de Pénélope, et ceux de Phèdre, qui lui pèsent si fort; et celui que prit sur la fin de sa tendre carrière Mademoiselle de la Vallière, probablement par repentance de ceux qu'elle avait enlevés. — Il y a le voile de la pudeur qui est pourpre, suivant M. de Musset; et ceux de la nuit qui sont bleus, suivant quelques autres. Il y a enfin le voile du palais — mais ceci est une autre affaire — c'est même une affaire de laryngologiste. — Ne nous égarons pas. Revenons aux dames.

L'agrément de toute chose est dans son utilité. La voilette sera donc un objet agréable, et il faut la soigner. J'ai dit comment je la

voulais. Dirais-je comment il la faut ôter ? — Point, donc ! Me prenez-vous pour un plaisantin ?

Il y a encore la façon ravissante qu'Elles ont de la soulever, jusque sous le nez, pour délivrer la bouche, lui permettra de prendre la nourriture de la cinquième heure : tea, toastes, buns, — ou autre chose. — Il y a aussi celles qui boivent dans un grand verre, à travers elle, avec une paille. Très piquant. — Il y a enfin, pour l'amant pressé, la petite volupté préparatoire de sentir, entre ses lèvres et une peau tiède, ou d'autres lèvres, les fils de ce tissu parfumé mais souple. Vais-je t'invoquer, cher François Coppée ?

La voilette sert aussi à protéger les peaux délicates, quand il fait du vent.

Emile HENRIOT.



LES BAINS DE MER



LE
COSTUME DE BAIN

ET d'abord il est bien entendu, n'est-ce-pas ? que ceux... je veux dire celles qui se baignent se soucient moins de leur agrément que du nôtre.

Donc merci, jeunes femmes aimablement altruistes, (sans doute, il en est d'autres moins jeunes; mais convient-il de les remercier aussi ?) qui, sous ces vagues prétextes de température,



d'hygiène, voire de sport, daignez nous offrir l'été venu, le spectacle, si parisien encore que maritime, de l'« heure du bain ».

Spectacle renouvelé, rajeuni par la vogue. Car n'oublions pas qu'en telle villégiature, longtemps la plus élégante, le mépris dans lequel on tenait la mer était devenu tel que celle-ci en avait reculé, de dépit ou de dégoût, jusqu'aux derniers lointains. Et c'est depuis peu seulement qu'un original l'ayant découverte, à quelques centaines de mètres de là, s'amusa à la « lancer ».

Donc, à présent sur les milliers et les milliers de kilomètres de ses côtes, il existe un petit coin privilégié où il est devenu vraiment élégant de se baigner.

Oui, mais dans quels costumes ?... Voilà le sujet de graves réflexions. Les peintres ont bien leurs petites idées, là-dessus, qui chaque année, sous ce titre choisi sans efforts d'imagination : *Baigneuse*, ou encore : *Baigneuses,* nous exhibent, en des poses diverses, des personnes plus ou moins vêtues de leurs chevelures, plus ou moins éparses. Mais ce costume, classique, je le veux bien, est-il pratique ?.. est-il même facile à porter ?..

D'autre part, haïssons le spectacle de cette dame, tellement habillée qu'elle a l'air d'entrer dans l'eau, par mégarde, au lieu d'aller faire ses

visites. Elle a des bas et, je le parierais, un corset. Bannissez, madame, cet accessoire, dont vous pouvez si bien vous passer. Vous en tombez d'accord; mais vous me chuchotez que votre meilleure amie, Mme X... Pauvre Mme X!.. Mais n'existe-t'il pas de petits « soutien-gorges », qui... n'insistons pas. Et, par grâce, ne nous privez pas de la blancheur éclatante de vos jambes sveltes. Songez à Isadora Duncan; et n'ayez pour protéger la plante de vos pieds, que des cothurnes de toile.

Pour l'étoffe de vos costumes, n'hésitez qu'entre les soies lavables et les « pongée ». Quant aux formes...

Ce sarrau droit, tel que celui de Claudine, dégagera votre encolure, plaquera autour de votre buste, avec l'harmonieux mouvement d'une chlamyde. Une passementerie de fil assortie le bordera. Et, s'il vous plaît, rien de plus. La culotte s'arrêtera au genou.

Préférez-vous qu'elle descende juqu'à la cheville? Bon. Ce n'est pas pour rien que l'art persan, la mode persane, les fêtes persanes ont fait irruption chez nous. Prenez sans craindre les critiques — car personne, soyez en sûre, ne songe plus à se demander « comment il est possible d'être persan » — cette longue culotte bouffante, à laquelle s'ajuste ce petit corsage assorti aux manches également longues. Et rien ne



sera plus discret ni plus chaste. On dira que vous êtes fort pudique... ou un peu maigre.

Verte, rouge, et du reste dans tous les tons violents que vous préférerez, voici la blouse du moujik, boutonnée de côté, aux basques amples et que serre à la taille une simple corde. Et puis, si vous êtes traditionaliste — on peut l'être pour le bain comme pour le reste! — il vous reste le classique costume de soie noire ou bleue marine que rajeunira un jeu de ceintures variant à l'infini et toutes pareilles à celles que vous portez actuellement sur vos robes de jour. Serre-têtes de toutes couleurs, variant avec l'heure et le temps. Point de chapeaux, sauf sur les plages méditerranéennes, où survit la tanagréenne capeline niçoise, véritable pétase grec, attaché sous le menton.

Vous ayant donné tous ces détails, je ne puis m'empêcher de penser qu'Homère a vraiment bien fait d'être de son temps, pour chanter l'épisode de Nausicaa?

Et on prétend qu'il était aveugle!

Jean SILVÈRE.





LE GOUT AU THÉATRE

APRÈS des reconstitutions dont quelques-unes furent piquantes, tel le *Barbier de Séville* avec les nettes et chatoyantes illustrations de M. Fernand Ochsé, le théâtre des Champs-Élysées a monté la *Pénélope* de M. Gabriel Fauré, œuvre pure et profonde d'un parfait musicien. M. K.-X. Roussel, qui est quelque chose comme le Corot de l'école néo-impressionniste, a composé les décors dans sa manière à la fois réaliste et poétique. Derrière des premiers plans volontairement neutres — salle de palais ou grève au bord de la mer — il a placé des fonds, exécutés avec le fini de tableaux véritables et qui ne sont plus, comme à l'ordinaire, l'accessoire ou le complément du décor, mais en deviennent l'élément essentiel. Que ce soit l'apparition de la mer bleue dont les petites cabanes à toits de tuile cernent le dessin, ou la mer plus triste qu'on aperçoit à travers les cyprès quand s'ouvre la porte du palais d'Ulysse,



nous assistons pour ainsi dire à une brusque intrusion de la nature dans l'action. Venue du fond du décor, cette impression de nature vivante traverse la scène, l'occupe peu à peu tout entière et gagne jusqu'aux spectateurs. Mlle Bréval dont le port et la marche sont tragiques se meut, harmonieusement drapée, dans ces décors augustes et champêtres. Louons aussi le metteur en scène : à la fin du deuxième acte, à l'heure où Ulysse se fait reconnaître de ses bergers, M. Durec a trouvé un admirable effet de progression, puis de mouvement.

Ensuite Mme Loïe Fuller et M. Ochsé ont illustré par une mise en scène complètement nouvelle la musique discontinue, entêtante et précieuse de M. Debussy.

Puis les Russes sont revenus fidèlement avec leurs costumes avivés, leurs décors scintillants, leurs danses ardentes et voluptueuses. La mesure n'était pas encore pleine; l'admirable *Boris Godounow*, l'*Oiseau de Feu*, le *Spectre de la Rose*, les blanches *Sylphides* ailées et les nègres impétueux de *Shéhérazade* ont retrouvé l'accueil favorable auquel nous les avons accoutumés.

Mais la grande nouveauté, le spectacle inattendu et déconcertant qui suscita les polémiques et les querelles fut le *Sacre du Printemps* dont les décors dus à M. Rœrich, la chorégraphie à M. Nijinsky, et la





musique à M. Stravinsky sont également sensationnels et bizarres. Est-ce absurde et négligeable? est-ce un effort, un pas en avant, un stage nouveau de notre goût. Je n'ose conclure : j'ai vu des hommes de sentiment sincère, des artistes vrais applaudir, j'ai vu une salle divisée par deux courants contraires ; et ce partage tout au moins indique que nous touchons à un moment dangereux de notre culture esthétique.

Il se pourrait que MM. Rœrich et Nijinsky eussent retrouvé vraiment la vision et le mouvement d'un âge de l'humanité. Il se peut aussi que l'émotion de certains spectateurs soit venue du contact avec cette sensibilité primitive, exprimée et recréée devant eux. Sans doute l'humanité a-t-elle besoin, à de certaines heures, de retrouver les sensations de son enfance. Cette heure-là va peut-être sonner pour nous puisque les plus raffinés, les plus subtils, les plus cultivés de nos contemporains s'émeuvent au « Sacre du Printemps » ?

Lise Léon BLUM.





PIEDS NUS ET

Le "Bon Ton" ne voit aucune raison d'abandonner à eux-mêmes les petits enfants, à l'instant de leur départ pour la villégiature.

Que mettrez-vous, chers mignons, dans la jolie mallette si bien proportionnée à votre taille exiguë ? — Eh bien, croyez-nous, n'y mettez point trop de choses; vous ne serez *habillés* tout l'été que pour la forme, surtout si, comme je l'espère, la mer est votre destination. — Vous vous baignerez vingt et une fois, c'est l'ordre de la Faculté et, ce faisant, vous exhiberez crânement vos petites formes potelées : votre air dégagé et aussi la délicatesse de votre peau suffiront à écarter chez les spectateurs toute idée que ce simple appareil est celui de la misère. Vous risquerez tout au plus d'être pris pour de vrais amours.

Toutefois, petites filles, pour calmer les alarmes de



JAMBES NUES



votre naïve pudeur, nous vous permettrons un coquet maillot, fait de la soie qui vous plaira le mieux, noire si vous avez déjà le goût d'une sobre élégance très admissible. Il faut aussi protéger contre le sel une jeune chevelure respectée du coiffeur; loin de nous, pour cela, le bonnet froncé qui fait ressembler à mère-grand et vive la fantaisie des turbans, des mouchoirs noués à la mode castillane, multicolores ou blancs parsemés de fleurettes. Mais ne réservons pas toutes nos élégances pour le bain; la journée est longue sur le sable, pêcher la crevette, creuser la grève sont des sports qui exigent pieds nus et jambes nues le plus haut possible. Jupes ou culottes seront donc si courtes que mieux vaut n'en pas parler.

Jean BESNARD.





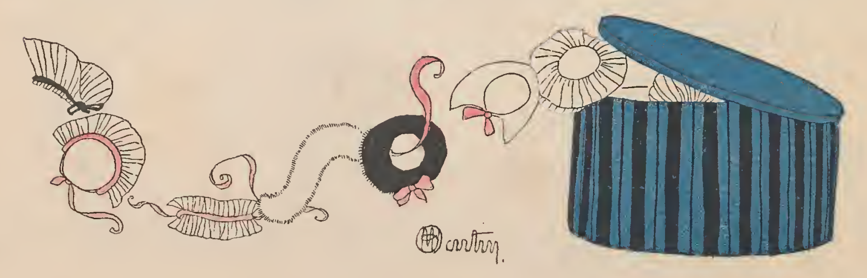
LE PRINTEMPS FAIT FLEURIR LES COLLERETTES

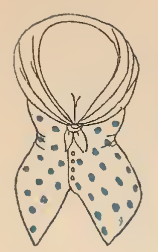
Les Pâles Pâquerettes, a dit Gautier dans un de ses poèmes.

Les Pâles Pâquerettes
Pour fêter le printemps ont mis leurs collerettes

Lisez les pâles Parisiennes. Le printemps retentit comme une fête et voici que les corps libres sortent de leurs prisons d'hiver. Nos modes, vraiment, participent des saisons, elles obéissent aux lois mêmes de la nature. Ne dirait-on pas que, sitôt qu'apparaît le soleil, semblables aux bourgeons, les corsages s'entr'ouvrent : une à une les enveloppes tombent, la tige jaillit victorieuse et les fleurs éclosent. Tels nous apparaissent les visages des femmes heureuses de quitter les serres chaudes.

De toutes les lignes, celle du cou est peut-être la plus émouvante : ligne mobile et pensive car elle révèle les moindres ébats d'âme : chaque regard, chaque sourire,







chaque perception la font se redresser ou s'infléchir. Trop longtemps la pudeur tyrannique exigea que les guimpes martyrisent la nuque fragile. On ne saurait assez médire des odieuses petites baleines, corset cruel enserrant la gorge et la couvrant de blessures. Mais aujourd'hui, délivrés, jaillissent du corsage les cous précieux que rien ne dissimule. Le col jaloux a fait place à la collerette.

La collerette est au visage de la femme ce qu'est le calice à la fleur; elle le suit, elle l'encadre plutôt qu'elle l'emprisonne. Prolongeant le corsage, elle l'achève avec subtilité. C'est un peu d'écume brodant les vagues qui viennent doucement déferler sur la chair. Transition délicate entre la peau et l'étoffe, la collerette doit être légère et spirituelle. Qui, mieux que le tulle, saura sourire avec malice et voleter, fringant, ingénu, libertin, amoureux ailé, qui autorise toutes les générosités, toutes les audaces. Tandis que l'an passé les jabots retombaient avec une grâce nonchalante, que les mousselines s'inclinaient sur le corsage, le tulle agile, transparent se redresse, encadre la nuque, s'élève derrière elle. Tantôt c'est une manière de col Robespierre : zigzaguant en decrescendo, il permet au corsage qu'il orne de s'échancrer en pointe ou de s'arrondir largement; tantôt on dirait la corolle égale d'une pâquerette; chaque fronce a l'air d'un pétale blanc qui se relève. Toutes les harmonies, toutes les fantaisies sont permises avec cet









ami de la fantaisie : tulle blanc sur fond noir ou tulle noir sur satin blanc, tulle uni ou piqué, simple plissé ou ruches débordantes. Que le tulle triomphe, il n'a point pour cela condamné les formes plus anciennes, auxquelles, en les rajeunissant, chacune peut rester fidèle : voici le tour de cou de satin, la plume et la fourrure ; douces à la peau, chenilles blanches, chenilles noires, s'enroulant avec volupté sous le menton, sitôt que descend la fraîcheur (un gland de couleur agréablement les complète). Certaines garderont leur prédilection à ces « claudines » éclatantes avec l'énergique petit nœud de velours, qui révèlent une âme indépendante. A d'autres siéront mieux encore des coupes plus masculines : gilets unis ou semés de pois de couleur, devants de corsage rigides dont une sorte de fichu Marie-Antoinette ou bien un liséré agrémentent la sévérité.

Mais que le présent accorde au tulle toutes les consécrations. N'est-il pas le roi des flirteurs ? Il est indiscret, c'est son devoir. Vive le joyeux touche-à-tout.

Que les manches s'arrêtent au coude ou descendent jusqu'au poignet; aimez qu'il bavarde autour d'elles. Voici que les plissés enveloppent les mains : tant pis s'ils goûtent à la sauce.

Claude Roger Marx.



Une Robe pour Deauville

Modèle Buzenet.



LA MODE ET LE BON TON



C'EST un éblouissement, une fête de l'Eden! Les femmes vêtues de robes claires et coiffées de capelines, sous un ciel éclatant, sont parmi les plus jolies choses que nous puissions contempler sur la terre; c'est aussi merveilleux que les fleurs exposées à l'exposition de l'Horticulture, c'est aussi gai qu'un essaim de papillons, butinant en un coin de parterre. C'est cela l'été et c'est aussi l'hymne grandiose de toute la nature en robe de gala, qui semble se confondre avec le ciel.



LE noir et le blanc persistent dans les combinaisons des robes d'été, malgré tout ce qu'on en a dit.

Une veste longue, en toile blanche, arrondie par devant, se garnit d'une haute bordure noire, de dessin byzantin, brodé en soie.

Un petit vêtement, très écourté et très froncé, rappelant les mantes du XVIIIe, s'enlevait cocassement en blanc, sur une robe toute noire.

Jolie, l'idée très nouvelle dans l'emploi d'un châle de Chantilly: disposé de biais, à peine drapé en corsage, extrêmement décolleté, les pointes descendaient de côté, sur la hanche, se rejoindre sur une jupe de charmeuse blanche. Ceci pour l'après-midi, bien entendu, accompagné d'une immense forme de crin noir, piquée d'un nœud de velours noir en ailes de moulin.

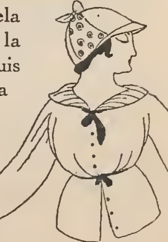
Des pans de soie blanche brodée de couleurs, et coupés en bannière, retombent sur certaines jupes, par derrière; c'est plus original que joli et cependant très porté.

DE plus en plus les corsages s'ouvrent, dégagent les épaules et la poitrine, sur laquelle scintille la nouvelle montre, au bout d'un fil de diamants: elle est minuscule, risiblement petite, au milieu d'un grand disque de cristal, cerné et piqué de brillants. On ne porte plus un rang, mais bien trois et quatre rangs de perles au cou, de même que le ruban avec gants longs a fait revivre la "gourmette". Les mousselines peintes sont exquises, et habillent avec fragilité les jeunes filles aux formes graciles.

JE ne vois partout que chapeaux de tulle. Cette vapeur met une douceur exquise aux visages féminins.

Au milieu de tout cela pourrai-je dire ce qui est à la mode...? On porte du Louis XVI, du byzantin et de la Renaissance alternativement; mais hélas, non, vous répondrai-je, en même temps...
Mais oui!

Le Bon Ton





L'UTILE PRÉCAUTION

L'élégante emporte, dans son sac de voyage Sormani, ses parfums familiers, ses bijoux, ses objets de toilette et tout ce que nécessite le souci quotidien de sa beauté.

Modèle Sormani.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Les trois robes neuves sont l'une, à gauche, en Shantung recouverte d'une tunique en marquisette; la seconde, au milieu, en lingerie plissée avec le casaquin en crépon japonais; la troisième, d'organdi et de voile de soie, est garnie d'une fleur de laine. La robe de l'aïeule est de soie brochée.*

⚜

Pl. II. — *Costume pour le bain en tissu éponge, garni de ganses de laine et d'un col en linon de couleur brodé.*

⚜

Pl. III. — *Robe de campagne en crépon chinois imprimé. La veste est en grosse toile.*

⚜

Pl. IV. — *Robe d'été drapée de Chéruit, en Shantung avec la ceinture en mousseline de coton imprimée.*

⚜

Pl. V. — *Robe d'après-midi de Dœuillet, en crêpe de Chine imprimé. Intérieur et basques de linon blanc brodé. Petit col garni de velours noir.*

⚜

Pl. VI. — *Robe de Doucet en mousseline transparente; la jupe, ouverte par devant, tombe en plis jusqu'aux pieds; dans l'ouverture une fausse jupe à deux volants. Le corsage est garni également d'une guimpe croisée de mousseline.*

⚜

Pl. VII. — *Cette robe de Paquin est en foulard imprimé, garnie d'un col et de parements en tissu éponge; la ceinture est de cuir rouge.*

⚜

Pl. VIII. — *Robe de jardin de Paul Poiret, en crêpe chinois avec ceinture rebrodée.*

⚜

Pl. IX. — *Robe du soir de Redfern, en foulard de soie recouverte d'une grande tunique de dentelle à l'aiguille.*

⚜

Pl. X. — *Robe d'après-midi de Worth, en crépon de laine côtelé. La blouse est garnie d'un col brodé de soie, d'un jabot de tulle. Le gilet est en tussor granité.*

⚜ ⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LES TROIS ROBES NEUVES



J'EN TIENS UN

Petite robe pour la campagne



ALLONS ! DU COURAGE !..

Costume pour le bain



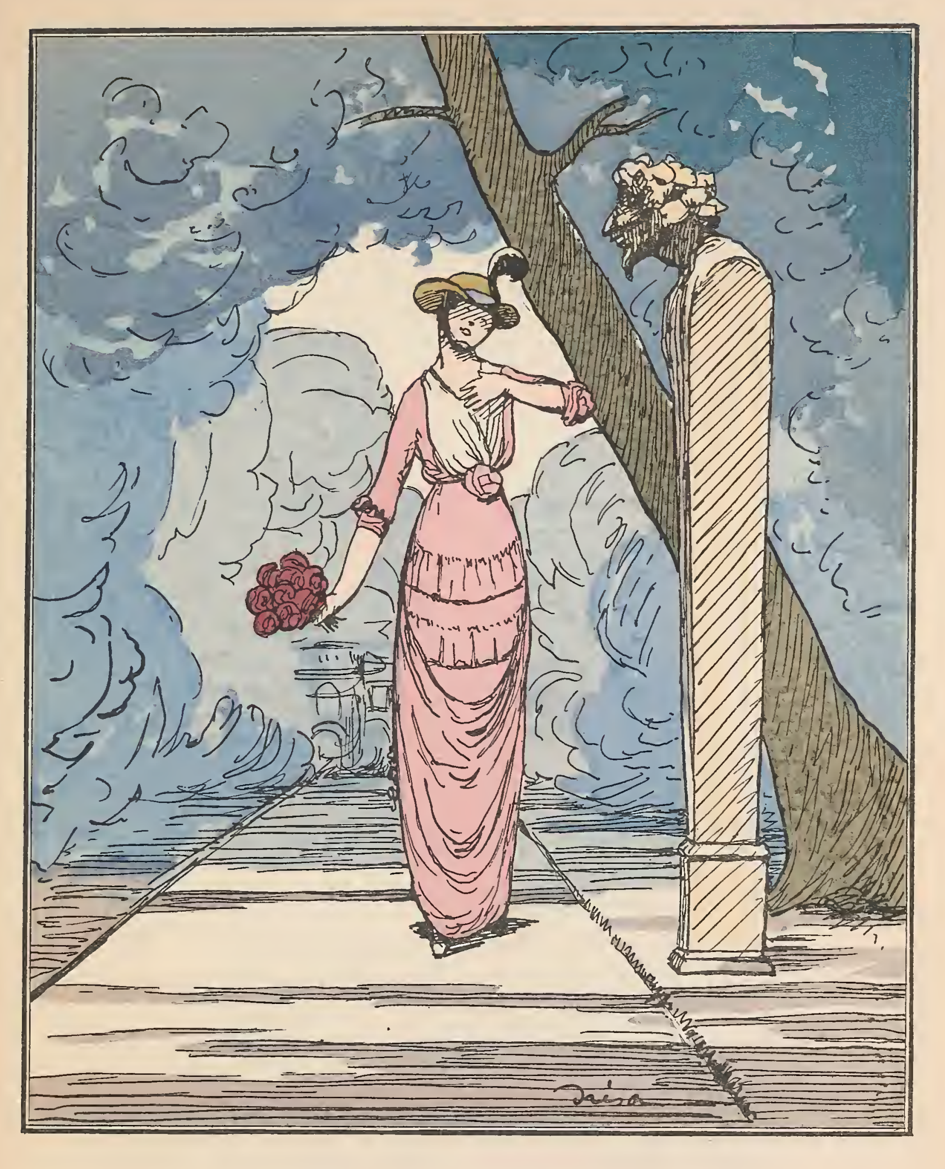
JE SUIS PERDUE

Robe d'été de Chéruit



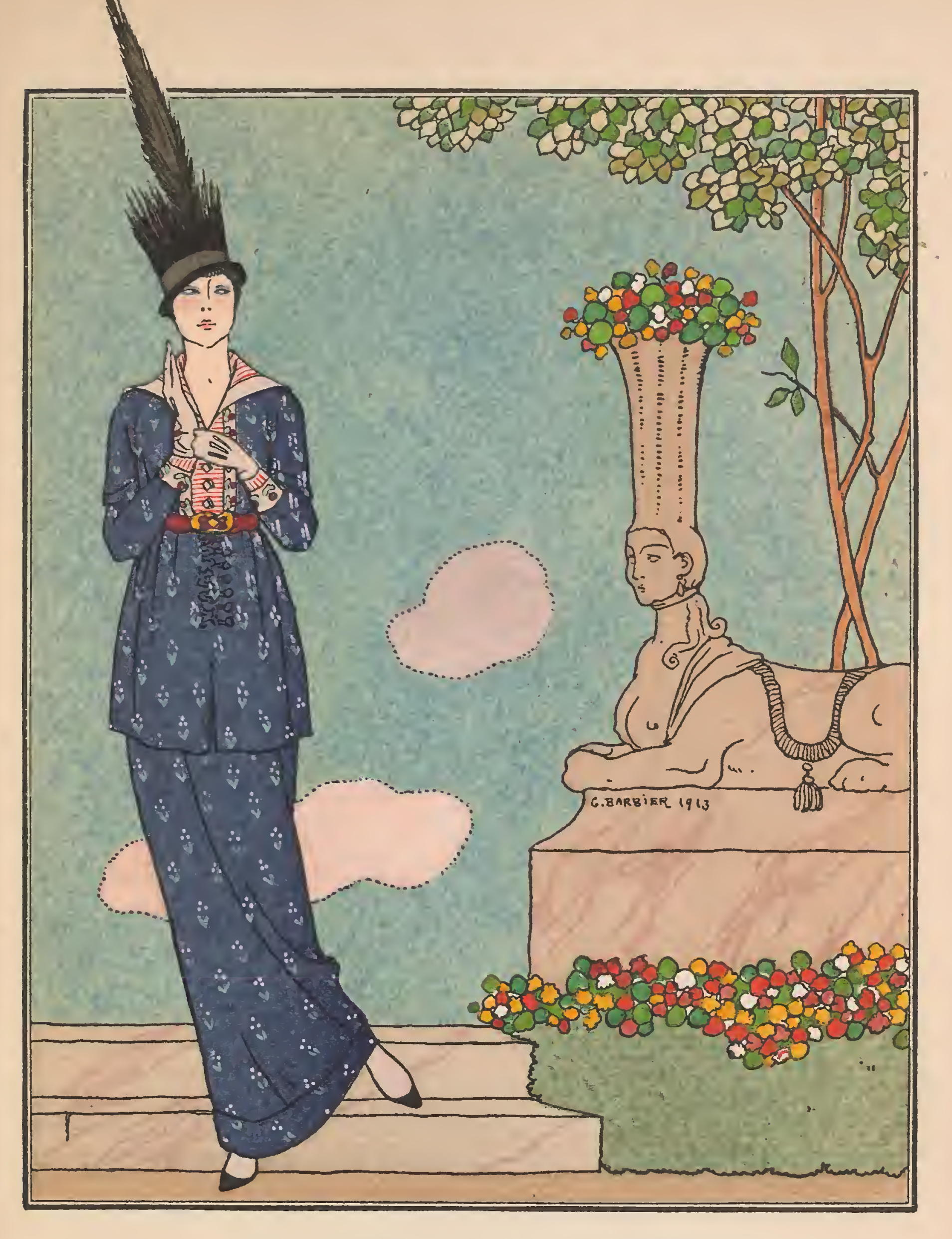
UN PEU D'OMBRE, ENFIN !

Robe d'après-midi de Dœuillet



L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

Robe de promenade de Doucet



AH, QUEL BEAU TEMPS !

Robe d'après-midi de Paquin



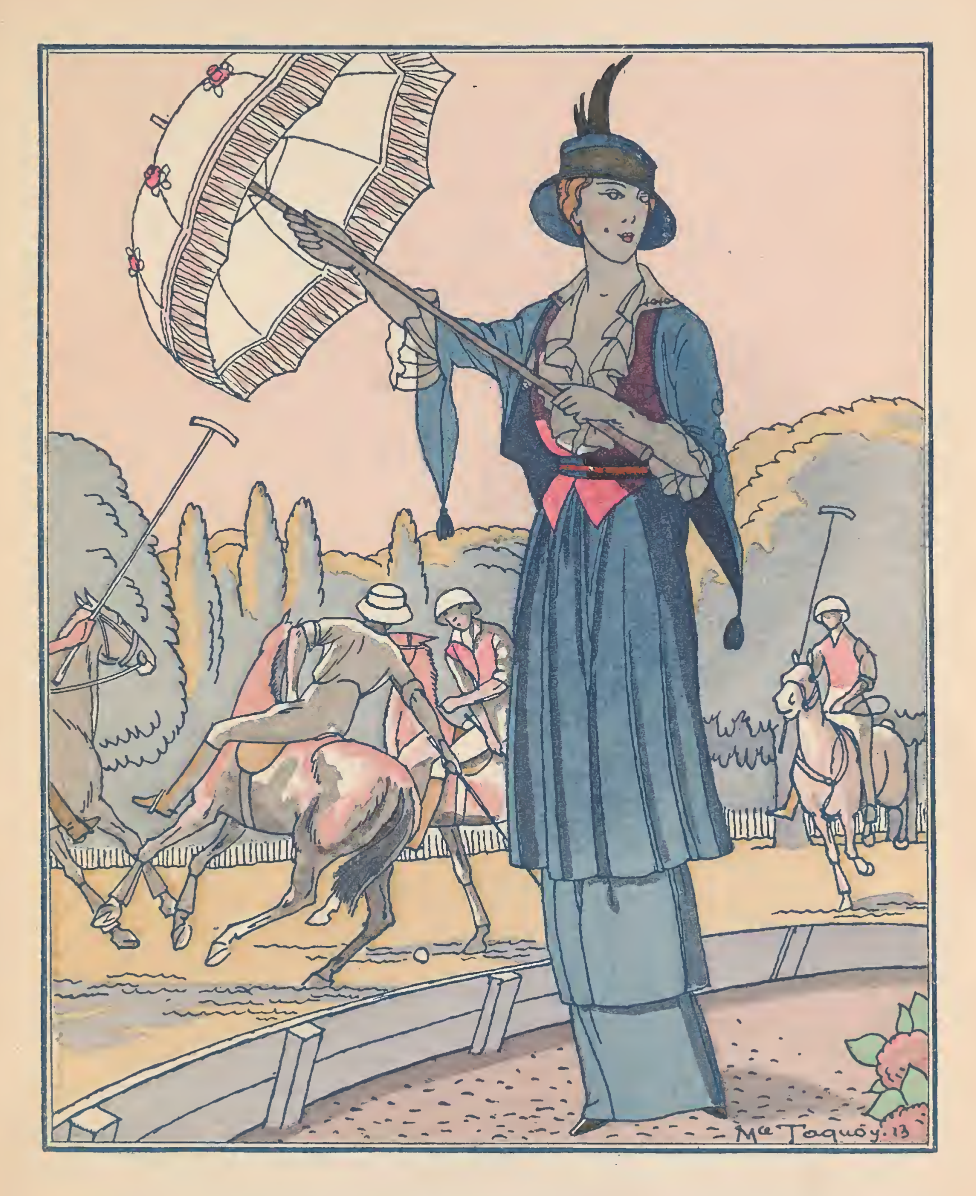
LES CITRONS

Robe d'été de Paul Poiret



EST-CE LUI ?

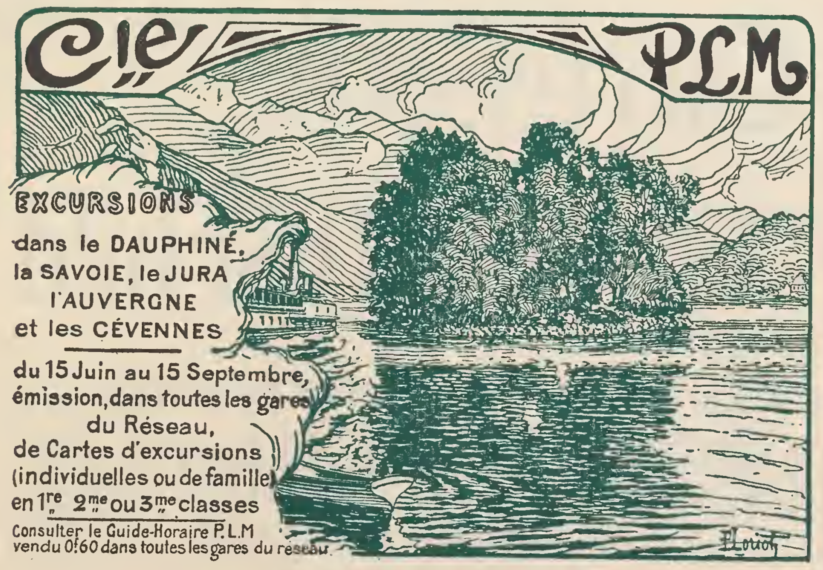
Robe de dentelle de Redfern



AU POLO

Robe d'après-midi de Worth


eau de
jeunesse
Jane
Hading
38 Rue du Mont.
Thabor · Paris


Cie PLM
EXCURSIONS
dans le DAUPHINÉ,
la SAVOIE, le JURA
l'AUVERGNE
et les CÉVENNES
du 15 Juin au 15 Septembre,
émission, dans toutes les gares
du Réseau,
de Cartes d'excursions
(individuelles ou de famille)
en 1re 2me ou 3me classes
Consulter le Guide-Horaire P.L.M
vendu 0f.60 dans toutes les gares du réseau.

Le Grand Chic



Une

Carrosserie Rothschild



MAISON J. ROTHSCHILD & FILS

RHEIMS & AUSCHER

131 & 133, Avenue de Malakoff.





Trouville — Trouville



Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité

Prix modérés.

Strasbourg

Grand Hôtel Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Grindelwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Venise

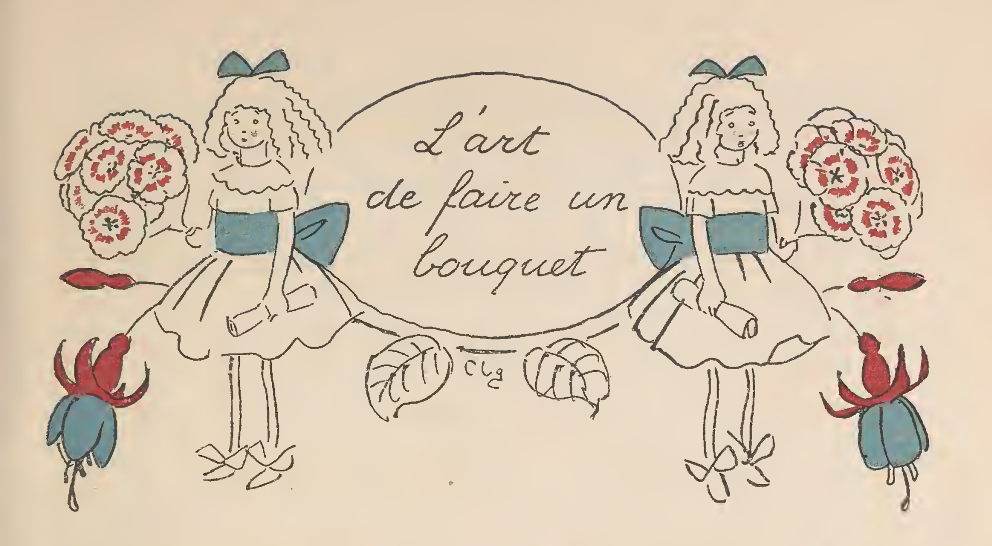
:: Excelsior :: Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

Interlaken — Interlaken





Je venais d'écrire ces mots en tête de la feuille blanche où je me proposais de consigner pour les lectrices de notre *Gazette* quelques réflexions et suggestions sur cet art exquis et précieux, quand m'est arrivé un charmant petit livre portant sur sa couverture jaune, du plus beau jaune bouton d'or, ce même titre, l'*Art du Bouquet*, par N.-C. Clairoix. Je le feuilletai aussitôt et aussitôt me convainquis que le mieux que j'eusse à faire était, tant il m'apparut riche en aperçus ingénieux, en notations raffinées, en utiles préceptes, de vous en donner une idée; avec l'espoir que vous m'en garderez de la reconnaissance, car il est dû à la plume de quelqu'un qui possède à fond son sujet et pour acquérir l'expérience dont il nous apporte les fruits, n'a pas hésité, comme le dit très joliment M. J.-C.-N. Forestier dans sa préface, « à ôter ses bagues pour soigner ses fleurs ».

Que de choses, en effet, vous y apprendrez touchant les meilleurs manières de composer et d'arranger un bouquet, selon la forme, la couleur, la décoration du vase destiné à

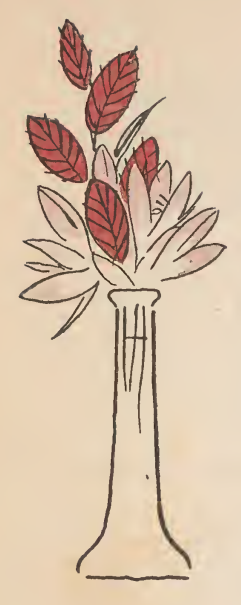
le contenir, selon la place qu'il doit occuper dans un appartement, et, cela va sans dire, selon les traits dominants, les caractères distinctifs, l'allure, le port, les tonalités des fleurs elles-mêmes, et selon la saison.

Si, par exemple, les vases au goulot largement ouvert conviennent mieux aux fleurs amples sur tiges un peu raides, ceux à goulot étroit se prêtent, en revanche, plus avantageusement, aux branches d'arbustes et aux fleurs légères et de tiges souples. Sur le rôle des paniers et des corbeilles, soit de vannerie, soit de porcelaine ou de faïence, des troncs d'arbres ou des vases en bambou, des jardinières plates, des vases suspendus, des vases de métal ou de grès, le gracieux auteur de l'*Art du Bouquet* nous apporte aussi toutes les précisions et toutes les lumières.



Le livre lu, votre initiation sera accomplie aux mille façons, toutes plus plaisantes les unes que les autres, de jouir de tous ces trésors du règne végétal, où la nature nous permet si généreusement de puiser sans cesse. A chaque saison sa joie.

Nous ne nous occuperons ici que des bouquets d'été. Dans de petits vases, des corbeilles en



cristal, de minces tubes en verre ou des gobelets à ouverture évasée les pois de senteur font merveille, seuls ou mélangés, bleu de lin avec des capucines rouge-feu, ou violet pourpre avec des roses blanches « bouquet de la mariée ». Retenez ces jolies recettes : dans un viel huilier bleu et blanc de Moustiers, deux iris d'Espagne, une ou deux capucines orange ; — dans un vase de cristal vert absinthe, deux *asters* bleu à cœur jaune, une branche noirâtre de *périlla de Nankin,* un souci orange ; — dans une corbeille plate en terre cuite vernissée, une masse de *zinnias* ; — dans un vase de tons bleu et blanc, des glaïeuls rouge minium vif ; — dans un vase de cristal à pied un peu évasé, comme un grand verre à boire, une touffe de bleuets ; — dans un vase de poterie verte commune, deux grappes de sorbier, quatre ou cinq scabieuses pourpres violettes, ou deux branches d'*érable negundo* et deux grappes de sorbier orange avec leur feuillage vert foncé ; — dans une flûte de cristal, des glaïeuls rose carminé et des véroniques mauve.

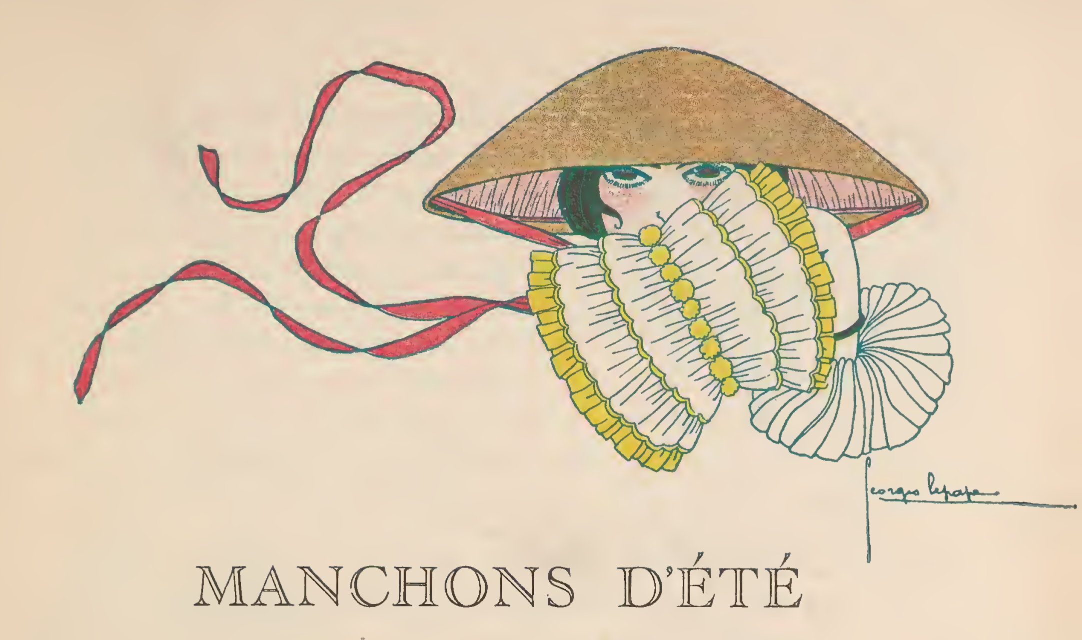
Et il y a le chapitre sur l'ornementation des fenêtres intérieures en hiver, et celui sur la décoration de la table, qui n'est pas l'un des moins captivants, étant donné, surtout, les ingénieuses et neuves idées qu'il nous suggère pour la saison où nous voici. Que dire, par exemple, de cette utilisation des soupières et des récipients à cou-



vercle qui consiste, une fois le couvercle enlevé, à disposer en couronne tout autour, des fleurs légères, *azalées mollis* roses, iris mauves ou jaunes, etc? sur lesquelles on replace ensuite le couvercle pour les maintenir. Les jolis arrangements, aussi, que l'on peut composer avec les feuillages des bois et des jardins d'été, avec les fleurs des champs, avec les fougères mâles, avec la vigne vierge; sur des carrés de miroirs plats ou d'étoffes brodées, essayez, encore, de disposer régulièrement des fleurs d'un ou plusieurs tons en semis entouré d'une bordure. La véronique et la gerbe d'or font de délicieux bouquets de table et la rose *Crimson Rambler* se prête à toute sorte de combinaisons imprévues et charmantes... pourvu qu'en tout ceci l'on tienne minutieusement compte d'harmoniser les tonalités des fleurs avec celles du linge et de la porcelaine, de ne pas faire se heurter les couleurs des unes et des autres, afin d'embellir comme d'une œuvre d'art, avec ces matériaux divers auxquels les fleurs donnent leur unité et leur charme, l'intimité et le décor des lieux où nous vivons.



Gabriel
Mourey



MANCHONS D'ÉTÉ

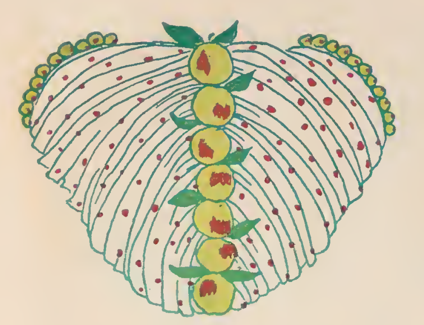
Les poètes, les artistes se sont aimablement moqué de nous en chantant la grâce divine des gestes féminins...

Les gestes de la femme? Quelle duperie! Je ne crois pas qu'il existe un être plus avare de ces « manifestations extérieures » !

Réfléchissez un peu : le mol infléchissement du cou gêné par les collerettes, la tendre inflexion du visage contrarié par les Gainsboroughs, les Reynolds!... Le buste et les hanches soudés par le corset...

Il y avait bien l'immatérielle légèreté de la démarche, ce déhanchement lascif et tentateur que les Anciens comparaient à la promenade ailée d'une déesse parcourant les nuées...

Mais, hélas! nous avons admiré, depuis, la robe entravée, les souliers-cothurnes,

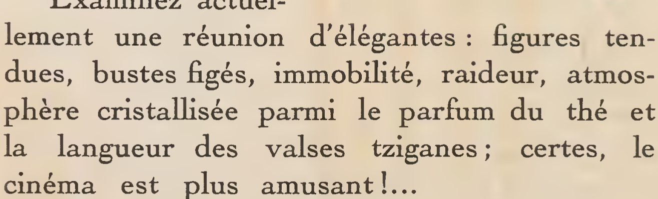


le col Médicis et toutes ces armures mystérieuses qui font des Parisiennes habillées quelque rigide et précise poupée... Et le déplacement rapide des mondaines rappelle plutôt quelque danse de guerre des peuplades canaques...

Je sais bien que nos compagnes ne marchent plus — si l'on ose dire. Les avenues, les boulevards, malgré les persévérants efforts de M. Hennion, sont inabordables, la poussière suffocante, les heurts des badauds inadmissibles...

Et puis, aujourd'hui, qui n'a pas son auto?

C'est entendu, nous avons perdu pour toujours la jolie vision d'une femme retroussant d'un geste alerte sa jupe sur de fins mollets et traversant la chaussée. Tout cela est déplorablement second-Empire...



Mais il restait encore quelques heureuses occasions de charmer nos regards...



Examinez actuellement une réunion d'élégantes : figures tendues, bustes figés, immobilité, raideur, atmosphère cristallisée parmi le parfum du thé et la langueur des valses tziganes ; certes, le cinéma est plus amusant !...

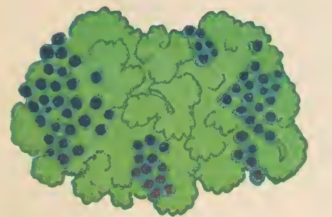
En visite, même contrainte, au théâtre, immobilité parfaite, et dans l'amour même

quelle fléchissante passivité !...

Et, comme si elles pouvaient craindre encore qu'un irrésistible entraînement fît décrire à leurs bras souples, à leurs mains fines quelques gestes harmonieux, les femmes, par surcroît, ont inventé les sacs, les réticules et les manchons...



Les poignets fixés, les paumes emprisonnées, les élégantes se montraient assurées de ne plus enfreindre cette règle primordiale qui veut que « la distinction consiste en un détachement absolu de la Vie !... »



L'hiver venu, sous la voilette, parmi la chaude prison des fourrures, les mains encloses dans le manchon, les mondaines sûres d'elles-mêmes ne redoutaient rien.

Mais l'été ? La légèreté des linons, des organdis, des étamines laissait craindre quelque folle évasion...

Alors les belles Indolentes ont créé les manchons d'été...

Fantaisies délicates et d'un charme inattendu, étuis parfumés, dentelles rares, brillantes passementeries, broderies bulgares, et vous, Macramé, si fort à la mode...

L'histoire, la légende furent mises à contribution : sacs tcherckesses et manchons mongols, réticules montmartois, mousselines impondérables, fourrures estivales, pailles colorées, perles de jais, roses effeuillées...

Les Parisiennes sont désor-



mais heureuses : elles auront, cet été, leur attitude consacrée d'idoles immobiles et sereines.



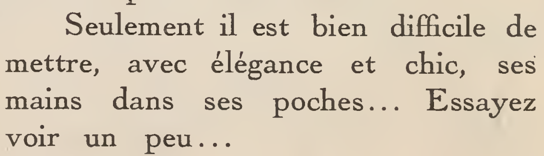
Nos belles amies illustrent à souhait un siècle frivole qui vit naître la télégraphie sans fil et la peinture cubiste... O rectitude du jugement...

Mais hélas ! comment admettre que les femmes soient si peu prodigues de leur grâce. Il y a dans la vie tant de jolis gestes à accomplir : cueillir des fleurs, caresser son griffon bruxellois, sans compter tant d'autres gestes d'un charme plus personnel et plus secret... Mais voilà : les dames ne veulent point « faire œuvre de leurs dix doigts » comme on dit dans les bons Manuels d'éducation.

L'activité, c'est vulgaire, brutal, commun...

Je hais le mouvement qui déplace les lignes...

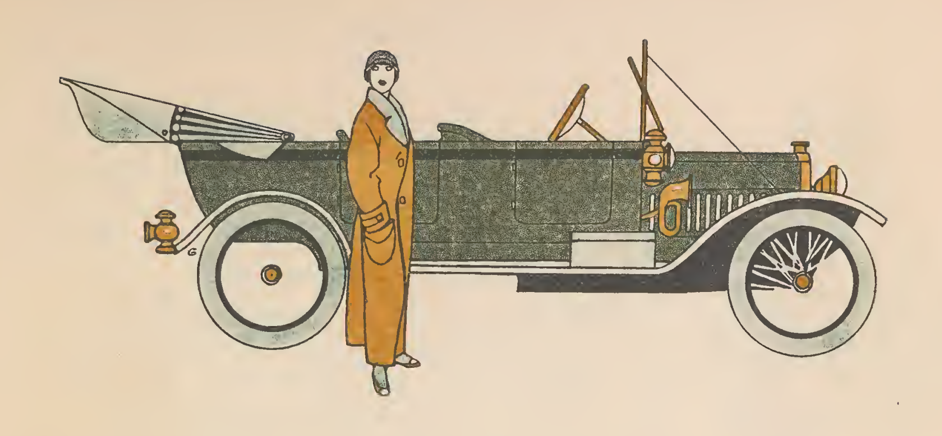
a déclaré leur Poète favori, celui qui aimait les divans, la mélancolie et les chats... Ah ! comme les femmes craignent les gestes ! Si les mondaines osaient, elles garniraient volontiers leurs tailleurs de poches masculines...



Seulement il est bien difficile de mettre, avec élégance et chic, ses mains dans ses poches... Essayez voir un peu...



Pierre de TRÉVIÈRES.



La route est belle, belle, belle!..

MÉFIONS-NOUS quand nous entendons exprimer — sans musique — cette opinion par l'homme qui tient le volant. Car cela ne veut pas dire qu'elle va, montant puis descendant, épousant le contour sinueux d'eaux vives, ouvrant entre des rideaux d'arbres des perspectives attendrissantes ou sublimes, mais, bien au contraire, qu'elle s'allonge toute droite à perte de vue entre des haies rectilignes, des poteaux télégraphiques, des bornes kilométriques et qu'on peut « faire de la vitesse » !

Faire de la vitesse, rêve du chauffeur !

Il y a des fous. Des engins monstrueux, tumultueux, les emportent au ras du sol comme balayés par un souffle de tempête. Aux arrêts ils s'extirpent comme ils peuvent, généralement avec peine, de la profondeur des baquets où ils se maintinrent; et ils exhibent alors des sil-



houettes un peu effarantes de simplification; une sorte de cagoule cache les cheveux, les yeux, le nez, les oreilles; et sous les plis de ce « parapluie du chauffeur », quel sexe, donc, s'il vous plaît, se dissimule ?

Heureusement on peut faire de l'auto de façon plus « humaine » et sans renoncer à toute grâce, toute élégance, tout souci de plaire. N'est-ce pas, madame?.. et que jamais, sans cela, vous n'eussiez toléré ce sport...

Il est vrai qu'ici, de bonne ou mauvaise grâce, la mode doit composer avec le sens pratique. C'est bien fâcheux. Mais que voulez vous? La route impose ses lois despotiques: elle ordonne de coiffer jusqu'au fond de la tête un chapeau presque sans bords que le vent n'aura point licence d'arracher. Et ce sera, si vous voulez, cette commode casquette à pattes rabattantes, ou ce « jokei » à longue visière, dont on a sûrement pris le modèle sur la tête de quelque voyageur en diligence des pages de Gavarni; préférez-vous ce casque antique de Minerve, ou ce petit « pétase » de Mercure — qui avait, lui, dû sûrement prévoir l'âge et l'usage de l'auto — et auquel il ne manque que des ailes ? Libre à vous de leur ajouter, encore qu'il convienne d'être très réservé, je vous en préviens, sous le rapport des fantaisies : cocardes, petits nœuds



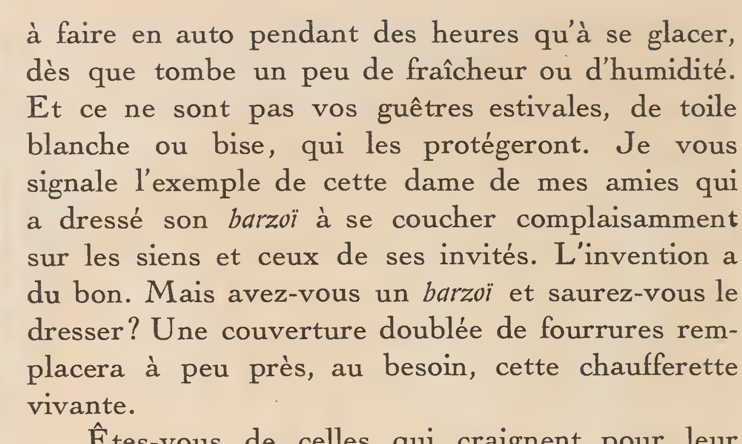
aplatis en ruban d'argent, piquet de ces modestes fleurs des salons qui poussent à présent entre les doigts appliqués de femmes du monde industrieuses : voilà tout ce qui s'admet, paraît-il... Et naturellement des voiles, beaucoup de voiles, des voiles qui, avec des airs de flotter, auront mission d'assujettir.



Quant à ces manteaux, qu'on revêt pardessus le tailleur, il faut bien se résigner aussi, hélas ! à ce qu'ils fassent bêtement leur office de manteaux qui est d'envelopper, de protéger contre le froid, la pluie, la poussière. D'un tissu aussi souple et chaud que possible, de tons neutres, ils ont, ces manteaux, je rougis de le dire, double rangée de boutons, de vrais boutons qui s'adaptent, est-ce croyable ? à de vraies boutonnières; le prodigueux c'est qu'ils se permettent même des poches, oui, des poches où on peut fourrer son mouchoir, ses gants, ses lunettes... que sais-je? même les mains au besoin !.. nous voilà en plein paradoxe, en pleine féerie !..

Et s'il vous déplaît, mesdames, de ressembler trop, ainsi, à vos maris — au fond, je vous comprends — rien ne vous empêche de féminiser le tout par la fantaisie de revers et d'un col en cretonne à fleurs par exemple.

Restent les pieds, les pieds qui n'ont rien

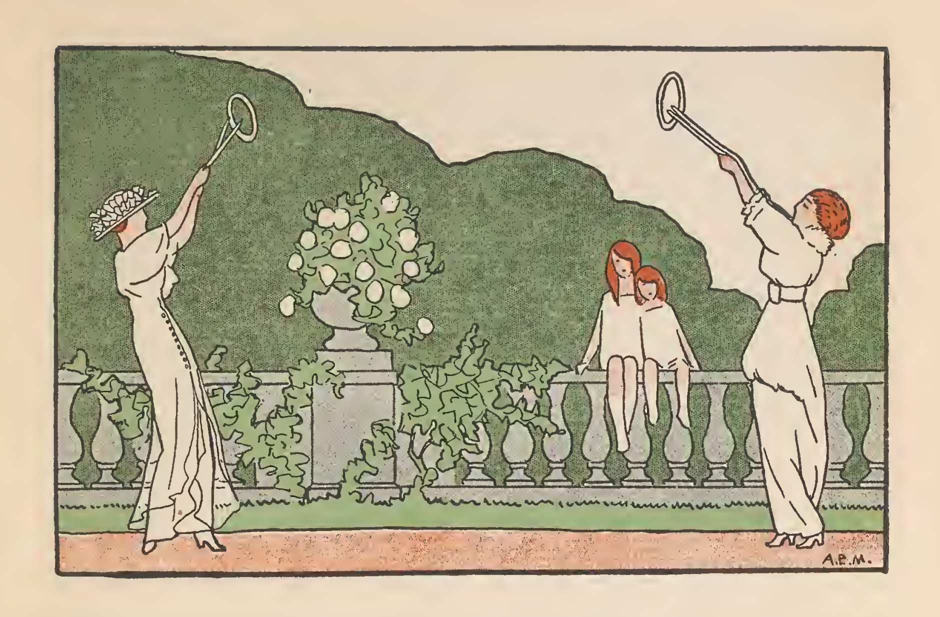


à faire en auto pendant des heures qu'à se glacer, dès que tombe un peu de fraîcheur ou d'humidité. Et ce ne sont pas vos guêtres estivales, de toile blanche ou bise, qui les protégeront. Je vous signale l'exemple de cette dame de mes amies qui a dressé son *barzoï* à se coucher complaisamment sur les siens et ceux de ses invités. L'invention a du bon. Mais avez-vous un *barzoï* et saurez-vous le dresser? Une couverture doublée de fourrures remplacera à peu près, au besoin, cette chaufferette vivante.

Êtes-vous de celles qui craignent pour leur teint la caresse du moindre rayon de soleil?.. Sachez alors qu'est ressuscitée — pour combien de jours? — cette frêle et minuscule ombrelle « marquise » qui semble à elle seule tout un mélancolique petit symbole du second empire. Ce joujou désuet est sorti des vitrines, pour que vous puissiez vous offrir le caprice d'évoquer une seconde Stevens ou Constantin Guys et le « tour du lac, — en accomplissant le tour de France.

André PICARD.





LES JEUX DE PLEIN AIR

LES JEUX ET LES JOUEURS

Il n'y a pas deux façons de jouer.

Il n'y en a qu'une, qui est d'être gai. La distinction entre jeux de plein air et jeux d'intérieur est artificielle. Des joueurs suffisamment gais trouveront le moyen de jouer au volant, aux barres et aux quilles dans un salon plein de vitrines. Inversement, ils sauront jouer au whist dans le rond-point d'une roseraie, ou aux échecs sur le flanc d'un vallon. Ce n'est donc pas sur les jeux de vacances, mais sur la gaieté de vacances qu'il faut renseigner nos lecteurs.

Il n'y a qu'une façon d'être gai en temps de vacances : c'est de l'être de façon continue. La prévenance, le rire aux



éclats, le bavardage, les chantonnements et le sifflotements, qui ne sont à la ville que des épisodes ou des accidents, doivent aux jardins devenir des habitudes. Je n'ai pas lu « l'Homme qui rit », de Victor Hugo, mais il doit y avoir dans chaque villa un invité de ce genre. Il doit y avoir aussi « la jeune fille qui fredonne », « l'oncle qui sourit ». Guerre aux importuns qui tenteront d'expliquer un visage maussade par une migraine ou par une contraction, comme ils disent, de leurs vaso-moteurs. De fin juillet à fin septembre, il ne doit plus y avoir de vaso-moteurs. L'homme sain ne doit plus souffrir, dans son corps, qu'une seule et large artère, qu'un seul et large poumon, qu'un seul et large cœur. Il sera toujours temps de sentir toutes ses veines et toutes ses rides à l'époque où, comme le criminel revient au lieu de son crime, l'année revient à l'hiver. Je n'oserai même pas condamner l'abus





des bons repas et des plaisanteries de château. Ceux-là, au fond, seront ridicules aux échasses et au cerceau qui ne savent pas installer le soir une poire de sonnette électrique sous l'oreiller de l'invité, ou placer au fond de sa cuvette une poudre invisible qui change en liquide violet et frémissant l'eau qu'il y verse pour sa toilette.

LES GAGES

Je conseille aux joueurs d'introduire dans chaque jeu des pénitences et des gages. Les premières sont sans intérêt, elles portent des noms ridicules, tels que la Planche, l'Aune d'Amour, la Statue et le Roi de Maroc. Mais elles justifient la remise des gages, qui est l'épisode le plus charmant de tous les jeux et le plus révélateur.



C'est aux gages qu'on reconnaît le caractère des joueurs. Il y a ceux qui don-

nent comme gage un objet qui leur est cher et ceux qui donnent une clef ou une boîte d'allumettes. Il y a ceux qui ne peuvent arriver à trouver sur eux, ainsi pris à l'improviste, l'équivalent d'un bijou, et qui, rencontrant dans la rue leur meilleur ami partant pour l'Amérique, seraient obligés de lui dire : « Attendez, je vais chez moi vous chercher un souvenir ». Il y a ceux, celles surtout, qui, frémissants de la cruauté de la rançon, ne songent pas pourtant à refuser leur agrafe favorite, leur collier de perles, leur bague de fiançailles, qui ne sont pas bien sûrs de les regagner, et souhaiteraient de tout leur cœur une pénitence facile. Prenez-les pour amis. Le jour de votre mariage, ils vous offriront autre chose qu'un vase en étain ou un service à salade. La race est généreuse, et noble, et sûre, de ceux qui jettent dans le bonheur des autres, par amitié et par esprit de sacrifice, comme le tyran antique jeta sa bague dans la mer, leur bijou le plus sacré.

J. G.



TRUNKS AND BAGS

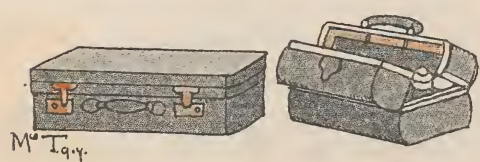


Le premier plaisir du voyage, c'est chez soi qu'on y goûte, la veille du départ. On a fui déjà. La pensée est loin, tout entière occupée de ces merveilleux « ailleurs » où l'on sera si bien — malgré l'exil : *tristis exul.* Et pour pallier, dans le voyage, ce qu'il y a de mélancolique et d'incertain, nonobstant les joies, on emporte avec soi quelques objets inutiles, mais qui composent une atmosphère : écritoire, album de photographies, un petit vase où mettre une fleur, dans l'hôtel vague où l'on descendra. Je n'oublie point le nécessaire : de la cravate à la chaussette, par la culotte et le veston. Ces menus objets ont été disposés sur le lit. Par terre la valise bâille, et la malle aussi. C'est de ces meubles qu'il sied de causer aujourd'hui.

Il faut voyager à son aise. Point d'impedimenta fâcheux. Le gros bagage comporte la malle — ou les malles : voir

plus bas. Le plus menu, dont il faut user au débarqué, voire dans le train, contiendra tout entier dans la valise. C'est important qu'elle soit confortable et belle. En cuir, s'entend : vache ou truie. Avec une grosse poignée sur le dessus, et des courroies, très larges. Elles sont inutiles, mais elles font bien : l'essentiel. — Un chiffre, en noir — simple. Ni or, ni clinquant : vous auriez l'air du Brésilien. N'oubliez pas qu'une valise doit être souple dans sa partie supérieure. Le fond seul est rigide, étant la base et le soutien. — Sac à parapluies et à cannes, en cuir aussi, net et luisant. S'il en dépasse le pommeau d'un *club* (ou deux) — cela sera aussi très bien. Je voudrais encore qu'aucun de ces objets ne parût trop neuf. La beauté du cuir provient de son culottage. Impitoyable, avant le voyage, soumettez au soleil, à la pluie, le sac ou la valise acheté la veille, pour qu'il luise et témoigne ainsi un fréquent usage. C'est l'honneur de ces meubles d'avoir fait beaucoup de chemin; et je sais certain raffiné qui montre fièrement sur ses bagages toutes les étiquettes multicolores des hôtels d'Italie et d'Espagne où il a passé, et







qu'il conserve : ce sont ses chevrons.

Les dames toutefois ne doivent se servir que de sacs à main parfaitement vierges de tout clinquant. On en fait qui se nomment « Hold all » et qui sont charmants : en maroquin ou en chevreau délicat, de nuances variées. Ils ont l'air de petits traversins portatifs, et l'on y met tout, indifféremment : de quoi écrire et de quoi lire, de quoi se laver et de quoi se poudrer le nez ou rougir ses lèvres, de quoi faire briller ses ongles, d'autres choses encore ; avec une petite place pour l'imprévu : le voyage en est plein.

Faut-il négliger la malle ? — Sans nul dommage si l'on va chez les Patagons. — Mais dans les pays civilisés, de quel droit, sous prétexte qu'elle voyagera dans un fourgon, la malle ne serait-elle pas magnifique et ravissante, elle aussi ? — Une malle plate, et carrée, et longue, pour qu'un pantalon y puisse tenir étendu sans qu'il soit besoin qu'on le plie. — L'extérieur, de cuir ou de bois ; l'osier ne vaut rien.

Ces considérations ne sauraient valoir que pour les personnes qui ne sont point des ambassadeurs, lesquels n'usent, comme chacun sait, que de valises diplomatiques. Mais ceci est un autre rayon.

Émile Henriot.



LE GOUT AU THÉATRE

HEUREUSE époque où chaque jour apporte une nouveauté! On avait composé jusqu'ici des poèmes faits pour être déclamés, puis des poèmes faits pour être chantés. Voici qu'un écrivain, le plus fastueux et le plus lyrique, compose des poèmes faits pour être décorés et dansés. De même qu'un livret d'opéra doit inspirer le musicien, M. d'Annunzio a mis tout son art souverain à inspirer un peintre de décors, un metteur en scène et une danseuse.

M. d'Annunzio a réussi. Il a fourni à Mme Rubinstein un type parfaitement approprié à son esthétique savante et singulière: cette mystérieuse *Pisanelle* qui fut courtisane, qui fut nonne et qui mourut étouffée sous les fleurs. Dans l'histoire d'une île ensoleillée et ardente — Chypre au XIV[e] siècle — il a trouvé pour MM. Léon Bakst et Wsewolod Meyerhold la matière magnifique de tableaux sauvages et délicats. Ce fut le port de Famagouste avec sa mer bleue, son fond de ciel rouge sang, ses bateaux aux



voiles rouges, l'éparpillement des corsaires et Mme Rubinstein droite, étroite et pâle dans ses haillons bleus et violets semblables à des bandelettes. Vint ensuite, en manière de repos, le couvent des petites nonnes; au fond l'imprécise église, masquée de cyprès rouges et violets; au centre, le puits de fer léger sur la margelle duquel viennent babiller les petites religieuses, dans leur costume bleu liséré de blanc. Puis, pour achever, le palais de la reine avec ses arcs vert-émeraude, sa mosaïque rouge, ses nègres à lourds turbans blancs. Nous avons vu Mme Rubinstein protégée par un lourd manteau à longue traîne, puis dévêtue pour la danse, gardant un simple fourreau lamé d'or relevé sur un ample pantalon rouge; nous avons vu Mme Rubinstein dansant sa danse morbide et mortelle; nous avons vu Mme Rubinstein étouffée sous les pivoines très rouges apportées à cet effet par de terribles nègres coiffés, cette fois, de hauts shakos violets à pois d'or.

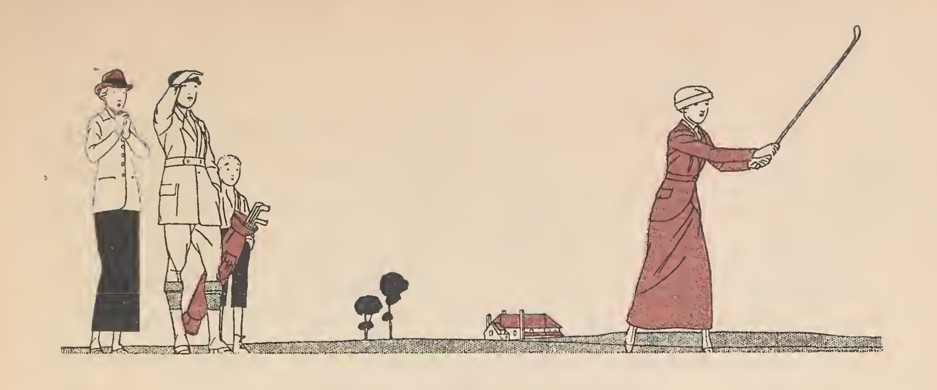
M. Bakst a fait école. C'est évidem-

ment sous son influence que s'est formé le décorateur nouveau que vient de nous présenter le théâtre des Champs-Élysées. Pour l'œuvre posthume de Moussorgsky, la *Khovanchina*, que M. Astruc a pris la belle initiative de révéler au public français, M. Fedorowsky a composé des décors dont l'exotisme naïf s'accorde parfaitement avec ce drame populaire et liturgique. Mais, dans l'harmonie pieuse de l'ensemble, il faut détacher le ballet du troisième tableau. Tout est rouge, jusqu'aux cierges du lustre, jusqu'au banc où viendront s'asseoir, vêtues elles-mêmes de mousseline à fleurs rouges, les servantes du vieux prince Khovantky. Devant elles surgiront les danseuses; et ces formes légères et remuantes, couvertes de souples étoffes roses et rouges font penser à de belles azalées aux corolles multipliées.

Plus nous nous familiarisons avec l'art russe plus nous en percevons la complexité. Toutes les formes de la jeunesse y sont contenues : la gaieté, la solennité, la candeur. Parfois, par la fantaisie, il fait penser à *l'opéra-buffa* italien, puis il nous ramène soudain, par une impression d'humanité fraîche et grave, aux époques pures de la foi.

Lise Léon BLUM.





COSTUMES DE SPORTS

TENNIS, golf ou yachting, par où commencer ? Mettons que nous commencions par le tennis et le yacht.

C'est pourquoi, si j'étais homme, je me rendrais incontinent chez mon tailleur et lui commanderais par avance toute une profusion, tout un lot de pantalons en kaki, en flanelle, voire au besoin en cachemire.

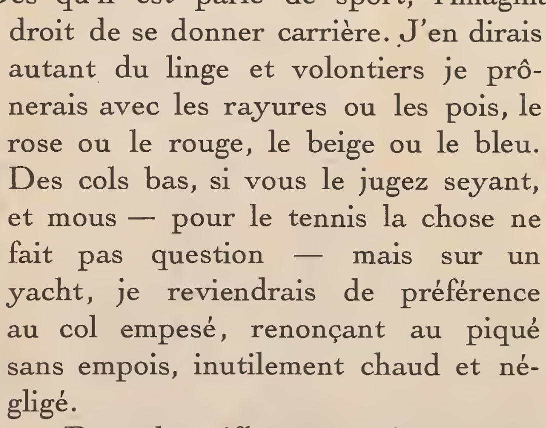
— Ah ! ne me parlez point d'économie !





J'en aurais de blancs et j'en aurais de gris; j'en aurais de gris avec des rayures blanches et des blancs avec des rayures grises ou noires; enfin je tiendrais par-dessus tout à ce que les dites rayures fussent très nettes, bien larges et qu'il régnât entre elles un espace convenable.

Pour les souliers — il ne saurait être en été question de bottines — j'en voudrais de même à foison; j'en voudrais de blancs, faits de toile ou de peau, et j'en voudrais aussi de jaunes, d'un beau cuir jaune foncé, patiné par l'usage, assoupli par des frictions énergiques et savantes. Avec le soulier blanc, la chaussette blanche. Point d'hésitation possible à cet égard. Et ne craignons pas d'opposer tour à tour au cuir jaune une chaussette brune, parfois violette, bleue ou grenat. Dès qu'il est parlé de sport, l'imagination a droit de se donner carrière. J'en dirais autant du linge et volontiers je prônerais avec les rayures ou les pois, le rose ou le rouge, le beige ou le bleu. Des cols bas, si vous le jugez seyant, et mous — pour le tennis la chose ne fait pas question — mais sur un yacht, je reviendrais de préférence au col empesé, renonçant au piqué sans empois, inutilement chaud et négligé.



Reste la coiffure, et puisque nous en sommes à discuter sur ce point, je

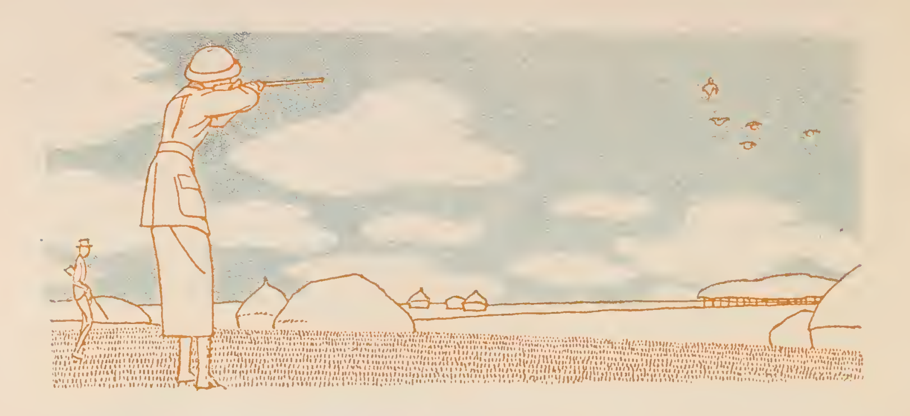


vous conseillerais d'abandonner une fois pour toutes le chapeau dit « panama » aux pêcheurs à la ligne de Bougival et de Charenton. Ce couvre-chef est tombé dans une pitoyable disgrâce et, de longue date, les lois du bon ton les plus rudimentaires nous ont prescrit de le remplacer soit par un canotier — on porte cette année la coiffe un peu haute et les bords étroits — soit par un chapeau d'étoffe — on en fait de charmants et de toutes nuances, gris et beiges, clairs ou foncés, à carreaux larges ou menus — soit par la casquette en « homespum », ou bien encore en drap bleu foncé à courte visière de cuir.

Ni trop large ni trop étroit — je parle du veston — et point non plus trop court ou trop long. A cela vous me direz que naguère l'usage commandait de s'affubler de vestes pendant jusqu'à mi-jambe et taillées sur le modèle d'un sac. Que voulez-vous, cette année la mode a changé ses lois; elle exige que nous portions des vestons de longueur moyenne, plutôt courts, surtout elle ordonne que nous ayons la taille placée haut — j'insiste — le plus haut possible, et des jambes à n'en plus finir. Donc, arrangez-vous, faites pour le mieux et tant pis pour les disgrâciés qui failliraient à la règle. Restent les menus détails et là, Messieurs, je dois m'en rapporter à votre jugement personnel, à votre







instructive délicatesse. Il va de soi que le veston croisé convient davantage aux hommes pourvus de larges épaules et le veston droit à ceux d'entre nous qui sont très fluets. Il va sans dire également que pour le veston droit il importe que les revers soient minces et allongés, très abattus, que le dit veston se boutonne par quatre boutons — je dis quatre et non trois — que ces boutons se trouvent légèrement rapprochés les uns des autres — que la couleur bleue n'a point mauvaise grâce, non plus que la couleur brune, et qu'il est des gris adorables, des rayures exquises, des damiers à se mettre à genoux devant — affaire de goût, je le répète — il va sans dire, enfin, qu'un veston bordé d'une ganse, comme pourrait l'être une jaquette, offre un spectacle risible et dont il importe de se garder comme de la peste.



Et maintenant un mot des toilettes féminines. Évidemment, pour le tennis, nous ne saurions sortir de la chemisette et de la jupe, j'entends de la jupe large et plate. Ne me parlez point de



jupes à petits plis et, je vous le demande en grâce, point davantage de costumes en flanelle. J'opte franchement pour la toile, une toile fine, légère, impondérable. Les corsages décolletés en cœur ne seraient point, je l'avoue, de nature à me déplaire et je crois au surplus que j'en aurais également avec cols rabattus et cravates.

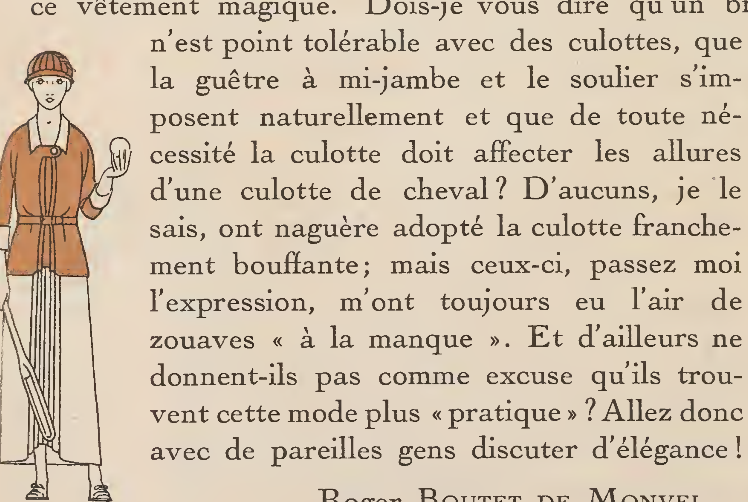
En ce qui touche au yachting, la question du costume est plus simple encore et l'uniforme est de rigueur pour ainsi dire. Seules deux couleurs sont admises, le blanc des nuages et le bleu des flots. Blanches ou bleues, Mesdames, vous ne pouvez paraître autrement sur le royaume d'Aphrodite. Donc arborez ici des costumes de flanelle, de lainage, de ratine ou de serge, que vos jupes soient plates et droites, vos jaquettes sobres et nettes, que sur vos têtes charmantes se pose la casquette du yachtman ou le feutre blanc agrémenté d'un voile de mousseline, que si le vent s'élève, un grand manteau descendant jusqu'à terre vienne vous protéger contre ses attaques, enfin qu'autour



de votre chemisette vous ne manquiez pas de porter gravés sur une ceinture de daim blanc le pavillon et la devise de votre bateau.

Bon ! j'oubliais le golf ! — Dieu sait pourtant qu'il occupe une belle place dans nos occupations modernes. Je ne parle point ici de la tenue d'hiver, des lourdes bottines clouées, des hautes guêtres, de la jupe en épais « Scoth tweed » alourdie par une bande de peau dans le bas, en prévision de la boue. Ce à quoi je veux faire allusion, c'est aux modes estivales, à la jupe toujours simple et toujours de même forme, avec ou sans poches, en serge blanche ou bleu marine, à la blouse tailleur, ample aux entournures, au col souple et rabattu, à la cravate de nuance vive, aux souliers jaunes, enfin au rustique petit chapeau de paille déniché dans une vitrine de Bond street.

Pour les hommes une seule tenue, le « Norfolk ». Et songez, je vous prie, à toutes les formes dont est susceptible ce vêtement magique. Dois-je vous dire qu'un brodequin n'est point tolérable avec des culottes, que la guêtre à mi-jambe et le soulier s'imposent naturellement et que de toute nécessité la culotte doit affecter les allures d'une culotte de cheval ? D'aucuns, je le sais, ont naguère adopté la culotte franchement bouffante ; mais ceux-ci, passez moi l'expression, m'ont toujours eu l'air de zouaves « à la manque ». Et d'ailleurs ne donnent-ils pas comme excuse qu'ils trouvent cette mode plus « pratique » ? Allez donc avec de pareilles gens discuter d'élégance !





Roger Boutet de Monvel.



Un Chapeau de ruban pour l'été

Modèle Charlotte HENNARD

LA MODE ET LE BON TON

Les agents de police de Rochester, nous dit-on, sont préposés à l'examen minutieux de toute femme se risquant dans les rues, afin de sévir contre l'excentricité outrée des jupes collantes et plus... fendues; contre les blouses transparentes etc., etc.

Si nos Chambres s'avisaient d'une pareille mesure, il faudrait ne plus voir aucune femme dans nos rues avant le temps que toutes elles mettraient à se refaire une garde-robe, attendu que de la plus modeste à la plus somptueuse parmi nous, toutes adoptent en plein jour, des transparences et des collants tels, que c'est à se demander si parfois elles ne perdent pas la raison.

D'abord l'été venu leur a fait porter des robes de mousselines sans fond de jupe ni jupon, et le soleil malin s'amuse à montrer en transparence les plus jolies jambes et un peu plus, à moins que ce ne soit le tout très vilain... Mais le délicieux de l'inconscience féminine, c'est que du moment qu'une chose est à la mode cela suffit pour que les femmes l'adoptent, sans s'arrêter une seconde à l'idée qu'elles ne sont peut-être pas faites pour cette forme ou cette couleur.

On se décollète, on montre ses jambes, et cela même si l'on est grand'mère, bossue ou bancale, surtout si l'on est tout cela réuni. Aussi, parfois, quand de sang-froid on regarde, assis à l'écart, évoluer toutes les femmes d'une réunion select, on a un peu l'impression d'être en Chine où, à l'heure actuelle, paraît-il, on copie et on porte, unis aux modes asiatiques, les modes européennes, comme par exemple la blouse décolletée et le panama.

Ce qui n'empêche pas que nous voyons toujours et malgré tout de jolies choses, comme le surplis de dentelle blanche sur fond noir, qu'on porte presque uniformément, avec la *barrette* de velours noir de M. le Curé, mais une barrette que dans sa folie des grandeurs, l'abbé a piquée d'un paradis gigantesque placé juste au milieu du fond...

On porte aussi d'adorables vestes en toiles de Jouy claires et éclatantes, que tachent, anomalie charmante, des revers de putois ou de zibeline ! Ces vestes sont de plus en plus lâches, et de basques inattendues, coquillées, repliées, plus longues derrière que devant. Dans tous les tissus elles seront traitées de la même façon; de leurs basques accidentées tombent parfois une sorte de voile de tulle noir haut de 0 m. 25, qui vient, sait-on pourquoi? protester contre le scandale de nos robes trop décolletées... symbole charmant, avouez-le.

Le soir nos jupes se dégagent de plus en plus, mais nos corsages se voilent par contre vers les épaules, non seulement de tulle mais parfois de renards, ces renards d'une contrée inconnue et merveilleuse, où les habitants des forêts ont des toisons roses et bleu pâle. A la soirée des Mortigny au Théâtre des Arts, l'assistance *gratin* étalait dans les loges un scintillement digne d'un lundi à l'Opéra. N'est-ce pas adorable que ce grand col de crosses noires, arboré par une suprême élégante, sur un manteau — houppelande en brocart blanc ? Le même soir une blonde et poétique artiste mondaine portait une sorte de mentonnière de perles et brillants, rattachée aux oreilles, et retenant juste sous le menton, un délicat pendentif de brillants... Voilà du nouveau, si tant est que nous renonçons aux colliers de chien; avec cette mentonnière nous nous croirons moins nues... l'illusion, c'est si beau !

NADA.



DEUX COSTUMES DE SPORT

Coupe rationnelle, choix judicieux des étoffes et des coloris, telles sont les bases de l'élégance sportive.

Modèle JAMES & Cie

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Manchons d'été pour la promenade, l'un est fait de fleurs de soie, l'autre brodé en laine.*

⚜

Pl. II. — *Cette robe de plein été est de mousseline imprimée rattrapée de place en place par des rubans de taffetas.*

⚜

Pl. III. — *Robe pour la mer faite d'une veste de drap bleu sur une jupe de toile bise. Le chapeau est en toile cirée.*

⚜

Pl. IV. — *Deux robes de Dœuillet. L'une est en crépon de soie imprimé et brodé, l'autre est en lingerie.*

⚜

Pl. V. — *Manteau de Doucet en soie moirée rattaché sur le côté par un bouton de passementerie portant trois glands de soie sur des ganses inégales. Un empiècement de soie claire est visible sous le col.*

⚜

Pl. VI. — *Robe de Paquin en crépon blanc brodé de bleu.*

⚜

Pl. VII. — *Manteau de drap de soie par Paul Poiret orné de broderie de couleur et doublé de satin.*

⚜

Pl. VIII. — *Robe d'après-midi de Redfern en tulle athénien, une plaque de vrai corail retient la ceinture.*

⚜

Pl. IX. — *Robe de Worth pour les courses en damassé blanc. La tunique est en chiffon blanc, le corsage forme ceinture sur la tunique avec deux pans rattachés dans le dos.*

⚜

Pl. X. — *Petite robe de Chéruit pour l'après-midi en crêpe romain. La ceinture est en faille gris argent.*

⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



ON NOUS REGARDE !

Manchons nouveaux pour l'été



"LA BELLE VISCONTESSE"

Costume pour la mer



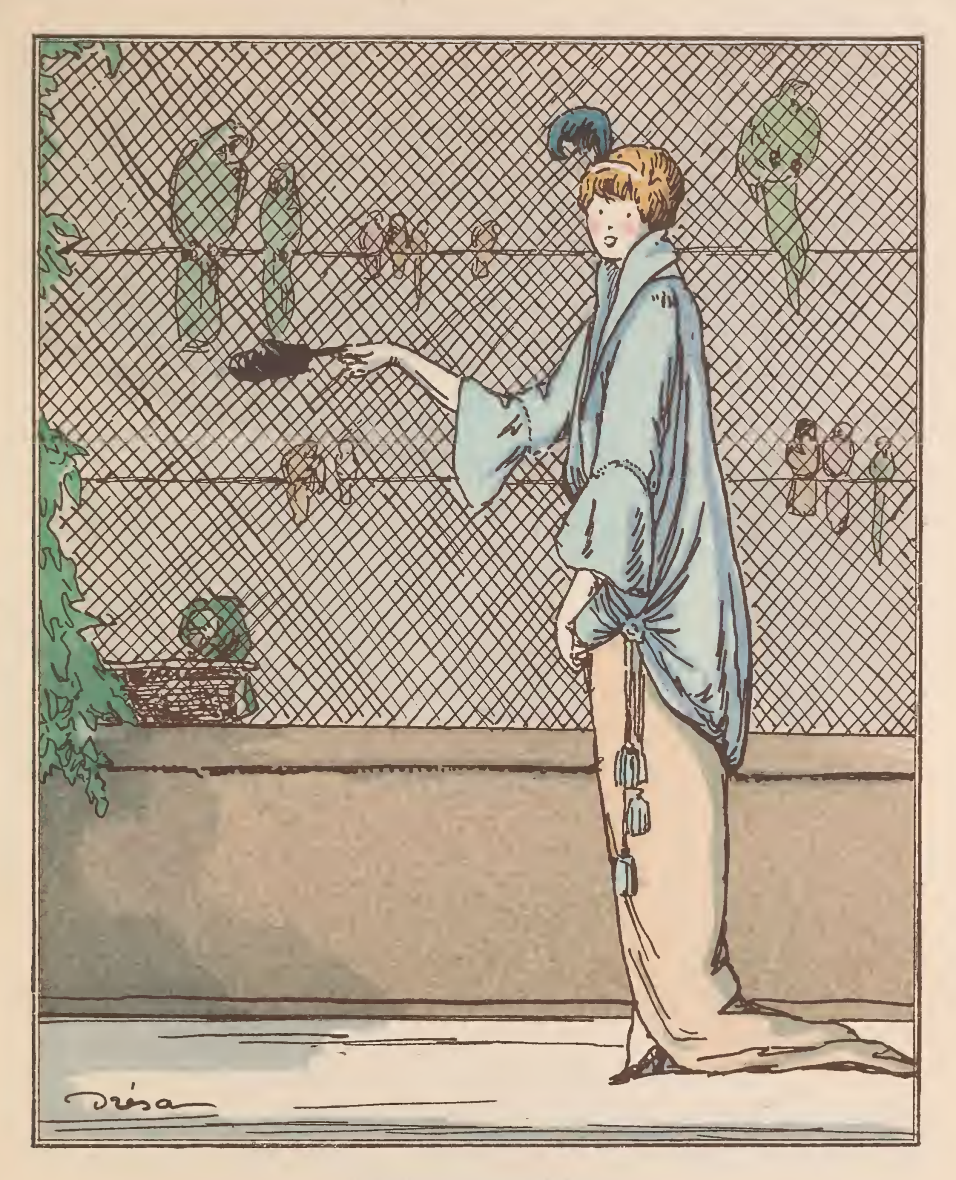
LE BEL ÉTÉ

Robe de lingerie pour la campagne



LE SECRET JOLI

Robes de jeunes filles de Dœuillet



L'OISEAU BLEU

Manteau du soir de Doucet



UN PEU...

Petite robe de campagne de Paquin



AU CLAIR DE LA LUNE

Manteau du soir de Paul Poiret



SERA-T-IL VAINQUEUR

ou

LES ANGOISSES D'UNE JOUEUSE

Toilette pour les courses de Redfern



AU PADDOCK

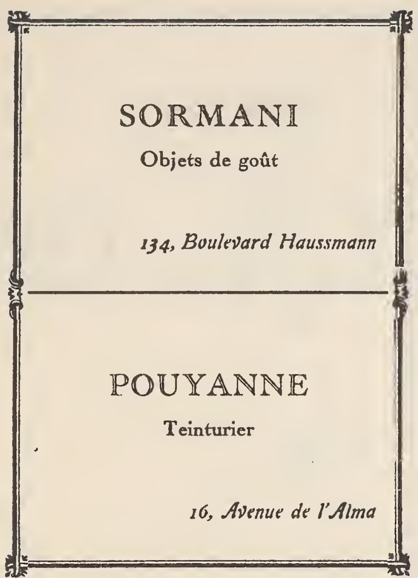
Robe d'après-midi de Worth



QUE C'EST BEAU LA MER!

Robe de plage de Chéruit







CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Billets de Famille pour les Vacances

PRIX TRÈS RÉDUITS

Tarif décroissant suivant le nombre des Voyageurs et délivrance de Cartes d'identité

SE RENSEIGNER DANS TOUTES LES GARES



Paris

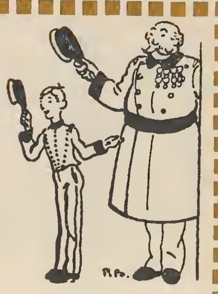


HOTEL WESTMINSTER

13, rue de la Paix

Hôtel de famille de tout 1er rang

Directeur L. GANDOLFO



Paris

Trouville

Hôtel des Roches Noires

Hôtel Bellevue

Confort et Élégance

Strasbourg

Grand Hôtel Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Grindelwald

Hôtel Baer

Hôtel de 1er ordre

Venise

:: Excelsior ::

Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

Interlaken



Interlaken



RÉCEPTIONS A LA CAMPAGNE

La maison où Flore passe l'été n'est pas loin de Paris. Elle se trouve dans un petit vallon aux lignes légères, qu'anime un frêle cours d'eau ; et, de la terrasse, on voit un couvent où sonnait encore, voici quelques années, une cloche janséniste.

De cette maison, où elle vit depuis l'enfance, Flore est maintenant l'hôtesse. Elle y vient s'installer dès le début de juillet, et, avant que ses amis, ses relations, aient quitté Paris, elle organise là des réceptions qui sont courues.

On y fait bonne chère, et les allées du jardin sont combinées de telle sorte que les apartés y sont pratiques et sans danger. L'hospitalière propriété de Flore a facilité plus d'un début d'aventure. Souvent les dîners s'y donnent par petites tables, sous un quinconce de tilleuls dont les fleurs mûres tombent sur les nappes en tournoyant à la façon des parachutes. De douces petites lampes roses y caressent faiblement les joues des femmes, et les rapides



notes du cybalum tzigane y pointillent l'ombre comme mille étoiles sonores. C'est là que l'on vide langoureusement les *cups* au chablis, et que l'on écrase, sur leur lit de sucre, les fraises énormes; là qu'on lit, à l'heure où le chant de la chouette commence, dans les yeux gagnés par le plaisir, les vagues paroles de promesse. Passé minuit, les autos viennent gronder dans la cour, et l'on regagne Paris, frileusement rapprochés au fond de la voiture, coupant dans la course les odeurs touffues que dégagent, allant vers les Halles, les chars remplis des maraîchers.

Plus tard, en Août et Septembre, il faut s'efforcer à être invité par la charmante Frédérique.

Là, on vient avec sa malle et son domestique. C'est au fond de la Lorraine, dans un château gigantesque, où il fait délicieusement frais. On peut, de sa fenêtre, qui semble percée dans un matelas de lierre, jeter la bande de son journal, roulée en boulette, sur le miroir terni des douves. On y est très peu surveillé. On a le loisir d'aller lire, dans la forêt, quelques volumes de Saint-Simon ou des

mémoires d'outre-tombe (l'été, on a le temps!) Presque chaque jour, vers le soir, paraissent les officiers de la garnison voisine qui trouvent là un billard, de la bonne eau-de-vie, et des flirts chastes.

On peut aussi aller passer quelques jours, armé de courage, chez la très noble Bertile.

Ergaste n'y partait point, jadis, sans emporter une petite malle de provisions; et il cachait au fond de son armoire, derrière les faux-cols et les cravates, des boîtes de conserves et des pots de marmelade. Aussi, vers dix heures du matin, et après minuit, se rendait-on chez Ergaste, où l'on dégustait les prunes de Tanrade et les jambons de Ferrari avec la gourmandise de personnes réduites au veau fibreux et aux haricots racornis que l'on distribue chichement chez Bertile. Mais, durant ces repas faméliques, chaque convive a derrière soi un laquais en culotte; et, partout, il y a des couronnes, jusque là où le roi, dit-on, n'allait pas en voiture.



D'autres « villégiaturistes » préfèrent à la miteuse pompe de Bertile le simple et souriant accueil que l'on reçoit chez Miranda.

La villa de Miranda est toute petite, et quand les bruits du jour se sont tus, on entend parfois, le soir, le son du piano sur lequel rêve la fille du voisin. Mais Miranda est jeune, belle, et tous ceux qui vont chez elle sont amoureux de sa jeunesse, de sa beauté. Elle porte des « déshabillés » qui font qu'elle ressemble à une fée, à une nymphe, à une reine. Et reine aussi est sa cuisinière. Tu ne saurais imaginer, lecteur, quels repas on fait chez Miranda ! Chaque plat est un tangible miracle ; et à toute heure du jour, on te donnera, si tu la demandes, une des innombrables boissons glacées qui font, de l'office, un tabernacle rempli de liquides trésors.

Oui, chez Miranda tu goûteras le plaisir de vivre. Tout le monde te sourira : les accortes servantes, les filles du village et Miranda elle-même, qui est pareille à une pêche, et qui semble avoir pris pour elle tout le soleil de l'espalier !

J.-L. VAUDOYER.





Chère Madame,

C'EST très amusant : on y déjeune à merveille, on y goûte aussi bien qu'à la place Vendôme, et l'on y porte le costume le plus charmant du monde. Je sais bien qu'il y a des ombres au tableau : d'abord il faut se lever de bonne heure ; ensuite, en dépit des autos, il faut marcher — oh ! pas beaucoup, rassurez-vous, — et parfois dans des chemins mal entretenus ; enfin il peut arriver qu'à la chasse on soit mouillée par une ondée... En revanche on y gagne le droit de dire le lendemain, en visite : « Qu'est-ce que vous avez fait hier, ma chère ? Moi, je chassais en Bourgogne... » Et cela marque très bien, je vous assure. Au total, croyez-m'en, la chasse est un plaisir de choix.

Mais, dites-vous, c'est difficile... Eh bien,

pas du tout. Certes, jadis, il était malaisé de remplir son carnier, — au temps où l'on chassait encore « devant soi ». On partait au fin matin, à l'heure où la rosée brille encore sur le gazon et où la vie est légère comme une robe de tulle ; on marchait longuement dans les champs ; on ne tuait quelques perdreaux qu'après en avoir approché plusieurs compagnies grâce à des ruses d'apaches, et il fallait montrer de l'adresse pour mettre un lièvre dans la gibecière du porte-carnier... Mais ces temps-là sont passés. A présent il suffira que vous attendiez, confortablement installée, que le troupeau discipliné des bouquins et des hases s'avance vers vous : les rabatteurs sont là pour servir à quelque chose, n'est-ce-pas ? Grâce à leurs soins, les faisans à leur tour marcheront en bataillons serrés sur la ligne des chasseurs ; c'est un magnifique spectacle que ce pas de charge. Mais ne craignez pas pour votre vie : à distance congrue, ces aimables bêtes prendront leur vol ; élevées à grands frais,



elles savent ce que le devoir leur impose. A ce moment, vous épaulerez et vous tirerez en l'air, par prudence, à cause des rabatteurs. Peu importe que vous touchiez ou non votre but: soyez tranquille, vous n'en trouverez ni plus ni moins de gibier dans la bourriche que préparera pour vous le garde chef.

Et en somme il est bien clair que la qualité la plus essentielle, pour une tireuse, c'est de n'avoir pas peur des coups de feu. J'ai connu une charmante jeune femme qui ne se pouvait tenir, à chaque décharge, de se boucher les oreilles des deux poings: cela ne laissait pas de lui rendre difficile le sport de la chasse. Comme c'était une personne énergique, elle parvint à se corriger en fréquentant les tirs de la foire de Neuilly; elle fait aujourd'hui l'un des principaux ornements de nos battues...



Chère Madame, ne prenez pas ce que je dis tout à fait au pied de la lettre. Il ne vous suffira pas, vous le devinez, d'entendre sans frémir le fracas de cet instrument redoutable et catapultueux qu'on appelle un fusil de dame pour être une chasseresse accomplie, et vous sentez qu'il vous faudra d'autres qualités encore.

Et d'abord pensez-vous chasser comme il convient si vous n'avez point d'appétit? Rien de plus attristant, je vous en avertis, qu'une sportswoman qui déjeune mal, à qui les sandwichs font peur, et qui ne s'entend pas à vider proprement quelques verres de porto. Et si, grâce à Dieu, les mines trop pâles ne sont plus à la mode, même au bal, songez qu'elles sont lugubres à la campagne, chère Madame, je vous prie.



Autre qualité nécessaire : entendre sans souffrir visiblement les plus interminables histoires de chasse. Souvenez-vous que vous devez écouter sans bâiller, même le plus petit coup, ces messieurs échanger leurs vues sur l'acclimatation des lièvres de Bohême et l'élevage des faisans de Mongolie, et cela dans le temps que vous rêveriez le plus volontiers à votre prochaine robe ou au tendre mérite de votre spirituel ami.

Enfin — et surtout — il y a le costume...

Ah! chère Madame, qui saura chanter la beauté des costumes de chasse? Il en est qui, si vous avez tant d'esprit que d'être brune, vous



feront pareille à ces romantiques jeunes femmes qu'a célébrées Woodnorth qui laissent les hommes pâles à jamais. Blonde (et vous l'êtes, je présume, selon la règle), c'est près de leur rude tissu que vos cheveux prendront tout leur prix. Rousse, le marron de votre homespun vous rendra tout entière de la couleur qu'ont les feuilles à l'automne. Seriez-vous châtaine? qu'à cela ne tienne: teignez-vous... On ne décrit pas des habits pour chasser. Je voudrais seulement attirer votre attention sur quelques points importants.

Et j'entends premièrement que l'étoffe de votre costume soit rude et solide pour résister aux ronces, chaude pour protéger du froid, et serrée pour qu'à l'occasion vous ne soyez pas trop mouillée par la pluie. Car il convient qu'un costume de sport soit rustique, même ne le dût-on jamais revêtir que pour aller au Bois.



Secondement il faudra que votre jupe soit plissée ou fendue sur le côté, très courte aussi, parce qu'il est nécessaire que vous puissiez courir, franchir une haie, ou sauter un fossé. Et même si



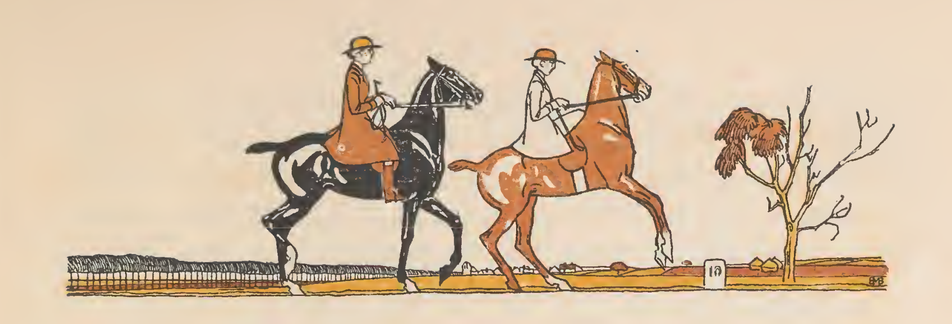


vous n'avez qu'à suivre des allées ratissées, du moins faut-il que vous soyez vêtue pour, au besoin, le pouvoir faire.

Troisièmement, votre chapeau et vos bottines. Le premier sera conçu de telle sorte qu'il puisse supporter sans trop souffrir les injures du ciel. Pour les secondes, il faudra que, les ayant aux pieds, vous puissiez marcher; je n'en dirai pas plus : c'est là tout un programme, en effet.

Et quant au reste, chère Madame, voyez vous-même, puisque je suis au bout de la page... A propos, n'oubliez pas votre fusil.

Jacques BOULENGER.



AMAZONES

« Aujourd'hui nos amazones portent une large casquette à gland, des manches bouffantes, une ample jupe flottant au gré du zéphir. Montées sur leurs coursiers légers, elles daignent s'arrêter parfois devant le perron de Tortoni ou, pour se conformer à la mode, font halte sous les fenêtres du club des jockeïs. Mais bientôt, gagnant les Champs-Élysées, on les voit qui s'élancent, cravache au poing, à travers les solitudes du Bois de Boulogne afin d'assister aux exploits et paris de nos modernes sportsmen. »

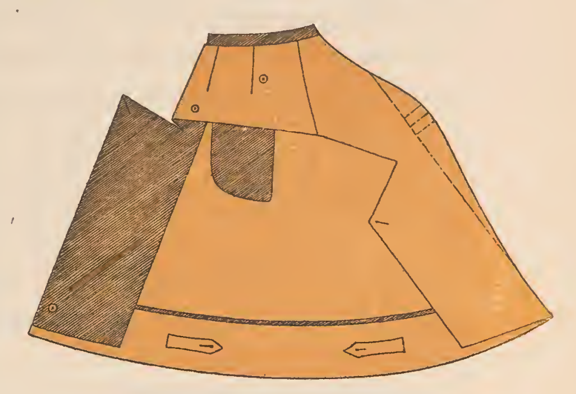
Ainsi parlait un chroniqueur d'autrefois, à l'époque des triomphes hippiques de lord Seymour et de Monsieur de Normandie, au temps où « en pantalons de nankin et bottes vernies, avec l'habit de cheval, les éperons et la petite canne à pomme d'or », les fashionables s'en venaient chaque soir jeter un coup d'œil chez Franconi. Années divertissantes entre toutes que ces premières années d'engouement sportif. Quelles attitudes avantageuses ils ont donc ces gentlemen-rider de la monarchie de Juillet, avec leurs toques enfoncées jusqu'aux yeux et leurs florissants colliers de barbe, surtout quelle mine désinvolte, quelles allures pimpantes et garçon-

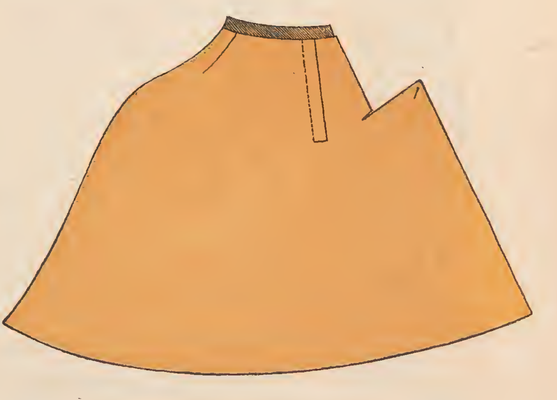
nières chez ces amazones contemporaines du roi-citoyen! Enfin, comme déjà tout cela paraît loin! Sauf à l'occasion du Mardi gras, je ne vois pas en effet que nous rencontrions beaucoup de belles dames chevauchant le long des boulevards et les allées du Bois ont insensiblement perdu leur aspect solitaire. On a de même abandonné les manches bouffantes et la casquette à gland — il faut en prendre notre parti — et les jupes s'envolant « au gré du zéphir » ne sont plus davantage au goût du jour.

En 1913, on porte une amazone de drap un peu lourd, grise, noire ou bleue, parfois gros vert. Encore faut-il qu'on ne s'aperçoive qu'au soleil de ces deux dernières couleurs tant elles doivent être foncées. On y joint des bottes vernies, un haut-de-forme et tout cela, si classique et si simple que cela puisse être, n'est pas mal. On a droit cependant d'y apporter quelque fantaisie en adoptant par exemple l'amazone à carreaux sur laquelle se détache un mouchoir de soie aux couleurs éclatantes et que l'on complète par un chapeau rond noir et gris. J'opterais, ce me semble, pour le gris et j'en dirais autant du haut-de-forme qui, fort élégant en soie noire, n'a pas non plus mauvaise grâce lorsqu'il est de nuance claire. Enfin, si j'étais Monsieur de la Palisse, je conseillerais de renoncer une fois pour toutes au petit



voile gaze de voltigeant, décidément passé de mode, non moins qu'au feutre empanaché, cher à Walter Scott et aux jeunes personnes romanesques. De même, je conseillerais de porter les cheveux très serrés autour du chef. Une grosse tête ne fut jamais un objet de séduction, mais à cheval autant dire tout de suite que c'est un cauchemar. D'aucunes tordent leurs cheveux, les relèvent en dégageant la nuque et les emprisonnent sous le chapeau. Pourtant — affaire de goût personnel — je garde pour les chignons bas une secrète préférence et quant aux cheveux nattés en queue de postillon, c'est un usage dont j'abandonnerais définitivement le privilège à Mlle Carmen de Remiremont, des Folies d'Antin, laquelle depuis peu s'applique à promener aux Poteaux un quadrupède docile et centenaire.



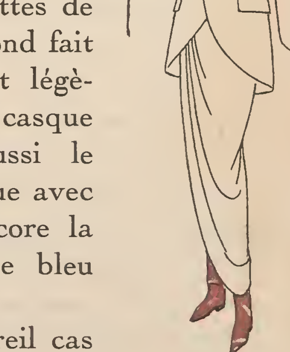


Voici donc pour la tenue de ville. Ailleurs, libre à vous de donner cours à votre imagination. Nonobstant — ceci dit entre nous — je persisterais à laisser de côté brandebourgs et passementeries; mais si la tenue la plus ordinaire est,

comme vous le savez, l'amazone kaki avec les bottes jaunes et le canotier, il me semble que d'autres combinaisons auraient bien également leur saveur. Au lieu du kaki on pourrait de la sorte arborer le gris poussière avec un col de velours vert bouteille, ou ventre de biche ou bleu de roi. Les cheviotes de nuances mélangées sont de même charmantes et rien n'empêche que les revers de votre jaquette laissent percevoir un gilet blanc ou souris effrayée, cheveu de la reine, ardoise, etc. Que diriez-vous, je vous le demande, d'une amazone bleu gendarme, collet de velours vin de Bordeaux, ou encore d'une jupe vert myrte, d'une jaquette pain brûlé, d'un gilet « marié de village » en toile bleue semée de fleurettes?

Enfin certaine aimable créature, laquelle m'honore de sa confiance, a bien voulu me révéler ses projets pour le mois d'août qui vient. Figurez-vous une culotte, une veste, une jupe en tissu croisé blanc, sorte de tussor à grains un peu frustes et ne déformant pas. La jupe très courte en forme de tablier, les bottes de daim blanc et le chapeau rond fait du même tissu et donnant légèrement l'impression d'un casque colonial. Figurez-vous aussi le même costume en toile écrue avec bottes jaunes ou bien encore la veste de tussor et la jupe bleu marin.

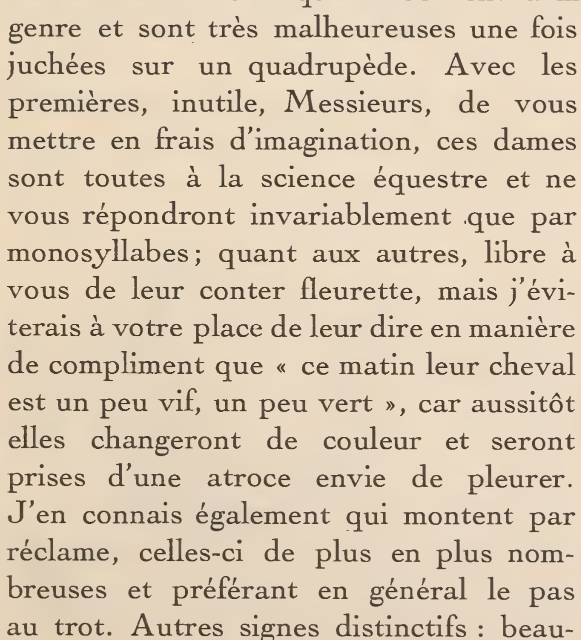




Il va de soi qu'en pareil cas

la seule chemise possible est la chemise d'homme avec boutons de nacre, s'arrêtant juste aux reins, la seule cravate mettable le plastron de piqué blanc, qu'il importe de ne point la fixer par autre chose que par une simple épingle de nourrice en or, qu'une voilette n'a pas le sens commum, que votre stick ne doit point ressembler à un bâton de chef d'orchestre (arrangez-vous) et que si par hasard vous aviez le malheur d'exhiber la moindre perle ou pierrerie, vous seriez une femme qui vraiment a bien peu souci de sa gloire.

Équipées de la sorte, il ne vous reste plus, Mesdames, qu'à monter à cheval. Il en est parmi vous, je le sais, qui montent pour leur plaisir et qui aiment ça pour de bon; mais il en est d'autres aussi qui se bornent à monter par genre et sont très malheureuses une fois juchées sur un quadrupède. Avec les premières, inutile, Messieurs, de vous mettre en frais d'imagination, ces dames sont toutes à la science équestre et ne vous répondront invariablement que par monosyllabes; quant aux autres, libre à vous de leur conter fleurette, mais j'éviterais à votre place de leur dire en manière de compliment que « ce matin leur cheval est un peu vif, un peu vert », car aussitôt elles changeront de couleur et seront prises d'une atroce envie de pleurer. J'en connais également qui montent par réclame, celles-ci de plus en plus nombreuses et préférant en général le pas au trot. Autres signes distinctifs : beau-





coup de rouge aux pommettes, beaucoup de noir aux yeux et de fausses perles en guise de boucles d'oreilles. Neuf fois sur dix elles exhibent un animal répondant au nom de Kroumir ou de Sultan. Un écuyer les accompagne, morne et silencieux, ou bien un petit jeune homme, fraîchement échappé de sa pension, qu'elles traitent comme la boue de leurs bottes. Surtout n'oublions pas les femmes qui montent pour leur santé, celles-là redoutables entre mille, galopant à tombeau ouvert, esquintant leurs bêtes et bousculant sans pitié vieillards et enfants. Une telle monte pour maigrir, telle autre pour engraisser et naturellement qu'au bout d'un mois la première devient obèse et la seconde étique.

Enfin j'ai ouï dire qu'il en est de nos jours qui montent à califourchon; mais là j'avoue mon incompétence et j'ignore quelles tenues singulières on peut bien adopter en pareille posture.

Roger BOUTET DE MONVEL.







Les Sourcils

VOICI une mode nouvelle, un luxueux martyre, une rare douleur; les femmes s'y soumettront cependant de bonne grâce et feront même sans rechigner le petit voyage qu'il faut accomplir pour aller trouver au loin l'artificieux bourreau.

Car c'est en Angleterre, nous dit-on, que travaille ce raffiné plein de sauvagerie qui, sur des visages féminins, collabore avec le Créateur et ajoute, à une beauté imparfaite, le caractère et le style qui lui pouvait manquer.

Mesdames, il s'agit de vos sourcils. Flaubert les



comparait à deux arcs de triomphe sous lesquel un double soleil se couche; pour les poètes chinois ils ressemblent à une hirondelle dans son vol. Mais, ces nobles arcs de triomphe, cette volante hirondelle, se détachent parfois, sur le tendre ciel des fronts, d'une façon qui pourrait être plus en harmonie avec les autres traits de la figure. Buffon l'a écrit dans son *Histoire Naturelle*, à la page 288 du tome IV : « après les yeux, les parties du visage qui contribuent à marquer la physionomie sont les sourcils ». Aussi quelle désolation, jusqu'à hier sans remède, lorsque ces importants, ces capitaux sourcils contredisent, par le défaut de leur courbe, ce qu'exprimerait si victorieusement, sans eux, un regard ravissant, un ineffable sourire ! « Corrigeons la Nature ! » s'est dit le génial inventeur anglais. Et, ayant conçu, il installa et ouvrit un atelier-laboratoire.



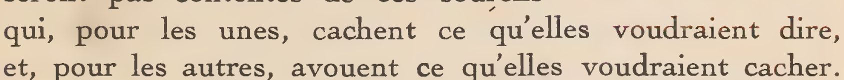
Maniant avec une patience de Danaïde les plus minutieux outils, cet homme, d'abord, enlève, des visages qui se confient à lui, les sourcils mal placés; puis, avec une mystérieuse matière, dont il garde le secret, il peint, sur ce visage nu, de nouveaux sourcils, à l'exact endroit où ils auraient dû être. Ce travail est fait de telle sorte qu'on



ne le peut soupçonner et, grâce à lui, la femme la plus exigeante, la plus chimérique peut réaliser son idéal de beauté.

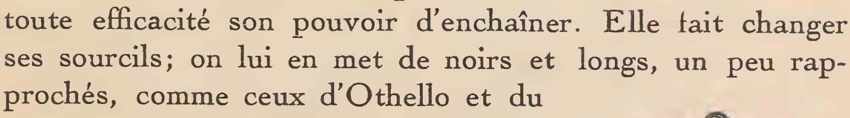


Car toutes, celles au cœur sincère et celles à l'âme fausse, au moins une fois dans leur vie, ne seront pas contentes de ces sourcils



qui, pour les unes, cachent ce qu'elles voudraient dire, et, pour les autres, avouent ce qu'elles voudraient cacher.

Voici un visage où tout est majesté, calme et domination; la bouche à l'air ferme et volontaire, le nez à l'impérieux aquilin, l'œil aux profondeurs sévères : seuls dans ce visage de Judith, les sourcils remontent vers les tempes, de l'air le plus malin et le plus éveillé; de vrais sourcils pour Lisette, dans le répertoire. Ces sourcils gâtent la vie de la fière Judith et privent de



toute efficacité son pouvoir d'enchaîner. Elle fait changer ses sourcils; on lui en met de noirs et longs, un peu rapprochés, comme ceux d'Othello et du commandant Marchand, et Judith n'a plus, alors, qu'à paraître pour régner.

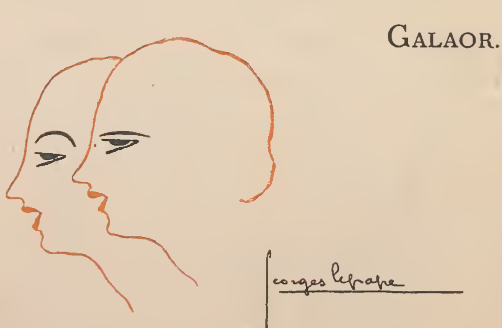
Cette autre a un tendre ovale : bouche fine et douce, nez discret aux ailes sages, regard plein d'un innocent azur; les sourcils sont aussi innocents, aussi fins, aussi sages que la bouche, le nez et le regard; aussi la malheu-



reuse propriétaire de ce tendre ovale est-elle, dans l'existence, sans protection et sans défense. Combien de fois ne fut-elle pas victime de ce faible cœur que décèlent si bien ses sourcils! Quelques séances chez le spécialiste, et la brebis, dorénavant, échappera aux loups. Grâce au masque étroit et fallacieux qu'on lui aura peint au dessus des yeux, et qui voudra dire dédain, cruauté, sang-froid, elle pourra éviter les pièges qu'on ne pensera plus à lui tendre, trompé qu'on sera par d'aussi significatifs sourcils.

Enfin les femmes qui n'ont aucune expression, ni de duperie ni de franchise, pourront faire succéder sur leur visage, si leur courage est à répétition, tous les sentiments qui, selon l'usage, doivent se succéder dans un cœur que l'amour cherche, trouve, approche, assiège, et finalement, vainct. Aussi faut-il que l'artiste ès sourcils soit non seulement un dessinateur averti, mais encore un éprouvé psychologue, et qu'il ait à la disposition de ses clients des jeux de sourcils plus ou moins étendus selon que le temps fait, défait, ou, au contraire, trahit, et rend aussi, la force de résistance d'un cœur, qui facile aux surprises, pourrait se laisser prendre trop tôt, et dirait « oui » alors que les sourcils, au dessus des yeux consultants, répéteraient dans leur muet et fixe langage : « Mais, Monsieur, à quoi pensez-vous! Non, non, non! »

GALAOR.



LA MODE ET LE BON TON



CE QUI NE SE FAIT PLUS...

Rien de ce qui se fait jusqu'à présent, si nous parlons de l'élite des femmes, car parmi ces dernières il y a celles qui sont élégantes, suivant la mode dans ce qu'elle a de plus nouveau et de plus saillant, et il y a les autres, allant au-devant de ce qui se fera, s'ingéniant même avec le couturier à créer la mode de demain.

Ce sont celles-là qui ne voudront plus de ceintures odalisques sur leurs robes de l'automne, pas plus que des manteaux bridés du bas; celles-là encore, qui ne sautilleront plus comme les moineaux parisiens, les chevilles réunies dans une jupe trop étroite, mais qui, au contraire, porteront des robes à volants s'amplifiant du bas. Ce sont elles qui ne s'affubleront plus du petit sac, mais n'emporteront que le joli nécessaire d'or enrichi de pierreries. Elles ne donneront plus l'impression d'un Botticelli mais plutôt d'un *Goya* ou d'une *Castiglione* à l'heure du succès.

Leurs chapeaux s'agrandiront, mais elles s'en réserveront de tous petits, cocasses et inattendus, pour le jour où toutes les autres en arboreront d'immenses.

Leurs souliers ne seront plus courts et carrés du bout; elles dédaigneront de plus en plus le bas noir.

Elles se lasseront des dessous collants que dessine le maillot de soie, comme elles se lassent, dès à présent, des longs enveloppements entièrement en fourrure.

L'Algérie et Tunis ne semblent plus leur seul objectif; d'autres contrées et d'autres époques occuperont leur idéal. Sera-ce la Chine, le Japon ou la Perse?

Vous croyez sans doute, à l'heure où vous confiez au fourreur la garde de vos riches toisons, que maigre sera pour l'hiver prochain votre volumineux tambourin; vous le regardez avec pitié, escomptant déjà tout le surplus qu'il vous faudra donner pour l'augmenter... attendez et ne dites rien. Votre surprise sera grande, quand au retour, à l'automne, vous ne trouverez presque rien de la mode en l'état où vous l'aurez laissée, pas plus les fourrures que le reste. Pourvu que cette métamorphose ne s'étende pas jusqu'aux gens!

CE QUI SE FERA...

Des tissus merveilleux inspirés de l'Inde, pour les réunions à tralala, ils seront portés en longs fourreaux dorés ou fanés comme les voiles de Thaïs, mais riches toujours de leurs dessins ou de leurs broderies lourdes.

Les tissus unis seront souples et brillants comme une eau reflétant le soleil ou les arbres; ils seront drapés en paniers de la Pompadour, ou enroulés comme les voiles grecs, mais ne tomberont jamais simples et droits, parce que la mode qui

vient à nous, apporte en son bagage mille complications de garnitures. Nous reprendrons à l'école romantique ses volants et ses berthes, tandis que les toiles de Winterhalter inspireront plus d'un de nos atours.

Les effilés soyeux, les passementeries et les tulles brodés, dont 1880 s'affubla, nous montreront que la roue éternelle ne s'est pas arrêtée de tourner ; aussi ce sera pour nous une leçon, car nous mettrons alors précieusement de côté toutes les splendeurs exquises des dernières saisons en attendant que la fantaisie les rappelle comme nouveauté sensationnelle... d'ici quelques mois.

Le satin sera devenu un tissu *à tout faire*, et nous trotterons menu, dès le matin, ainsi vêtues. Le tulle nous donnera toutes les garnitures de nos robes et de nos chapeaux, sans parler de la fourrure qu'il envolantera.

Nos dessous redeviendront mousseux et flous, se laissant voir au moindre mouvement de la jupe ; les pieds seront pointus et fins ; la jambe habillée de dentelle et de mousseline de soie, même au cœur de l'hiver.

Petits chapeaux et petits manchons allongés en forme de mirlitons ; bijoux partout et à toute heure ; visage fardé jusqu'à l'impertinence, rappelant les masques joyeux de Mrs Stanhope par Raynolds, et de Louise-Henriette de Lorraine par Nattier.

Comme ces figures inoubliables, nous aimerons les fleurs artificielles, qui courront en girandoles sur nos têtes et sur nos robes, sans que pour cela nous soyons en falbalas du soir ; mais non, simplement à l'heure du thé, au coin du feu, ou l'après-midi, quand il nous plaît de sortir, jolie sans l'ombre de spleen dans les yeux.

Nous ne serons pas langoureuses et tendres ; nous serons d'humeur gaie, rieuses et bons garçons... le plus sûr moyen encore pour rester une femme exquise et désirable !

NADA.



PETITS PANIERS

Bientot, vendanges seront faites : hâtons-nous de causer paniers. Déjà l'allée de groseillers n'est plus bordée que de buissons creux, et du fond du verger les petits visages hâlés des poires épient la main qui les viendra cueillir... Un choc sourd vous a fait frissonner, tandis que, fuyant la fraîcheur du soir, vous quittiez votre banc préféré, celui d'où l'on découvre la campagne, à la lisière du parc. Ne vous retournez pas, c'est une pomme qui se suicide. A cette extrémité votre dédain la poussa : elle vous prenait pour Eve...



Allons cueillir des fruits mûrs, c'est plaisir d'automne. Et pour notre récolte, préparons corbeilles et paniers. Un panier pourrait être la plus jolie chose du monde : l'osier fin, docile aux doigts qui le tressent, n'attend qu'un maître habile pour aller du galbe pur à l'arabesque capricieuse. L'osier fait ce qu'on veut, — il a même donné presque du génie, une fois, à M. André Theuriet, de l'Académie française. Et puis, est-ce que la vannerie, je vous le demande,



n'est pas le plus vieux des arts humains? Est-ce que le premier costume, lui-même, ne fut pas de feuillages tressés?... Oui, je sais bien que l'Ecriture affirme qu'*ils* cousirent ensemble des feuilles de figuier. Qu'ils cousirent... avec quoi? avec quelles aiguilles? avec quel fil? Vous sentez bien qu'ils les tressèrent, n'est-ce pas? Et je suis sûr que dès le lendemain, au moment de gagner les champs qu'il devait dès lors cultiver à la sueur de son front, Adam se tressa de même un panier pour les œufs et les fruits de son déjeuner solitaire.



Oui, le geste du vannier a quelque chose d'instinctif. La première chose que sait faire un sauvage, après l'amour (et, mon Dieu! peut-être avant) c'est une corbeille. Aussi paraît-il incompréhensible qu'un art aussi facile, aussi fécond, soit demeuré en certains pays enlisé dans la routine au point de n'être qu'un vulgaire métier. C'est ce qu'il fallut constater chez nous jusqu'en ces derniers temps. Et je prévois, Madame, que, comme l'an dernier, vous nous confierez pour nos cueillettes des paniers lourds et disgracieux, dont les anses grossières nous laisseront des bleus aux doigts.

Si vous n'aviez oublié un

raffinement, sans doute imprévu, si vous aviez songé à montrer plus d'exigence à l'égard de votre vannier, ce villageois, soyez-en certaine, eût accompli quelque progrès. Mais vous ne lui avez rien demandé que des paniers, il a fait des paniers comme en faisaient ses aïeux, sans ambition, sans fignolages.



Il ne connaît point les vanneries hindoues, cet homme. Il ne sait pas qu'une corbeille n'a nullement besoin d'être épaisse et lourde pour être solide. Vous ne le lui avez pas appris. Vous vous êtes contentée de ce qu'on vous apportait... Ainsi, votre négligence a retardé l'épanouissement d'un art, et je me meurtrirai encore les mains, ce tantôt, en m'efforçant de porter sans faiblesse un gros panier brun où vos amies, avec des éclats de rire et l'esprit envahi de symboles, viendront déposer des fruits de pourpre et de bronze clair.

Pourtant, on fait de très jolis paniers, à présent. Je ne parle pas des paniers de luxe, tels que cette corbeille doublée de satin vert, où dorment six grosses pelotes de laine soyeuse (vous les deviez, je crois, transformer en quelque merveille tricotée?) ni des paniers en moelle de rotin qui ont

remplacé les cache-pots dans votre serre. Je parle des paniers d'usage. Un panier à œufs, un panier à fruits, la plus vulgaire corbeille d'osier peuvent devenir des objets charmants, si l'on prend la peine d'en méditer un peu la forme, les proportions, le lacis. L'osier teint, employé avec l'osier naturel, peut donner des combinaisons variées jusqu'à l'infini. Il y a aussi les garnitures qu'on peut ajouter, mais dont il convient de se montrer sobre. Ne serait-ce point une jolie amusette que de collaborer, durant quelques semaines, avec le vannier du village? Je ne dis pas qu'il en résulterait une renaissance de l'art provincial, — et après tout, faut-il souhaiter une renaissance de l'art provincial? Il n'est que trop facile de prévoir qu'elle aurait des conséquences terrifiantes ; ce seraient dans les moindres hameaux des expositions, des salons, des concours, des discours, des palmes académiques et des chevaliers de la Légion d'honneur. Nos villégiatures s'en trouveraient bouleversées. Craignons de provoquer, par un apostolat trop zélé, une émulation aussi féconde en cataclysmes. Mais, si c'est possible, éveillons le sens du goût dans l'âme de notre vannier, et suscitons quelque ingéniosité dans son esprit. Une jolie corbeille ne doit pas être plus difficile à tresser qu'un panier quelconque, et ce sont là des choses qu'il nous appartient d'embellir.

Émile SEDEYN.





PETIT MANUEL DE LA CORRESPONDANCE PUÉRILE ET HONNÊTE

L'Écriture. — Il y a quelques années, on se moquait ingénument des pattes de mouches des lettres de femme, les écritures féminines étaient, en effet, minuscules...

Mais tout est changé aujourd'hui. Nous avons plus de panache, plus d'allure et nos missives reproduisent les écritures gigantesques du XVII[e] siècle. Que n'ont-elles adopté leur tour délicat et charmant!

Mme de Sévigné, Mme de Maintenon croiraient reconnaître la calligraphie de leurs contemporaines dans les immenses libellés de nos mondaines. La taille de l'écriture est couramment de 5 à 10 millimètres de haut par lettre et cette dimension est souvent dépassée. Les lettres de

Mlle Polaire.

Mme Lefèvre des Loges ont de 12 à 15 millimètres pour les minuscules, de 25 à 30 millimètres pour les majuscules et ce gracieux exemple est partout suivi. Mme la Comtesse

Oui, je suis un chaud partisan du Sourire et de la Courtoisie

André de Fouquières.

Henry Houssaye utilise une charmante écriture régulière, ordonnée aux jambages militairement alignés. Mlle Cécile Sorel, c'est la grâce impétueuse et l'envolée lyrique... On ne connaît que Mlle Polaire qui ait gardé une écriture microscopique, à peine haute de deux millimètres, et presque aussi menue que sa taille de guêpe...

Papier à lettres : Format. — De pareilles écritures exigent des formats monumentaux. Finis les petits poulets, les madrigaux et les rondels! Le format courant à 150 à 200 millimètres de haut sur 90 ou 130 millimètres de large. C'est très respectable. La mode s'est surtout portée vers le format oblong, très allongé ayant 175 à 220 millimètres de largeur sur une hauteur de 150 millimètres. Ces grandes feuilles sont pliées, en deux seulement, et insérées dans l'enveloppe longue, fermée sur le côté.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments

Comtesse Henry Houssaye.

Quelques Parisiennes, Mme Cauche de Lacoste, par exemple, emploient des papiers pelure de très grand format, 250 à 280 millimètres de haut sur 180 à 220 millimètres de large. Il faut ensuite plier ces feuillets trois fois dans le sens de la hauteur et les insérer dans une enveloppe longue ayant juste la largeur désirée ; c'est une mode anglaise qui n'est point sans chic.

J'espère que ns aurons la bonne chance d'entendre Monsieur Poincaré et ns serons ravies de vous voir —

Mme Cauche de Lacoste.

Variétés de papier. — La gentry réprouve aujourd'hui les bristols massifs et les cartons épais; les papiers minces, les feuillets pelure sont seuls recherchés. Il n'y a plus guère que M. Paul Vérola pour rester fidèle aux styles anciens et envoyer des missives pesant au mois 60 grammes. Il faut bien aimer ses amis pour consentir à de tels frais de port.

Toutes les fantaisies sont permises dans le choix du papier, à condition de rester dans une note discrète. Les papiers " sang de bœuf ", " pain brûlé ", parfois conseillés, sont parures de chambrière.

Tous les sentiments

Mlle Cécile Sorel.

On ne voit plus guère aujourd'hui sur les écritoires chics que des papiers de teintes atténuées descendant la gamme des mauves, des gris, des bleus pâles, des verts ou remontant les accords des marrons, des pailles, des crèmes. Le blanc

Mme Lefèvre des Loges.

lui-même, que l'on réservait pour la sévère correspondance d'affaires, conquiert ses titres de noblesse et nombre de jolies femmes l'ont adopté. Comme type de " grain " les japons, les vélins, les toiles, les crépons, les vergés sont les plus prisés.

On décore ces variétés de papier de noms pompeux : *Vélin royal, Duchesse Anne, Marquis, Toile Impériale, Reine Didon, les Violettes, Feuilles d'automne, Pensées fugitives, les Frimas, Premières Neiges, Myosotis, Cyclamen, Toile Marie-Louise, Trianon, Pompadour, Batiste des Flandres, Pelure Celtique...* Mais tout cela, c'est de la littérature...

L'enveloppe doit être au moins opaque ou, mieux, doublée, à l'intérieur, de papier de couleur pour la rendre absolument impénétrable aux rayons lumineux et aux curiosités autrement pénétrantes de la domesticité. Le format très allongé, s'ouvrant sur le côté est le plus à la mode.

Par genre, certaines élégantes recherchent les feuilles de papier, grand format, employées au XVII[e] siècle avant l'appa-

rition de l'enveloppe. On plie la missive en trois ou en six, on fait rentrer les deux bouts l'un dans l'autre et un admirable cachet de cire assure ensuite l'inviolabilité de la correspondance. Les raffinées utilisent pour ces lettres sans enveloppes du papier de format de 270 millimètres. On peut même, au lieu de cacheter, coller le pli sur un côté comme Mme la baronne d'Haintereau. Ce curieux papier s'appelle du "miralettres".

Les jolies femmes paresseuses — il y en a encore quelques-unes — ne s'embarrassent point de ces subtilités et adoptent les cartes-lettres, les cartes-correspondances ou les cartes-postales.

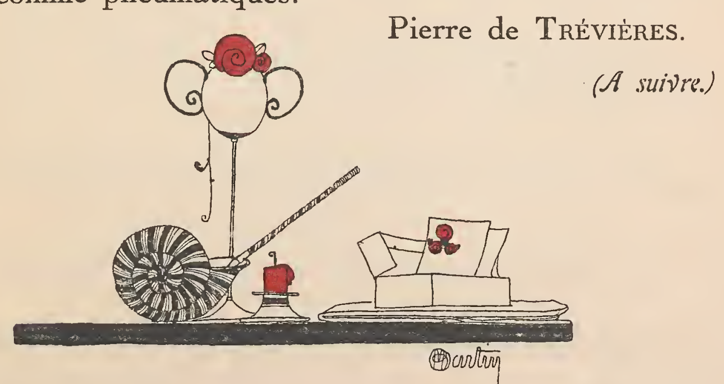
Des cartes postales, fi-donc!... A moins que vous n'utilisiez en voyage des cartes illustrées il est défendu de songer à ces ridicules cartons. Notre bonne politesse française proscrit également la carte-correspondance et la carte-lettre lorsque l'on écrit à son supérieur ou à une femme. L'étiquette exige que l'on utilise une feuille de papier double.

Les cartes de correspondance se taillent en papier-carton assez résistant, les coins sont arrondis et dorés.

Les cartes-lettres n'ont qu'une excuse : on les envoie à Paris comme pneumatiques.

Pierre de TRÉVIÈRES.

(A suivre.)



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *La jeune femme de gauche porte une robe de toile garnie de tulle; les trois fillettes sont vêtues de toile avec fichus en foulard; la personne assise est en robe de crêpe de Chine; le médaillon, qui retient les plis du manteau en voile de soie, est en ivoire incrusté; dans le fond une robe en lingerie et une autre en mousseline plissée avec tunique en dentelle et boléro en satin.*

⚜

Pl. II. — *Costume d'equitation pour petite fille en corkscrew. Une jugulaire maintient le chapeau fait de quatre pièces de velours.*

⚜

Pl. III. — *Robe de garden-party en mousseline de soie plissée.*

⚜

Pl. IV. — *Tailleur de Doucet en serge. Le smoking à col de velours s'ouvre sur un gilet en linon. La guimpe est en dentelle blanche.*

⚜

Pl. V. — *Robe de Paquin en cretonne à fleurs, garnie d'une ceinture de satin noir.*

⚜

Pl. VI. — *Chapeau simple de Paul Poiret.*

⚜

Pl. VII. — *Robe de Redfern pour l'été en tulle de soie athénien rouge et blanc. Boucle de corail à la ceinture.*

⚜

Pl. VIII. — *Cette robe de Worth est en taffetas à trois volants voilés de chiffon noir et bordés de vrai Chantilly.*

⚜

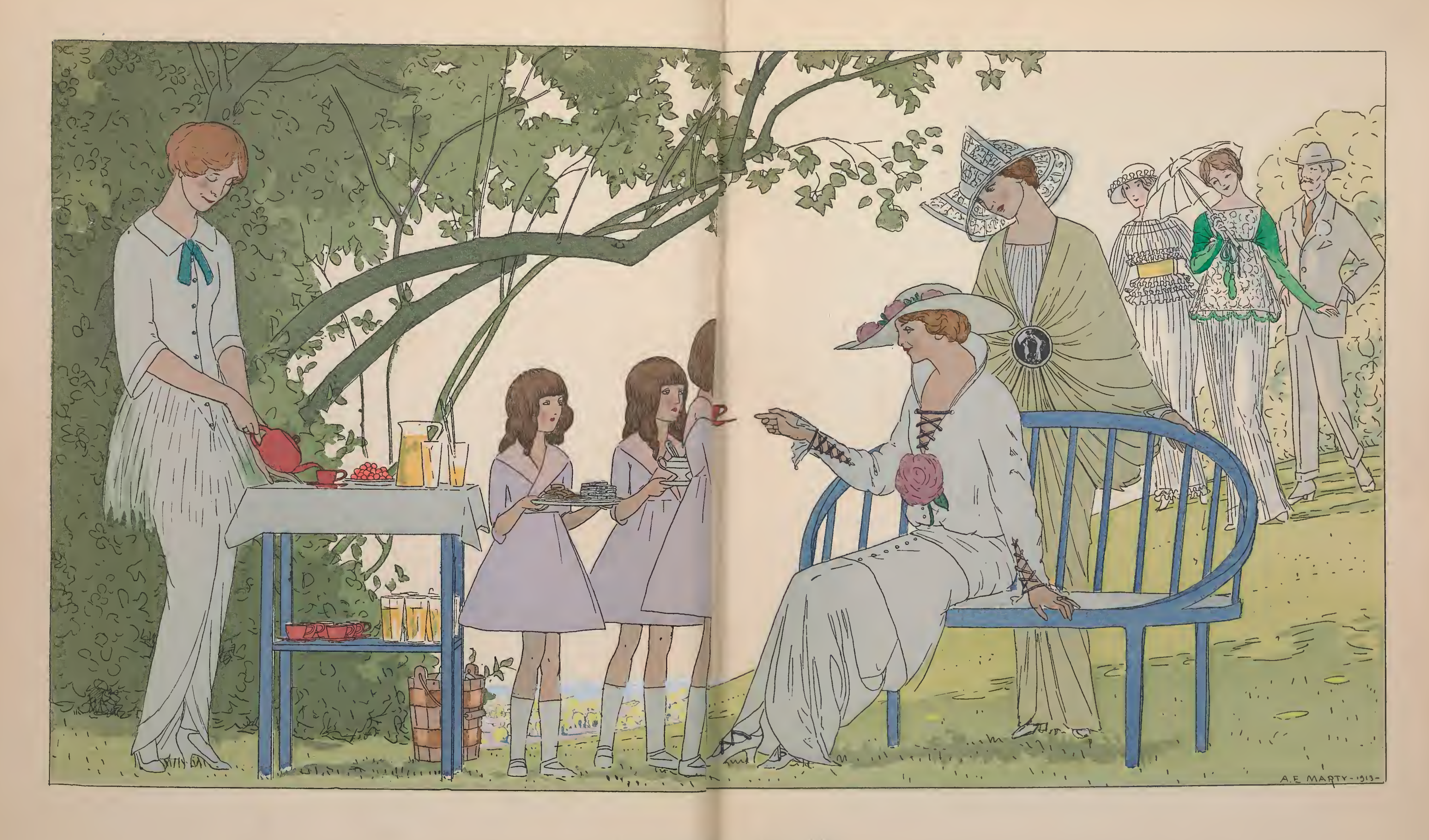
Pl. IX. — *Tailleur de Chéruit, pour la promenade, en pique de soie avec la blouse en mousseline.*

⚜

Pl. X. — *Robe de Dœuillet en velours, avec ceinture de moire. La collerette est en linon.*

⚜ ⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LE GOUU JARDIN



LA JEUNE AMAZONE

Portrait de Mlle Jacqueline C...





ÊTES-VOUS PRÊT ?

Robe d'après-midi



LE COUP DE VENT

Tailleur de promenade de Doucet



N'EN DITES RIEN...

Robe d'après-midi de Paquin



IL FAIT TROP CHAUD

Chapeau d'été de Paul Poiret



LA FIDÉLITÉ RÉCOMPENSÉE

Robe d'après-midi de Worth



BONNE CHASSE!

Petit tailleur de Chéruit



ARRÊTONS-NOUS ICI

Robe d'après-midi de Dœuillet


Parfum Jane Hading
aux
:: ROSES ::
D'ORIENT
38
Rue du
Mont-Thabor
PARIS


LA
1re MARQUE
DU MONDE
JUMELLES
FLAMMARION
A PRISMES
construites sous le Patronage
DE L'ILLUSTRE ASTRONOME
Dépôt de la Fabrique :
Maison FISCHER
12, Boulevard des Capucines PARIS

Paris — Paris



HOTEL MEURICE

228, Rue de Rivoli, 228

Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité — Prix modérés

Strasbourg

Grand Hôtel de la Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Venise

:: Excelsior :: Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

Gênes

Hôtel Central

Hôtel de 1er ordre

Paris

Hôtel Edouard VII

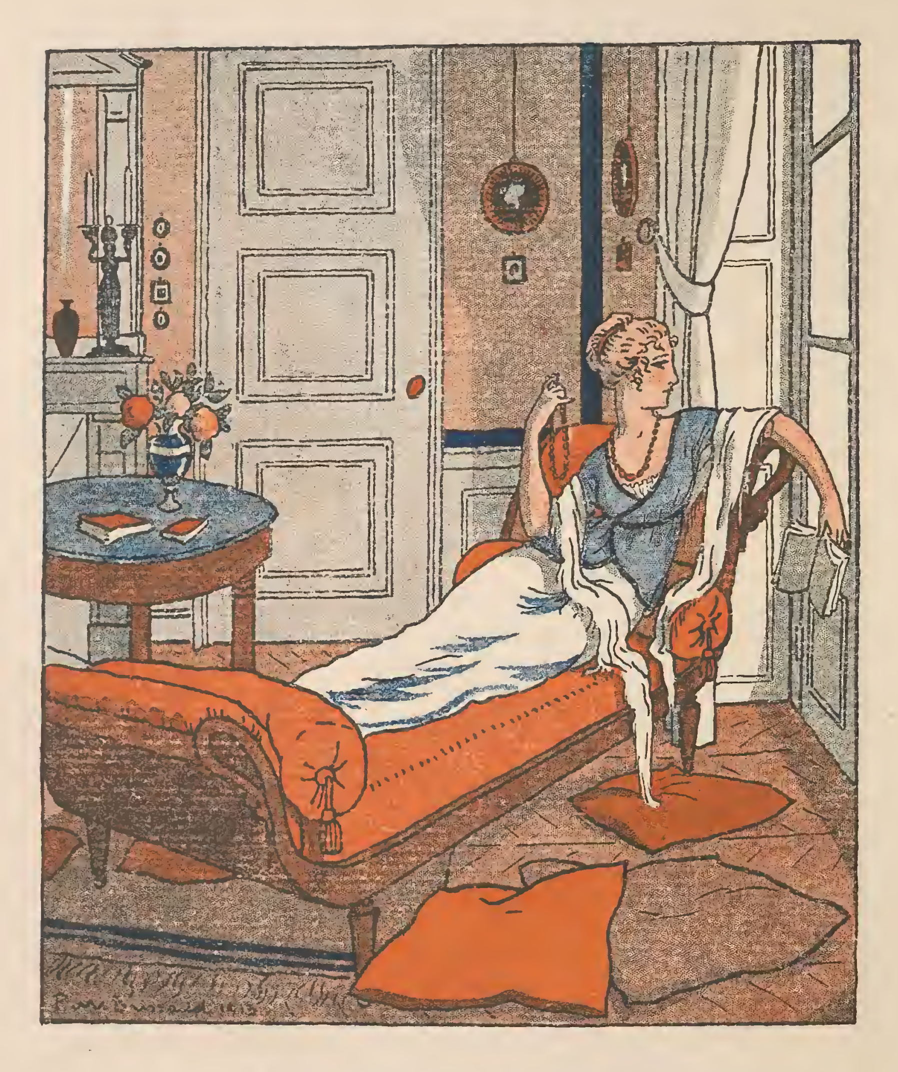
Rue Edouard-VII

Rendez-vous des élégances.

Trouville

Trouville-Palace

Confort et Élégance



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



LES GITES DES MANŒUVRES

LES manœuves instruisent l'armée; du moins on le dit; en tout cas elles sont un divertissement bien précieux à la campagne. On va voir les troupes; au besoin on les gêne; c'est que les Français ont le goût des choses militaires. Un de mes amis qui est officier d'artillerie remarquait aux manœuvres de Poitou une famille nombreuse qui ne manquait pas d'errer aux alentours de sa batterie. Il fonça sur ces admirateurs : « Qu'est-ce que vous f... là? dit-il. F... le



camp! » Le soir il campait près d'un château; il était recommandé aux B..., qui l'habitaient. Il fut invité et arriva, tout fleuri de politesse. C'étaient ses curieux du matin...

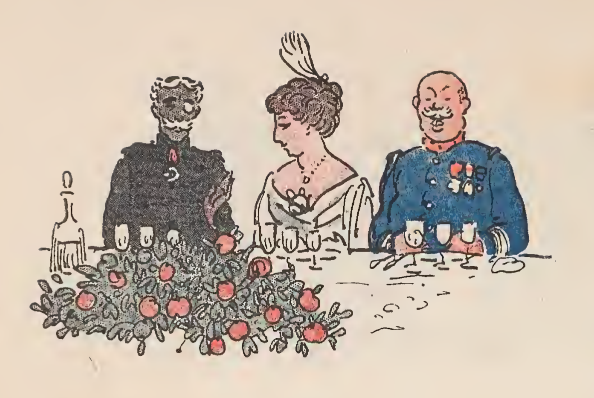
A la ville, on se débarrasse des hommes à loger en les envoyant à des aubergistes. Mais, à la campagne, il n'en va pas ainsi. On reçoit les officiers à table et on les installe pour le mieux. Ils repartent à l'aube... Ces hasards font des dîners charmants. Car il n'y a rien de si agréable que des gens qui se voient pour la première fois. Les inconnus ne peuvent manquer d'être aimables, ou tout au moins plaisants; et la vraie difficulté est d'assembler des amis de vingt ans, bien dévoués et bien sûrs, sans qu'ils se disent aussitôt les choses les plus désagréables.

On se plaît à imaginer de surprenantes rencontres, et toute la littérature romanesque en est remplie. Une jeune femme ennuyée aperçoit sur la route, sous la pluie, un officier qui chemine. Elle l'envoie chercher : il se trouve qu'il sert dans le régiment du mari. Voilà une comédie de Sedaine. — On peut supposer que le caprice des choses remette en présence, après vingt ans, des amoureux qui se sont haïs, ou qu'il fasse naître en un jour un nouvel amour.



On peut supposer... Mais à vrai dire il n'arrive rien de tout cela. On sait pourtant qu'il pourrait advenir quelque chose. Chacun examine avec curiosité ces visages nouveaux et étrangers : car chaque être est une curieuse énigme. On en parle trois jours, et on les oublie. On a reçu tout simplement des hommes très fatigués, et qui avaient terriblement sommeil. Faut-il l'avouer ? Beaucoup m'ont confié qu'ils préféraient une botte de paille dans une grange, où ils dormaient à poings fermés. Aussi ne saurait-on trop engager les personnes romanesques à rêver à leurs hôtes avant de les avoir reçus. C'est le plus sûr. C'est sous les traits d'un soldat, et un billet de logement à la main, qu'Almaviva essaya d'entrer chez Bartholo. Songez à lui, Rosine, derrière vos jalousies.

La conversation a un tour classique, et laisse peu de place à l'imprévu. La maîtresse de la maison est encadrée de deux officiers supérieurs. Ils font l'éloge de la propriété, de la vue, des bois et du dîner. Chacun renchérit, et cela dure le temps de servir le potage et le poisson. L'entrée est généralement occupée par la liste des relations communes. L'un des officiers prend alors un avantage sur l'autre :



c'est celui qui a été en garnison dans le pays : il peut parler des chasses. Il n'évoquera les scandales qu'avec prudence. Cependant le rôti est apporté ; pour rétablir l'équilibre, la maîtresse de la maison aborde un sujet d'ordre général : l'armée noire, l'aviation militaire, la loi de trois ans. Ses deux voisins prennent un air à la fois profond, cordial et discret ; il faut les prier un peu ; puis ils se mettent à parler, à argumenter, à se quereller ; et dans ce vacarme la fin du dîner arrive heureusement La soirée est courte.

Cependant, au village voisin, à l'heure où le jour se perd dans la naissante nuit, les rues sont remplies de tumulte. Le bleu des capotes paraît à peine dans l'ombre des murs et du crépuscule. Mais çà et là des feux roses jettent des lueurs, et de grandes fumées s'élèvent sur le ciel couleur de rose.

Henry Bidou.

FOURRURES
ET
CHAPEAUX DE FOURRURES

IL est temps, ma bien chère, de songer aux fourrures. Certainement, répondez-vous, j'y pense. Bientôt, au fond des coffres, mes royales zibelines, mon précieux renard noir, le modeste opossum lui-même qui, passé au brou de noix me fut vendu sous le nom fallacieux de skungs véritable, vont rejeter leur triple linceul de papier de soie, les poudres savantes et insecticides qui les endormirent de leur sommeil d'été. Ne sais-je point leur prix? Pour les conquérir, des chasseurs intrépides s'enfoncèrent dans les solitudes glacées et connurent l'ivresse de la lutte et de la victoire dans la liberté absolue, au sein de la nature. C'est même ainsi qu'aux premiers siècles, les Russes, pénétrant dans les déserts que l'Antiquité appelait le Pays des Ténèbres pour y chasser la zibeline, finirent par découvrir et conquérir toute l'Asie septentrionale.

Ne nous emballons pas, ma mie, et revenons à nos moutons. Avez-vous les fourrures qu'il vous faut cet hiver? Voilà que je vous ennuie. Vous me demandez avec impatience si d'infaillibles Vieux Majors nous ont prédit d'exceptionnels





frimas. Candeur! Candeur! Ne savons-nous pas que les femmes ne portent pas des fourrures pour se tenir au chaud. Cela ne se fit qu'aux temps préhistoriques. Non, mais nous voyez-vous portant des peaux de bêtes à la façon de nos premiers parents! D'abord, il n'y a pas plus de froid qu'il n'y a de chaleur. On l'a redit cent fois, les saisons n'ont plus de raison d'être. N'empêche, naïve enfant, malgré vos zibelines, vos hermines et votre skungs, vous ne possédez rien si vous ne pouvez, cet hiver, exhiber à vos amies, pâlissantes de rage, un col volumineux tout au moins, ou d'importants parements de Glouton. Quoi, vous prétendez qu'aucun zoologiste jamais n'a désigné un semblable animal? Je vous répondrai, moi, que les trappeurs de la rue de la Paix ont su le découvrir eux-mêmes, parmi les quatre cents espèces diverses d'animaux capables de nous parer.

Donc, pas un mot. Vous porterez du Glouton, reconnaissable à sa fourrure d'un fauve sombre au milieu, éclairée sur les bords.

Ayez aussi du Chinchilla en masse. A défaut de nouveauté, il offrira ce mérite d'être, pour cette année, la plus

chère fourrure. Du Skungs encore, mais du skungs argentin, s'il vous plaît, comme le Tango ; skungs de trois couleurs, en délicat hommage à la réclame intensive qu'en France on consacre à ses compatriotes. Quelques bêtes dites puantes, civette, putois produiront aussi bon effet. Maître Goupil enfin, le vieux renard lui-même, a essayé, pour vous mieux charmer, de se teindre, comme feu Jézabel, d'orange, de rose, de bleu pâle, ou bien de gris. Il détrône le renard gris véritable, sot personnage au surplus, qui ne sut pas durer.

De tout ceci, suivant l'humeur, les circonstances, vous pourrez vous composer les habituels manteaux, enveloppants et souples. Pourtant, et pour aller du sévère au charmant, du délicat au magnifique, il siéra de vous revêtir de velours, à l'air d'opulence étouffée, aux beaux reflets chauds et sourds de brocarts où serpentent des ruisseaux de lumière. Vous les borderez de hautes bandes droites que vous festonnerez et incrusterez de ces précieuses fourrures.

Quant à vos étoles, faites-moi le plaisir de les envoyer tenir compagnie aux châles de cachemire. Elles sont presque autant démodées. En leur lieu et place, inspirez-vous du costume des chanoines pour vous faire, à leur ressemblance, des camails pointus, tout de fourrures travaillées en mosaïques, ou bien des fichus à la génoise dont la pointe, uniformément, sera rejetée sur l'épaule gauche et non autrement.

Êtes-vous longue, enfin, souple, élancée, vous pouvez revêtir encore des robes entières faites de fourrures souples; en breischwantz surtout, puisqu'il se drape, tel le satin.

Au XVIe siècle, d'Aubigné nous parle d'une ville assiégée, dans laquelle se fit remarquer, parmi les plus braves, une dame qui, tenant d'une main un manchon rouge, une hallebarde de l'autre, se mêla au combat et fit merveille. Vous n'auriez pu, l'année passée, accomplir de semblables prouesses avec vos manchons semblables à des tapis de pied. Ramenez-les, s'il vous plaît, à des dimensions plus normales, taillés en forme de sacs, allongés en olive, précieusement travaillés et assemblés, toujours en mosaïque; ils ne réchaufferont pas moins vos mains délicates et fines.

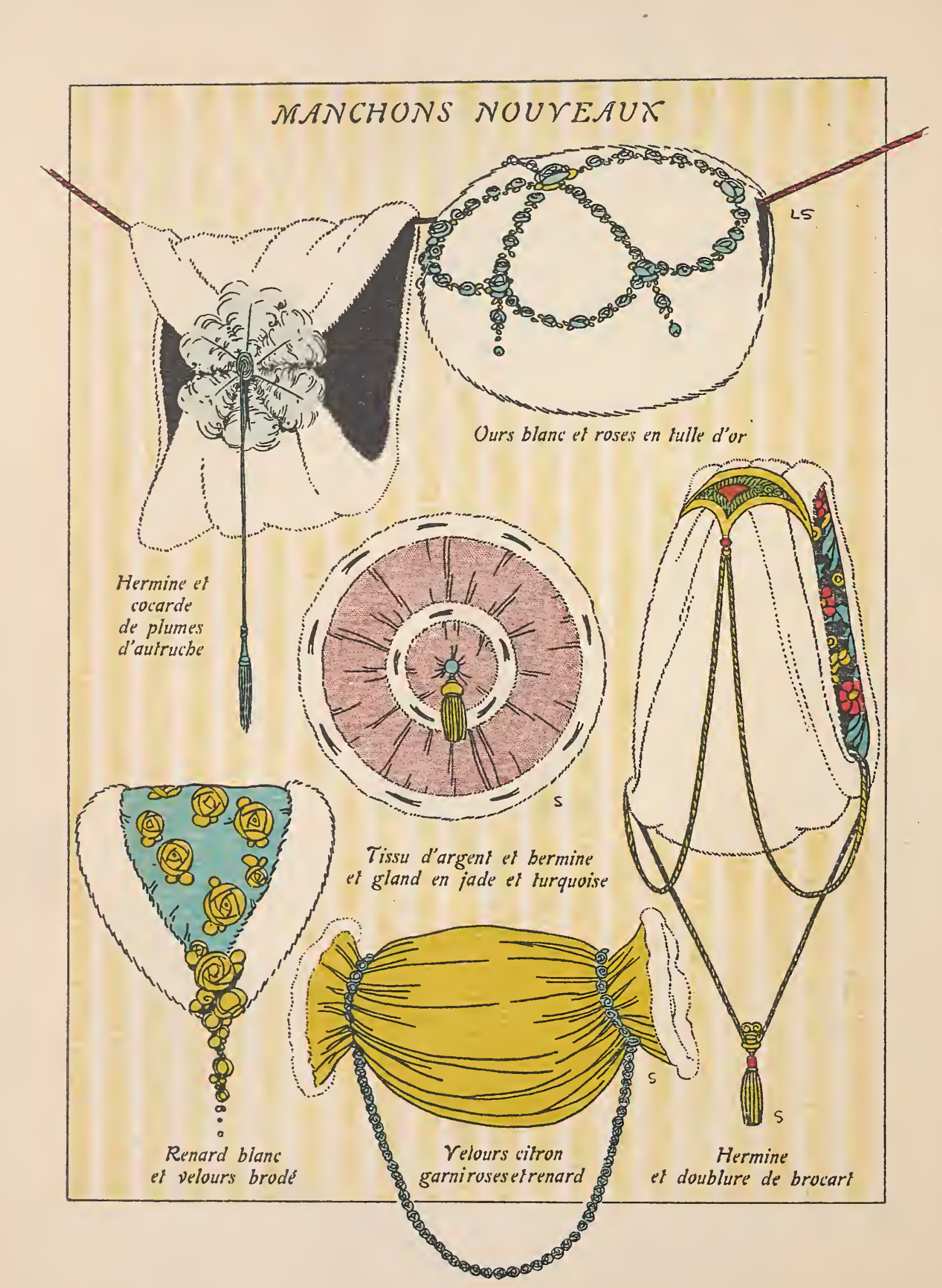


Vos chapeaux, enfin, se tailleront

aussi dans ces fourrures nouvelles. Ils seront à la fois grands, petits et moyens. Tiares, bonnets, toques russes, tartares, mandchoues, samoyèdes, hauts-de-forme pelucheux de la Restauration, leur aspect imprévu vous étonnera peut-être. Vous vous ferez une raison et attendrez avec patience que des formes harmonieuses et raisonnables succèdent à de bizarres et absurdes ajustements de même que, après un jour de pluie et d'orage, vient presque toujours un ciel serein.

ELIANTE.




MANCHONS NOUVEAUX
LS
Ours blanc et roses en tulle d'or
Hermine et
cocarde
de plumes
d'autruche
S
Tissu d'argent et hermine
et gland en jade et turquoise
S
S
Renard blanc
et velours brodé
Velours citron
garni roses et renard
Hermine
et doublure de brocart



LES VERRES DE VENISE

La plus fragile des matières qu'il soit donné à l'homme de pétrir, et sans doute celle qui permettrait à sa fantaisie d'immobiliser ses plus capricieuses imaginations, s'il voulait consentir encore — comme jadis, ces fastueux Vénitiens, dont le sentiment du luxe dépassa de beaucoup ce que les autres peuples civilisés tentèrent après eux — à créer, sans autre souci que de satisfaire sa verve, ses rêves les plus fantasques, et sans préoccupation d'utilité, de *nécessité...* Le tort des artisans modernes, c'est d'être aveuglément tourmentés par le besoin de trouver une destination à leurs ouvrages. Leurs maîtres n'avaient point cette hantise, si leurs œuvres ont traversé les années, ils n'en semblent point responsables; ils travaillaient sans autre désir



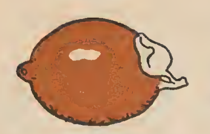
que de formuler, dans le plus dur métal comme dans la pâte la plus délicate, les conceptions qui occupaient leur esprit.



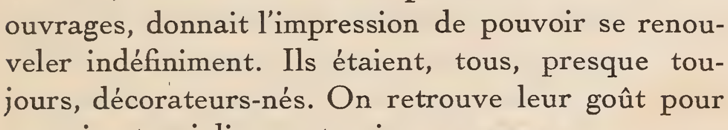
Le verre paraît avoir fourni les exemples de ce qui peut être créé de plus impratique, de moins nécessaire, de plus charmant, de plus éblouissant, de plus fou. Et c'est à Venise, du sol étroit d'un des îlots perdus sur les lagunes, que d'obscurs artisans dévorés par la flamme des foyers, soufflèrent, de leurs larges poumons desséchés, ces bulles irisées pareilles aux sphères chargées de toutes les nuances du prisme que les enfants font grossir à l'extrémité d'une pipe de terre.

Pendant de longues années, la fantaisie des ouvriers de Murano fut en léthargie, le goût semblait mort. La Révolution et les grandes guerres impériales avaient rompu le fil fragile et miroitant de la production du rouge îlot que la fumée des cheminées, l'haleine des fours avaient, pendant plusieurs siècles rendu si ful-

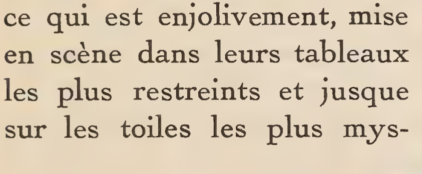




gurant sur l'eau pâle. Depuis vingt ans, nous avons assisté à la renaissance du goût. Ceci ne veut pas dire que le monde entier ait été touché par la grâce et que ce qui fut créé depuis près d'un quart de siècle échappe aux critiques, loin de là! Mais de considérables efforts ont été tentés. Une grande émulation s'est emparée des artistes. Ils consentent à ne plus se *spécialiser* uniquement dans un art, une branche de l'art, et comprennent, enfin, que leurs prédécesseurs n'ont été grands que parce qu'ils ne limitaient point leurs connaissances et leurs efforts.



Un peintre n'était pas uniquement *portraitiste* ou *paysagiste;* il avait, sans doute, ses prédilections, mais, dans ses ouvrages, donnait l'impression de pouvoir se renouveler indéfiniment. Ils étaient, tous, presque toujours, décorateurs-nés. On retrouve leur goût pour



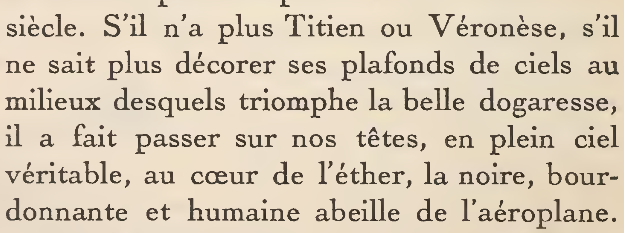
ce qui est enjolivement, mise en scène dans leurs tableaux les plus restreints et jusque sur les toiles les plus mys-





tiques. Carpaccio, Mantegna, Bellini font de leurs chérubins des musiciens placés au milieu des guirlandes de fleurs et de fruits, sous des portiques de marbre. La Vierge et les Saints deviennent des souverains auxquels on rend hommage, et l'étable de la Nativité resplendit de ses pilastres de porphyre, de ses corniches de sarrancolin et de ses balustres dorés.

On comprend, au voisinage de maîtres de cette sorte, que les plus simples ouvriers aient eu, sinon du génie, du moins infiniment de goût et l'amour du beau.



Nous ne sommes pas revenus encore à une période comparable à celles du quinzième et du dix-septième siècle à Venise; nous avons atteint de nouvelles apogées et ne devons point mépriser notre siècle. S'il n'a plus Titien ou Véronèse, s'il ne sait plus décorer ses plafonds de ciels au milieux desquels triomphe la belle dogaresse, il a fait passer sur nos têtes, en plein ciel véritable, au cœur de l'éther, la noire, bourdonnante et humaine abeille de l'aéroplane.



Un peintre, charmant entre tous, M. Georges Barbier, s'est laissé tenter par la magie que les anciennes verreries vénitiennes exercent sur cette délicate sensibilité que recèlent les artistes, et qui est comme leur parfum, — même lorsque leurs œuvres ne la laissent point percer, ni prévoir au public.



M. Georges Barbier fut remarqué, dès sa première exposition, pour l'originalité de ses aquarelles, leur modernisme imprégné de réminiscences, tantôt grecques, tantôt du dix-huitième siècle ou de la Renaissance même, qui lui ajoutent un piquant bien particulier. L'influence de l'art oriental, les miniatures persanes, les estampes japonaises ont également projeté sur l'art de ce jeune homme leurs radieuses colorations et leur naïveté finie.

Comme illustrateur, M. Georges Barbier est un décorateur exquis. Ses compositions ont vivement collaboré à la transformation des modes actuelles.

Les verres de Venise, qu'il exposa galerie Manzi, ont gardé tout son modernisme avec son respect et son penchant pour ce qui est archaïque. On y retrouve l'âme des vieux artisans de Murano tant éprise de mirages, ensoleillée par les couchants sur la lagune et les fastes de la République. Plus tard, on rechercherea ces spécimens d'un art quasi défunt, auquel un jeune peintre de 1913, d'un goût ardent et inquiet, qui s'en était allé rêver entre le Rialto et Saint-Georges-Majeur, rendit sa lumière, avec l'aide de ces survivants des glorieux artisans de l'île rouge, qui flambe encore et fume au-dessus de l'eau morte.



Albert Flament.



L'ART DE FAIRE LES LIVRÉES

COMMENT combiner la tenue de ses gens? Question des plus épineuses! Il messierait au suprême degré de commettre quelques confusions. Votre valet de pied n'hésiterait pas une seconde à vous rendre ses bottes si vous lui donniez l'habit réservé au valet de chambre! Si enfin vous appartenez à une famille noble ou de vieille bourgeoisie, vous ne pouvez costumer votre personnel qu'à vos couleurs, c'est-à-dire à celles de votre blason. Pour beaucoup, les difficultés qui commencent là sont insurmontables. Dieu vous garde surtout d'aller fouiller dans quelques vieux traités sur « l'art de bâtir livrées », qu'il soit du héraut Sicile, du R. Père Menestrier, ou du plus récent M. de Saint-Epain, vous n'y comprendriez goutte.

L'art de bâtir livrées s'est transformé et approprié aux nécessités de la vie moderne. Suivant trois ou quatre règles très simples il vous est loisible de mettre à votre maison des livrées à vos couleurs toutes aussi héraldiques

que celles que pouvaient avoir les suivants de votre aïeul sous Louis XIV, ou sous saint Louis.

Les couleurs héraldiques sont trop vives pour les costumes actuels et ne peuvent se supporter dans la rue. L'or se remplace par le mastic, l'argent par le gris, le gueules par le marron, l'azur par le gros bleu, le sinople par le gros vert, le pourpre, qui est rarissime, par le violet très foncé; quant au sable, qui est noir, il n'offre pas de difficultés.

Le vêtement principal de la livrée, habit-veste, redingote, dolman, doit être de la couleur du champ du blason. Les passepoils et la culotte de la couleur de la pièce principale du blason. Mais souvent on met la culotte blanche ou noire; plus simplement même on la remplace par le pantalon qui sera de la couleur du vêtement ou noir. La livrée du prince de Ligne est mastic à passepoils rouges, car ses armes sont : *d'or à la bande de gueules.*

Lorsque dans un écusson il se trouve trois couleurs, les cols et les parements devront être de la troisième couleur. Ainsi la comtesse de La Fare, dont les armes sont *d'azur à trois flambaux d'or allumés de gueules*, vêtira ses valets d'un habit-veste gros bleu avec passepoils jaunes, cols et parements en velours rouge, culotte de satin ou velours jaune.

Les gilets se font rayés ou mouchetés des deux couleurs principales du blason. Parfois

même ils représentent assez exactement les armoiries. Ainsi le prince de Monaco a pour armes *fuselé d'argent et de gueules;* les gilets de ses gens sont losangés blancs et rouges.

Les boutons sont toujours en métal aux armes. Deux théories se partagent les héraldistes : les uns décrètent que si le champ de l'écu est de couleur, les boutons, comme les galons, doivent être argent; si le champ de l'écu est d'or ou d'argent, qui sont les deux métaux héraldiques, ils doivent être d'or. La seconde théorie, plus simple, suivie couramment consiste à mettre les boutons et galons d'or lorsque, dans le blason, figure de l'or, et argent si c'est de l'argent que l'on y voit.

Les aiguillettes que l'on donne quelquefois aux grooms,



valets de chambre et valets de pied, sont d'or ou d'argent, ou bien en soie de la deuxième couleur de l'écu.

Le premier personnage de la maison est le concierge. Ce digne et important fonctionnaire a le choix entre les deux vêtements : l'habit-veste croisé laissant un peu apercevoir le gilet à l'échancrure, ou la redingote longue, croisée ou non. Imitant les portiers de Vienne et de Pétersbourg, on adopte de plus en plus la redingote dite russe ornée sur la poitrine de larges galons. Le portier a le pantalon avec passepoil ou bande, et une casquette en drap galonnée.

L'habit-veste croisé, orné de boutons de métal, de passe-poils est la caractéristique du valet de chambre. Il s'accompagne du gilet de couleur, de la culotte en satin, soie ou velours de couleur, ou bien noir et bas blancs. Les livrées noires et celles de deuil exigent les bas noirs. Si le démocratique pantalon remplace la culotte il est relevé d'un passepoil de couleur.



Au groom est dévolu le dolman agrémenté ou non de brandebourgs et de pattes d'épaules, ou la tunique à un ou deux rangs de boutons métalliques, avec la culotte. Le polo à bouton d'or ou d'argent ou la casquette de drap à visière doivent être de la couleur du dolman.

Le valet de pied se reconnaît à la redingote courte, en général non croisée, avec passepoils, la culotte blanche en peau avec la botte à retroussis.

Le cocher a le monopole de la redingote longue croisée avec passepoils. Il a le choix entre le pantalon ou la culotte avec bottes à retroussis. Son chef, tout comme celui du valet de pied, s'orne d'un tube en feutre mat ou ciré, ou même en peluche, qui peut être orné d'un galon de métal et de la cocarde aux couleurs des armes.

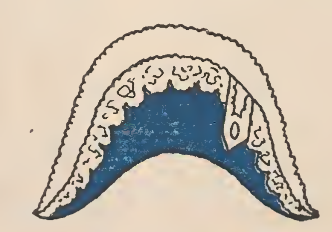
Les postillons, devenus très rares, se vêtent aux couleurs renversées. Ainsi le cocher du comte Potocki est bleu avec des passepoils jaunes, les postillons ont la veste jaune avec le plastron, le col, les parements bleus.

Nous voici enfin arrivé au personnage important de la domesticité du XXe siècle : le chauffeur ! Le dolman, avec ou sans brandebourgs, ou la tunique règnent en maîtres. Pantalon orné d'un passepoil, si M. le chauffeur veut bien le permettre, ou la culotte accompagnée soit des bandes alpines, de molletières, ou de leggins en étoffe, ce qui est le copurchic. La casquette rigide en drap avec visière de cuir se relève d'une gourmette de métal.

Telles sont les livrées dites d'extérieur, les livrées de galas et celles d'intérieur feront l'objet de notre seconde étude.

Baron du ROURE DE PAULIN.







M.T.

DES FRUITS DANS LA MAISON

UNE maison sans fleurs est une femme sans sourire. Je porte trop d'amour à ces passagères, hôtes charmants que chaque saison renouvelle, pour oser rien leur comparer. Mais ne se heurte-t-on pas ici au préjugé qui confère, on ne sait pourquoi, un caractère d'art et de noblesse à certains objets, en le déniant à d'autres? Il n'est plaisir plus aristocratique, et plus simple cependant, que de vivre parmi les fleurs. Pourquoi n'accorder pas aux fruits le même honneur? Leur beauté ne le cède point à celle dont ils sont nés.

Quelques-uns ont accès déjà dans son salon: monnaies du pape, physalis, asperges, houx, poivre, chardons, eucalyptus, pommes de pin. Mais la plupart, sous prétexte qu'ils rassasient notre soif ou notre faim, sont relégués dans de sombres placards, dans le buffet de la salle à manger ou de l'office. Ces condamnés à mort subissent un temps d'incarcération; privés de la lumière à laquelle ils doivent





tout, ils n'apparaissent qu'au moment où ils vont être immolés. Qui d'entre nous, à la fin d'un dîner, n'a souffert comme d'un sacrilège de voir couper en morceaux quelque mûre chair que l'œil aurait aimé contempler longuement?

Réclamons pour les fruits une hospitalité meilleure : qu'ils ne se montrent plus à l'heure seule des repas. Ne contestons pas leur noblesse et sachons les utiliser comme d'admirables éléments décoratifs. La corolle est frêle, elle passe : le fruit reste. Il n'a sans doute pas la mobilité des pétales, ni leur parfum, ni leur vie, mais, comme eux, il possède le luxe des couleurs et, plus qu'eux, une beauté qui s'adresse aux mains et qui dure, une beauté plastique par le volume, la forme, la matière. Une fleur n'est qu'apparence; le fruit a un rôle sculptural.

Il est deux façons de concevoir un intérieur : comme un tout immuable, immobile, définitif, ou bien, au contraire, vivant, participant des états d'âme et des saisons. Cette dernière conception n'est-elle pas la vraie? L'habitude émousse les sensations et nous finirions par vivre en aveugles si, de même que nos pensées, le décor familier ne se renouvelait. Combien sont enfermés chez eux comme dans leurs tombeaux !



Que nous posions sur notre cheminée une capsule de pavot, une gerbe de maïs sortant des manufactures de Sèvres, une courge en bronze japonais, nous l'admettons volontiers, mais beaucoup hésiteraient à orner leur salon d'aubergines, d'oranges ou d'ananas, vivants encore et fraîchement détachés de leurs branches. Voilà pourtant de somptueux bibelots dont la nature est prodigue et qu'aucune industrie n'égalera en splendeur : ils éblouiraient l'appartement de leur éclat et, presque sans dépense, sitôt que nous en serions las, pourraient faire place à d'autres, nous demandant comme grâce dernière de réjouir notre palais après avoir orné notre maison.

Ne poussons pas le dilettantisme jusqu'à réclamer droit de cité pour les espèces trop vite périssables : ce serait une dangereuse audace de décorer notre salon de tomates ou de raisins Aussi a-t-on songé déjà aux modèles artificiels, fidèles copies, mais dont la vie est retirée. Préférons-leur les fruits vrais que de solides enveloppes protègent de la corruption et dont l'éclat et le grain sont inimitables. Quels grès flammés ou quelles porcelaines égaleront la beauté d'un concombre, d'une coloquinte ou d'une aubergine ? Existe-t-il de plus beaux vases ? Ils tuent par leur richesse les



objets environnants. Et comme la hardiesse des coloris les désigne à nos intérieurs modernes. Pour les fruits et pour les fleurs, il est une mode aussi : les temps pâles sont passés. L'Orient sévit de toutes parts. Et les fruits aux lueurs d'incendie, aux patines de sang, de bronze, d'or et de soleil s'accorderont à merveille avec nos papiers peints et nos tentures.

Regardez ces bananes à la peau tannée, ces oranges et ces citrons ruisselants, ces grenades pourpres, brûlées par la chaleur, ces pommes luisantes, comme ils animent la cheminée de marbre blanc sur laquelle ils furent simplement posés, ou le panier d'argent ou la corbeille japonaise; aux angles d'une encognure, voici les solides noix de coco, les ananas hérissés d'écailles, les aubergines d'un violet profond. Et quel effet magnifique feront, disposés dans un péristyle, à la place des vases traditionnels, les majestueux potirons, orgueil de nos crèmeries !

C'est ainsi que le temps est proche où, non content d'offrir des fleurs à la bienaimée, l'adorateur lui portera des fruits, présent moins chaste et plus symbolique encore.



Claude - Roger
MARX.



CE QU'IL FAUT FUMER ET COMMENT

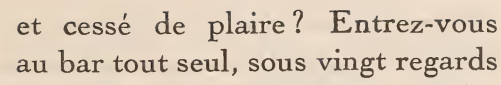
FUMEZ-VOUS, mon cher ?... Tout, indifféremment, pipe, cigare, cigarette ? Le tout sans ordre, ni méthode, je présume, au hasard de l'inspiration ? — Quelle barbarie ! — Vous êtes poète, Monsieur, je vois ça d'ici. Vous ne savez pas fumer, assurément. Fumer c'est un art, jeune homme, comme aimer et boire. Vous ne lisez pas *De l'amour* avec les petites dames du Palais de Glace, n'est-ce pas ? Pas plus, je suis sûr, que vous ne buvez du champagne avant de déjeuner, ou de l'armagnac après les huîtres. Aimer et boire ont leurs règles, fumer aussi. De quel droit les méconnaîtriez-vous ? Il faut adopter aux différentes heures de la journée, à vos diverses occupations, un pétun spécial. Vous devez fumer avec décence, comme vous mangez, sans porter — fi ! — les mets à votre bouche en usant de la pointe de votre couteau, ou de vos doigts, ainsi que font les malappris et les Allemands. Ne vous tenez pas quitte non plus d'ignorer les principes de l'art de fumer en vous disant que c'est votre bon plaisir. Il n'y a pas de bon plaisir qui tienne, Monsieur.

Ou bien, vous n'avez pas de monde, comme on dit; et dans ce cas d'ailleurs, vous ne lisez pas *Le Bon Ton*, et ce n'est pas pour vous que j'écris.

Je ne laisserai donc à votre libre arbitre toute licence que dans le choix de vos tabacs. Vous avez renoncé, je pense, depuis que vous avez quitté les façons un peu sottes de nos collégiens férus de snobisme, à ces affreux feuillages désséchés que, sous le nom de tabac, vend la régie américaine. C'est le mal de cœur assuré pour tous vos voisins. — Encore que parfois fantaisiste, notre tabagie nationale a son mérite. Préférez, Monsieur, préférez le robuste et sérieux arome de notre caporal ordinaire, dans ses degrés variés; il est aux autres tabacs ce qu'un bourgogne généreux est au champagne, ce coco épileptique : le seul fumable, le seul égal à soi-même, et qui ne lasse pas. C'est la norme. En dehors, vous tomberez dans les herbages macérés, dans des mixtures exotiques.

Dès le réveil, une cigarette a du bon pour chasser les vapeurs troubles de la nuit, redresser le cheveu défait, déboiser, si j'ose dire, le palais : vivifier un homme, enfin. La cigarette est une amie commode : on se brouille, on se reprend, on se quitte à nouveau. Elle est là, prête à votre caprice, et combien docile ! Etes-vous chagrin, triste, ennuyé ? Vous faut-il un maintien, une attitude, éconduire un créancier, éloigner une amie qui a fait son temps

T.B.



et cessé de plaire? Entrez-vous au bar tout seul, sous vingt regards braqués? Faites-vous les cent pas, sur le terrain, tandis que vos amis tirent les places au sort, ou flambent les armes, le pied de grue, en en attendant une, en espérant l'heure du berger? — Une cigarette. — Vous voilà un homme comme un autre, un homme qui se promène en fumant au lieu d'être le monsieur qui se fait poser un lapin, l'air inquiet. La cigarette sauve tout. Vous portez donc dans un étui très simple et de bon goût (pas trop voyant) votre provision pour votre service personnel. Ne manquez pas toutefois d'y joindre, pour les dames, à l'occasion, quelques Khédives ou Analas à bout doré : offririez-vous sans rougir votre noir caporal à des dames. Vous ne comptez pas des cantinières, dans vos amies. — D'ailleurs, qui vous empêche, vous-même, d'en flamber une? — Le tabac blond, qui vient d'Orient, vous y reporte, en rêve. Suivez le fil de ses bleues volutes. Fermez les yeux : vous voilà turc, arabisant, mammamouchi. La Corne d'or, les Eaux Douces d'Asie, des femmes voilées, des minarets, un caïque... Voilà le vaporeux paradis dont le





tabac jaune vous ouvre les portes. Alors, fermez la vôtre, endossez quelque gandourah soyeuse et bariolée, coiffez une calotte à gland, et, les pieds nus dans vos babouches, abandonnez-vous sur un moelleux divan, aux mérites d'un authentique tabac de là-bas. Jetez votre cigarette, bourrez une fine et longue pipe d'écume et d'ambre avec les fils très secs du pétun que votre ami du quai d'Orsay — on a toujours un ami aux Affaires Ètrangères, n'est-ce pas? — fait venir exprès, par la Valise. Condamnez votre appartement. Je vous laisse...

Émile HENRIOT.

(A suivre.)





Robe d'après-midi en charmeuse, garnie en perles mates

Modèle Zimmermann



LA MODE ET LE BON TON

Des ceintures ? Oui certainement, mais disposées différemment qu'elles ne l'étaient au printemps dernier; c'est plutôt la robe elle-même dont le tissu est drapé de telle façon qu'il simule une haute ceinture serrant les reins. En tous cas la taille descend de plus en plus. Large et ne formant qu'une ligne droite avec les hanches, elle affecte une allure si libre et si peu moderne qu'elle nous surprend tout d'abord, évoquant "le beau visage turc ou les dames grecques, coquettes et riantes, bavardant, coiffées d'une écharpe soyeuse."

Nos jupes resteront bridées et courtes, et les chemises de dentelles retomberont à plaisir sur les jupes de velours ou de fourrure; mais, détail à retenir, la partie de la jupe qui se serre sous la dentelle aura sa couleur et sera faite de soie légère au lieu d'être comme la robe même.

La ligne généralement adoptée des corsages est, pour le jour, un grand pli plat décolletant à peine et laissant échapper un col de fourrure arrondi par derrière.

Bords de jupes et de jaquettes en loutre se chevaucheront, parce qu'aucune jupe, pas plus qu'aucune jaquette, ne voudra s'embourgeoiser d'une fermeture prévue; croisées sur l'épaule, drapées sur la hanche, l'une et l'autre seront ce que nous avons vu de plus difficile à exécuter depuis très longtemps.

Plaignons celles qui s'habillent chez elles !

N'ai-je pas vu venir à moi, chez le grand couturier, une petite robe charmante d'ingénuité : En serge bleue, extrêmement simple par devant, avec la taille bien à sa place et un petit col d'hermine entourant pudiquement le cou; mais voilà que, lorsqu'elle se retourne, je crois à une hallucination... La ceinture fiche le camp jusqu'au-dessous des genoux, pour faire faire à la jupe un retroussé bizarre; et le corsage, transformé en boléro, boutonné tout le long du dos, se décolle complètement du corps comme si la place vide était consacrée à des réserves... Si ce n'est pas là une combinaison digne de Foottit, j'y perds la raison vraiment!

Le même thème, exploité en peluche grise à carreaux, avait, je vous jure, une

élégance à nulle autre pareille, comme du reste tous les modèles de Chéruit qui a réalisé cette question plus que difficile de modernisme gris allié au goût des draperies antiques.

La fantaisie de la robe d'après-midi n'aura pas de borne. Les jaquettes n'auront parfois rien de commun avec les jupes; les vestes, très courtes, s'écourteront davantage encore par devant, où deux petits pans de ceinture se noueront cocassement, laissant la blouse claire paraître comme aux costumes des débardeurs; et, bien au-dessus de la taille, deux minuscules poches dérisoires seront placées là... Personne ne vous dira pourquoi.

Nous n'aurons pas plus d'ampleur que durant la saison dernière, parce que difficilement nous abandonnerons cet enroulement des jambes qui fait si bien voir que nous sommes bien faites, et puis le dandinement que cette tenue amène semble d'un attrait si féminin, si félin, que nous ne prenons pas la peine de réfléchir et de nous dire que dans les volants et la crinoline nous retrouverions un charme très différent, mais un charme tout de même.

Poiret, en nous proposant la crinoline sait très bien que la généralité de ses clientes ne l'adoptera pas tout de suite, mais, comme tout ce qu'il crée, c'est, pour l'histoire de la toilette, d'un intérêt capital. Nous y viendrons indubitablement et, sans doute, dans pas très longtemps.

Les modèles qu'il nous en montre sont-ils seulement modernisés et bien mis à notre portée?

Mais je vois tant de femmes faire la moue à cet appel que je n'insiste pas et leur parlerai alors des modèles de Paquin et de Worth si précieusement travaillés qu'ils m'ont ravie. Ces velours plus suaves qu'un voile, ces tissus laineux et taillés comme des puzzles, tout cela si admirablement féminin que j'en ai gardé une impression d'œuvre d'art, et tout ce que nous devons à ces maisons de couture françaises dépasse de plusieurs degrés l'étiage technique de la couture. Je pourrais ici apporter à ce sujet ce qu'Oscar Wilde disait de Miss Mary Morris sur ses travaux à l'aiguille, « Elle a une connaissance approfondie de son art. Son sentiment de la beauté est aussi rare que fin, son talent est tout à fait remarquable. »

Notre admiration ira grandissant devant les manteaux dont jamais, si ce n'est du temps de Véronèse, la splendeur ne fut atteinte. Non seulement ils sont de tissus merveilleux et enrichis des plus belles fourrures, mais les doublures vont, cet hiver, jouer leur rôle en vedette. On les verra, même lorsque le vêtement sera fermé, parce que l'ampleur, en cascadant, laissera surprendre, claire et façonnée, riche de grands dessins le plus souvent, toute sa précieuse élégance

Ne choisissez pas vos chapeaux trop petits, tendance excessive pour la plupart en ce début d'automne, mais malgré l'abondance des chapeaux de velours noir, n'hésitez pas, par contre, à les avoir ainsi. C'est seyant, élégant et harmonieux en diable.

Les coiffures montent en tournoyant avec une abondance à laquelle peut seul pourvoir le *Léonard* de notre choix.

Belles et alertes, nous le serons malgré tout; pour parfaire à notre beauté, non seulement nous suivrons une hygiène admirable mais, de plus, nous inventerons un soin nouveau, précieux autant que rare : le bain de cire..! C'est la plus illustre et la plus belle de nos comtesses françaises qui le mit à la mode voici quelque temps. Aussi, y a-t-il grand émoi parmi toutes les femmes à l'annonce de cette moderne Jouvence et, ne riez pas, c'est là une réelle chance de Beauté de plus, comme tous les procédés inventés de nos jours qui eussent rendu sans doute éternelles Diane et Ninon?

NADA.

EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Costumes de travestis de différentes époques et de fantaisie.*

⚜

Pl. II. — *Blouse de chasse en toile sur une jupe en irishtweed.*

⚜

Pl. III. — *Robe de crêpe de Chine voilée de deux tuniques de voile liberty.*

⚜

Pl. IV. — *Robe de Paquin. C'est un fourreau à damiers noirs et blancs en drap, garni de satin noir. Le petit mantelet est en étoffe pareille.*

⚜

Pl. V. — *Robe du soir de Paul Poiret, en satin liberty blanc et noir brodé de roses de perles.*

⚜

Pl. VI. — *Robe de Redfern en charmeuse brochée, voilée d'une petite tunique en tulle. A la ceinture, une rose en velours.*

⚜

Pl. VII. — *Tailleur du matin de Worth, en velours de laine havane garni de putois. Le gilet est en velours de laine canari, brodé ton sur ton.*

⚜

Pl. VIII. — *Robe de garden-party de Chéruit en marcelline garnie de linon et de valenciennes.*

⚜

Pl. IX. — *Cette robe de Dœuillet est faite d'un fourreau drapé en velours souple et d'une tunique de tulle brodée de fourrures. Le corsage est en tulle avec des pointes de broderie de diamants retenues dans un effet de ceinture.*

⚜

Pl. X. — *Costume tailleur de Doucet, en velours garni de fourrure au col, aux manches et au bas de la jupe. Le gilet est en grosse soie brochée.*

⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



LES TRAVESTIS DANS LE PARC



PUIS-JE ENTRER ?

Costume de chasse



LA JEUNE MAMAN

Robe de jardin pour l'automne



AU JARDIN DES HESPÉRIDES

Tailleur de Paquin pour l'automne



LAQUELLE ?

Robe de soirée de Paul Poiret



MES INVITÉS N'ARRIVENT PAS

Robe de soirée de Redfern



LE PONEY FAVORI

Tailleur élégant de Worth



MON PAUVRE GAZON !

Robe de garden party de Chéruit



LA MARE AUX BICHES

Robe du soir de Dœuillet

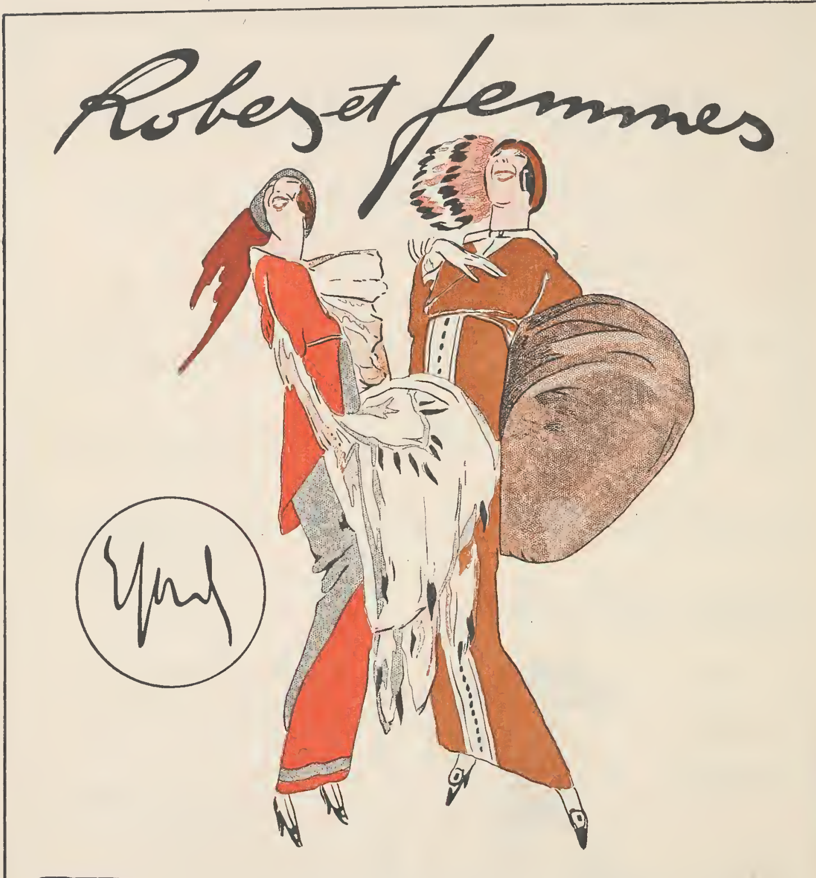


LA SOURIS

Costume tailleur de Doucet



Parfum Jane Hading
aux
:: ROSES ::
D'ORIENT
38
Rue du
Mont-Thabor
PARIS



un album de 14 aquarelles originales en couleurs (40cm x 30cm) dont une double dans un carton spécial — tiré à 300 exemplaires numérotés — à 30 frances

Chez DORBON Aîné, 17, boulevard Haussmann

Saint-ermain-en-Laye | Saint-Germain-en-Laye



PAVILLON

HENRI IV

CURE D'AIR



Paris

HOTEL ASTORIA

Champs-Élysées

Confort, tranquillité — Prix modérés

Strasbourg

Grand Hôtel de la Ville de Paris

Hôtel de famille de 1er ordre

E. HAMPELE, propriétaire et directeur

Venise

:: Excelsior :: Palace Hôtel

Ouvert d'Avril à fin Octobre

Tir au pigeon - Grand Kursaal - Casino

Gênes

Hôtel Central

Hôtel de 1er ordre

Paris

Hôtel Edouard VII

Rue Edouard-VII

Rendez-vous des élégances.

Trouville

Trouville-Palace

Confort et Élégance



Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

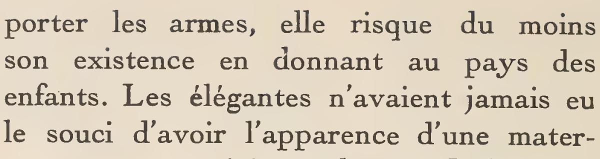
100, Rue du Faubourg Saint-Antoine, PARIS



DE LA MODE

QUAND vient l'automne, l'homme qui est vraiment digne de ce nom — je veux dire l'homme qui s'intéresse aux femmes — se demande non sans angoisse : « Comment vont-elles être habillées ? M'apparaîtront-elles en esclaves persanes, ou bien en marquises du dix-huitième siècle ? Ressembleront-elles aux grisettes de Louis-Philippe ou aux caillettes du Second Empire ? Comment seront celles que je vais évidemment adorer ? Problème troublant ! »

Les préoccupations sociales ont, comme chacun sait, une influence profonde sur les changements de la mode. Nul n'ignore que la France a retrouvé, depuis quelques mois, son énergie. Chacun a célébré ce réveil de l'esprit national. La femme ne pouvait rester indifférente à ce mouvement de patriotisme. S'il ne lui est pas permis de



porter les armes, elle risque du moins son existence en donnant au pays des enfants. Les élégantes n'avaient jamais eu le souci d'avoir l'apparence d'une maternité prochaine. Cédant au souffle régénérateur qui a secoué l'apathie de la patrie, elles promènent dans les rues et dans les salons les promesses fallacieuses de naissances imminentes. Naguère, elles étaient immatérielles. Elles n'avaient pas de corps. C'était l'époque des intellectuelles. Aujourd'hui elles ont l'orgueil de pouvoir donner à la France des soldats. Le couturier doit leur donner l'aspect de celle qui sera bientôt mère. Il y parvient sans effort et, dans les grands magasins, on vend l'accessoire qui donne cette ligne spéciale et consolante. Jean-Jacques Rous-





seau avait mis à la mode le genre nourrice. C'est une révolution du même genre qui vient de s'accomplir dans l'art de la robe. Il ne sera pas sans intérêt d'examiner, dans quelques mois, si le nombre des naissances a réellement augmenté. C'est peu propable.

Il ne faut pas croire cependant que ces hautes pensées aient conduit les élégantes à se montrer plus pudiques. Sans doute, elles cacheront leurs jambes. Le devant de la jupe sera peut-être fendu ou relevé ; mais, du moins, un volant cachera les mollets. Ce sera moins brutal. On tend à révéler plus qu'à étaler. Les précautions hypocrites apparaissent et nous devons nous en réjouir. Il est bon qu'un écrivain ne puisse pas dire nettement tout ce qu'il pense : il est obligé ainsi de trouver des phrases ingénieuses. De même, le couturier qui se contentait de rapprocher des tons violents doit chercher des harmonies. Il est probable que la gamme des



rouges sera très demandée. On ira du rouge ancien au corail tendre. Le choix de cette couleur est encore un signe de santé. Pour la supporter, il faut être en possession d'un solide équilibre. Les nuances du vert, au contraire, ne charment, paraît-il, que les tempéraments un peu morbides. Donc félicitons-nous des tendances que nous apercevons dans la mode : elles nous démontrent que les femmes se détournent résolument de tout ce qui trouble et peut affaiblir une nation.



Certains estimeront qu'elles ne sont pas dans leur bon sens, parce qu'elles vont porter, pendant la froide saison, les corsages les plus légers. Elles auront volontiers des jupes de velours, mais des corsages presque transparents. On se hâtera de dire :

— Elles sont folles !

Admirons au contraire la sagesse de ces femmes qui s'entraînent à subir les basses températures. Elles veulent que les rigueurs de l'hiver n'aient pas de prise sur elles. Cet été, elles avaient des chapeaux de velours pour défier la chaleur. Aujourd'hui, elles ne seront qu'à demi vêtues pour prouver à l'univers qu'elles ne se soucient pas de la neige. Les matrones de

Sparte auraient-elles eu un tel courage? C'est pourtant ce que vont faire les Parisiennes en 1913! Et, si leurs corsages de ville doivent être si légers, que seront leurs robes de soirée? Il semble que, pour les décrire, il suffira de murmurer un célèbre refrain :

« C'est un rien! Un souffle! Un rien! »

J'ai vu des médecins qui contemplaient, non sans intérêt, les nouvelles créations des couturiers, et ils leur exprimaient toute leur gratitude :

— Grâce à vous, disaient-ils, nous devrons prodiguer nos soins aux belles qui seront toutes atteintes de rhumes, de bronchites, de rhumatismes.

Et ces docteurs se frottaient les mains parce qu'ils entrevoyaient de gros bénéfices. Cependant, pour éviter les maladies, il n'est rien tel que de s'endurcir. Ces femmes, qui paraissent frivoles, se préoccupent, au contraire, de nous préparer des générations fortes. Elles consentent à souffrir pour être vigoureuses.

Elles n'iront pas cependant jusqu'à l'austérité. Leurs costumes n'auront pas une sécheresse rationnelle. Elles n'auront plus les vastes bijoux qui font songer à l'Orient; mais les robes du soir seront perlées et ornées de pierreries.

Et j'ai demandé à l'artiste :

— La femme sera-t-elle belle cette année?

Il m'a répondu :

— La femme est belle toujours. Elle adopte des modes



contradictoires et ne cesse pas de nous charmer. Cependant, il y a, cette année, un péril. Nous ne pouvons nous dissimuler que les élégantes seront très nues. Si les arrangements les plus bizarres peuvent convenir à presque toutes les femmes, l'état de nature ne sied qu'à quelques-unes. Elles le savent bien. Mme X... vous confie que Mme Z... nous offrira un lamentable spectacle, si elle nous révèle sa maigreur; et Mme Z... vous annonce qu'il sera pénible d'avoir sous les yeux l'embonpoint de Mme X... Et Mme X... et Mme Z... ont parfaitement raison toutes les deux.

— Monsieur, lui ai-je dit, votre pessimisme me choque. Je sais bien que votre profession vous oblige à voir un grand nombre de femmes et à établir certaines règles de la beauté. Mais il faut considérer que des élégantes, qui sont peu vêtues, ne gardent pas l'immobilité de vos modèles. N'oubliez pas qu'elles remuent, marchent, se penchent, sourient, dansent. Elles ne résisteraient peut-être pas à un examen attentif et sérieux; mais leur grâce et leur souplesse nous donneront certainement l'illusion nécessaire. Et d'ailleurs, quand une femme a l'audace de se dévêtir, nous sommes enclins à croire qu'elle est parfaite. Nous n'admettons pas qu'elle prenne une telle résolution sans être sûre de sa beauté. Mais ne discutons pas. Nous la proclamons harmonieuse. Les femmes qui suivront la mode bénéficieront de ce préjugé, et leur adresse fera le reste. Il y a l'art de la présentation. Elles

sauront mettre en valeur les plus fâcheuses académies. D'ailleurs la mode ne les obligera pas à un tel effort, et nous ne verrons d'elles, l'après-midi et le soir, que les bustes.

— L'après-midi aussi? interroge l'artiste.

Je dus lui apprendre que le costume tailleur ne perdrait jamais tout à fait ses droits. Mais il n'aime guère ces toilettes un peu masculines. Je le consolai en lui vantant la duvetine qui est très douce au toucher.

— On la portera beaucoup?

— Beaucoup!

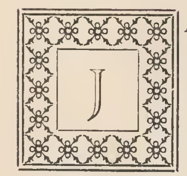
Il fit un signe d'approbation, et ses mains semblaient déjà caresser cette étoffe.

NOZIÈRE.



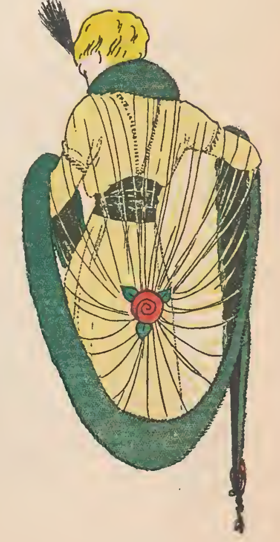
FOURRURES
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI





JADIS, jadis, pendant ces époques obscures qui commencent à l'âge des cavernes pour finir à peu près vers la moitié du consulat de M. Fallières, la fourrure était constituée essentiellement de peaux de bêtes préparées dont on recouvrait les manteaux, extérieurement ou intérieurement. Le but de ces parures était de pro-

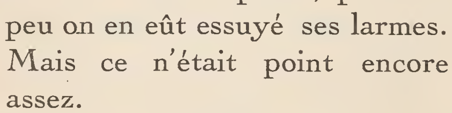
téger du froid. Cette conception antédiluvienne bonne en effet pour les femmes d'alors, si naïves, ferait aujourd'hui sourire une midinette. La fourrure est bien toujours fabriquée avec la peau des bêtes sauvages. Mais si on la pose encore sur des manteaux, il est bien entendu que c'est à titre tout à fait exceptionnel et superflu, et sans que cela l'engage pour ainsi dire à rien d'autre. De préférence, elle hante les chapeaux — et même, plus étroitement, les chevelures sur lesquelles elle s'enroule, comme un bandeau, — les corsages, les jupes, les tuniques, les manches, tous les endroits qui paraissaient naguères les plus inaccessibles, les plus fous. Son idéal était de marier sa riche gravité à la grâce impondérable des mousselines, son rêve était d'éclore, comme un fruit mûr contraignant une tige lasse, au bas d'un nuage de tulle, de paraître tantôt une chenille rampant le long d'un fil de la vierge, tantôt une rose tombée au milieu d'une toile d'araignée, tout ce que vous voudrez d'absurde, d'ingénieux, d'attirant, de saugrenu, d'adorable. Elle y a réussi.



* * *

Déjà, on avait tout tenté pour la délivrer de ce poids, qui était en elle comme le souvenir désobligeant de son origine bestiale. On l'avait soumise à des massages savants, on l'avait travaillée, poncée, amenuisée, usée, on avait adouci sa rudesse native, rompu sa sotte roideur; elle

était devenue souple et comme apprivoisée. Il ne restait plus en elle que, si je puis dire, son duvet, son pollen éclatant et caressant, sa fleur suprême. Elle se drapait avec la grâce insinuante des étoffes les plus molles autour des jolies statues vivantes qu'elle habillait. Ce n'étaient plus des manteaux, des étoles, des manchons, mais les ombres radieuses et cependant tangibles de ces manchons, de ces étoles, de ces manteaux. On les froissait comme des lettres d'amour qui ont cessé de plaire, pour un peu on en eût essuyé ses larmes. Mais ce n'était point encore assez.





⁂

Il fallait obtenir d'elle une soumission plus complète, une ductilité plus rare. Il fallait en faire quelque chose de nouveau. On y est arrivé

Aujourd'hui la fourrure ne se peut, sur un vêtement, distinguer de ce qui l'entoure, la soutient ou la nuance qu'après une véritable initiation. Où commence-t-elle?

où finit-elle ? Mystère. D'une parure est-elle l'essentiel ou simplement la surcharge, l'ornement ? achève-t-elle de son paraphe velouté la ligne déliée de la robe, de l'écharpe ? Ou bien serait-ce au contraire autour d'elle que s'enroule l'arabesque indiscernable de tant de tulle chatoyant ? Bien fin qui le dirait au premier regard ! Ce ne sont que transitions délicates, passages subtils, emmêlements, traits soudain interrompus, plus loin repris, toutes les grâces d'une géométrie compliquée qui joue à la nature. Mais tout son agrément réside là, précisément, dans ces indécisions, dans ces surprises savoureuses. Il faut en quelque sorte que vous sentiez sa présence sans pouvoir déterminer où elle se trouve. Il faut que vous la deviniez riche (très riche), précieuse, rare, mais que d'abord vous l'ayez un peu perdue au milieu de l'enchevêtrement des matières moins délicates qui la débordent, l'enserrent... et la font valoir. Il faut que vous donniez votre langue au chat, au chat fourré.

*
* *

Suprême élégance ! Et combien plus dandy, combien de meilleur ton que la formule ancienne où lourdement, pesamment, indiscrètement, notre compagne mettait sur elle tout ce qu'elle possédait, en tas, comme un barbare en fuite emportant son butin ! Et on savait ainsi ce que (mot horrible !) valait





une femme. Comme c'était brutal, vraiment, et sot, et cynique! Aujourd'hui, on ne sait plus. Il a peut-être fallu un régime de skungs pour obtenir cette toute petite bordure de rien du tout et trois portées de zibeline pour ce col minuscule, pour ce bonnet d'enfant — ou de doge. La moindre petite femme qui passe et qui sort d'une auto au mois a trouvé un Carnegie dans sa corbeille de noces. On ne s'y reconnaît plus. C'est délicieux.

Mais au moins, madame, on voit que vous avez du goût. C'est tout ce que vous voulez, n'est-ce-pas.

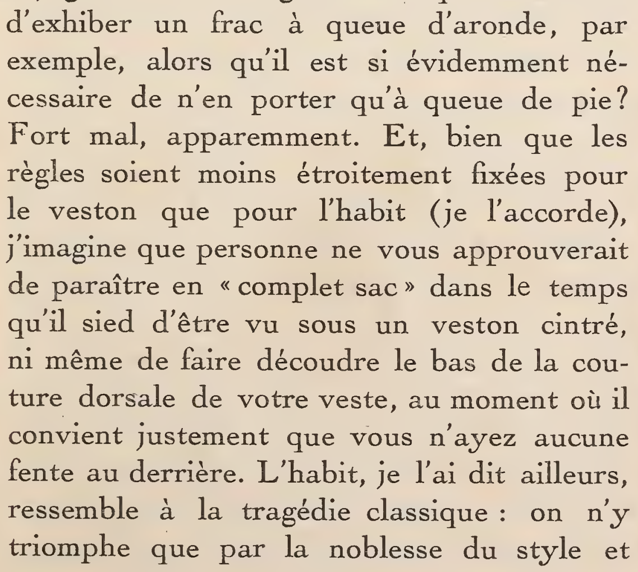
Francis de MIOMANDRE.





LES MANTEAUX

Il faut l'avouer : le pardessus est un vêtement bien intéressant car il prête à la fantaisie. Hélas ! il en est peu. Comment jugeriez-vous un gentleman qui ne craindrait pas





d'exhiber un frac à queue d'aronde, par exemple, alors qu'il est si évidemment nécessaire de n'en porter qu'à queue de pie ? Fort mal, apparemment. Et, bien que les règles soient moins étroitement fixées pour le veston que pour l'habit (je l'accorde), j'imagine que personne ne vous approuverait de paraître en « complet sac » dans le temps qu'il sied d'être vu sous un veston cintré, ni même de faire découdre le bas de la couture dorsale de votre veste, au moment où il convient justement que vous n'ayez aucune fente au derrière. L'habit, je l'ai dit ailleurs, ressemble à la tragédie classique : on n'y triomphe que par la noblesse du style et



la profondeur des sentiments. Mais le veston se pourrait comparer à ces comédies d'aujourd'hui, lesquelles sont si uniformément construites sur le même modèle qu'il faut bien croire que la moindre originalité leur serait néfaste. En sorte que ce n'est guère que dans nos costumes de sport qu'il nous est permis de prouver quelque lyrisme, et un peu aussi dans nos pardessus.

Encore faut-il ici s'entendre, et distinguer le *pardessus* du *paletot*, non moins que considérer les circonstances, discerner les heures du jour et tenir compte des saisons. Il va de soi, en effet, que l'on ne saurait porter en hiver les mêmes étoffes que l'on porte en été; mais non plus les mêmes formes. Et ne vous faut-il point un paletot pour l'automne et un paletot pour l'hiver? N'aurez-vous point une pelisse de soirée et une pelisse d'auto? Mettrez-vous, pour aller au théâtre, le même pardessus que pour prendre le thé place Vendôme? Vous revêtirez-vous d'un manteau semblable pour aller au Bois, le matin, et pour vous rendre au golf? Serez-vous couvert pareillement pour monter à cheval et assister au coursing? Vous passerez-vous de caoutchoucs et de surtouts? Vous priverez-vous d'une pèlerine? Pour le tennis, pour les poules à l'épée, n'aurez-vous pas besoin d'un manteau-peignoir blanc?... C'est ainsi que la diversité du manteau est infinie. Pour n'en indiquer ici que les formes les plus essentielles, je dirai qu'il vous faut une pelisse de soirée, une pelisse pour l'auto et pour la campagne, un pardessus pour le soir,



un pardessus pour l'après-midi, un manteau pour le sport et le voyage (je suis modeste), et deux pardessus d'été, l'un clair, l'autre « habillé », — sans compter, bien entendu, tous les divers manteaux qui vous deviendront nécessaires si vous chassez, si vous êtes sportsman, ou si vous habitez plus ou moins aux champs, ni, d'autre part, les caoutchoucs, pour l'hiver (fourré), pour l'été (simple gabardine), pour monter à cheval, etc. Ce n'est là, naturellement, que le strict nécessaire et ce que commande la plus élémentaire décence, il n'est pas besoin de le rappeler.

On concevra que je ne saurais traiter en quelques lignes, qui me restent, d'un sujet si vaste. Je me bornerai donc à dire quelques mots du principal de nos manteaux qui est celui d'après-midi.

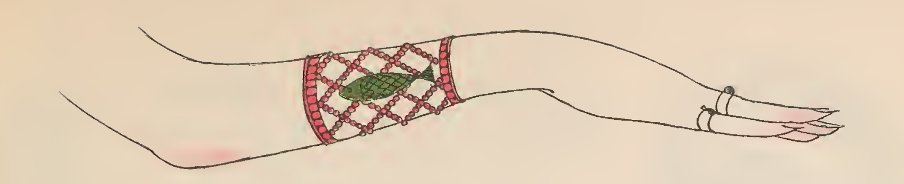


Pour son étoffe, choisissez la ratine (à distinguer du montagnac, s. v. p.), et bleue : tout est bleu, cet hiver. Point d'une importance considérable, sur lequel j'appelle votre attention : que sous aucun prétexte votre pardessus n'atteigne le genou ; il doit s'arrêter nettement au-dessus ; quant à la dépasser... Mais je ne veux pas vous faire l'injure de croire que vous seriez capable de porter un pardessus d'après-midi qui dépasse le genou. La forme sera croisée et ample, ou bien cintrée et boutonnée à un seul rang de boutons (cachés naturellement) : je conseille la forme cintrée (car vous êtes mince, naturellement) ; en ce cas, la jupe ne doit pas faire cloche et s'évaser sous les hanches, mais au contraire être fort étroite ; il faut que

votre vêtement semble presque un peu étriqué. Pas de parements aux manches, faut-il le dire? Le premier bouton ne se boutonne pas, mais il doit pouvoir se boutonner : si vous avez un tailleur qui vous fait de fausses boutonnières ou d'ailleurs quoi que ce soit de faux, il vous faut en changer sur-le-champ. Le second bouton à un centimètre environ au-dessus du sternum, non plus bas. Le revers roulant : je veux dire que le pli n'en doit pas avoir été marqué au fer. Enfin, les manches étroites de l'épaule au poignet, et non pas en pattes d'éléphant, ce qui est le genre le plus déplorable, comme chacun sait... Ainsi fait, vous pourrez vous montrer tous les jours de onze heures à sept heures et demie; c'est déjà quelque chose.

Jacques BOULENGER.





FÉTICHES

LES femmes ont une façon charmante d'anoblir leurs péchés mignons et de glorifier leurs petits travers.

L' "entêtement" masculin devient la "volonté" féminine et notre indigne fatuité se mue en divine coquetterie. Nous, nous sommes superstitieux; les femmes sont fétichistes. Il y a une nuance...

Nous avons la crainte du vendredi, la haine du nombre 13. Dieu! que cela est commun ! Les femmes croient à l'influence du sel renversé, au rôle des chevaux pie, des miroirs brisés. C'est bien plus distingué...

Nous portons sur nous d'humbles sous percés — ce qui paraît bien la plus horrible manière d'être *soupercétitieux*... Les dames dédaignent ces billons et garnissent leurs réticules, leur sacs, leurs étagères de petits bibelots coûteux et rares. A la bonne heure! Voici un fétichisme intelligent!

Entourer son bras de cercles métalliques où brille la silhouette d'un poisson de jade, quel chic suprême..! Porter à la cheville quelque symbole hardi et incompréhensible, voilà qui confère de l'originalité...

Et puis, dans chaque coin du salon, doit briller toute la petite ménagerie cabalistique. Car il y a des animaux



héraldiques et des bêtes porte-bonheur. Ce ne sont pas toujours les mêmes.

Les grenouilles de jade sont actuellement passées de mode, mais l'éléphant tient bon... Petits éléphants de malachite, d'onyx ou de lapis-lazuli avec la devise spirituelle (?) « Je ne trompe jamais »...

Le hibou n'est demandé que par les esprits forts, et l'araignée, même errante sur un réseau de brillants, séduit peu nos peureuses Parisiennes.

Mais voici une nouvelle venue qui, d'emblée, conquiert nos faveurs : c'est la coccinelle ou bête à bon Dieu. Les coccinelles vagabondent actuellement sur les broches, les bracelets et les bagues des belles.

Comme breloque, les fétiches-rébus plaisent beaucoup aujourd'hui. Cela vous permet des attitudes de dames de lettres... Sur une petite plaquette d'or des notes de musique inscrivent en poussière de rubis « A *la do ré* ».

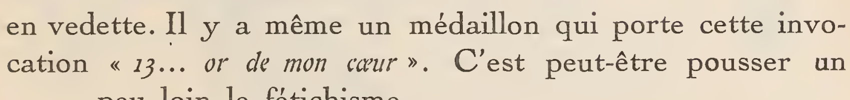


Et cela rappelle la délicieuse épitaphe qu'un poète badin composa, au XVIIIe siècle, pour la tombe future d'un aimable galantin que Mlle Miré, du ballet de l'Opéra, accablait de ses faveurs renouvelées : *mi, ré, la, mi, la* « Miré l'a mis là ». En musique, c'est charmant.

Aujourd'hui, nos anagrammes sont, hélas ! un peu moins spirituelles ; voyez ce médaillon : un cygne de diamant nage

au-dessus de ces mots : « de bonheur » Cygne de bonheur, Signe de bonheur... Vous avez compris ? Ah ! il faut y mettre un peu de complaisance.

Notre année 1913 ayant la bonne fortune de posséder le nombre fatidique, les joailliers en ont largement profité et l'on ne compte plus les bijoux où les deux derniers chiffres sont mis



en vedette. Il y a même un médaillon qui porte cette invocation « *13... or de mon cœur* ». C'est peut-être pousser un peu loin le fétichisme.

Enfin, reproduite avec une générosité inouïe en un style mathématique précis, voici le vers célèbre « *Car je t'aime encore, aujourd'hui plus qu'hier et moins que demain* ». Les indications *plus* et *moins* sont représentées graphiquement en signes algébriques : + et —, cernés d'émeraude. Il paraît que l'on comprend mieux ainsi.

Quelles sont ces indications nébuleuses qui parsèment cette plaquette ornée, au centre, d'un cœur de saphir ? Lisez en revenant chaque fois au cœur central, comme vous le conseillent des fléchettes de brillants, et vous obtenez cette formule : « *Si ton cœur est à mon cœur comme mon cœur est à ton cœur, nos deux cœurs alors ne font plus qu'un cœur...* » Mon Dieu, comme l'amour est compliqué...

Ailleurs, admirez les guis aux boules de perle fine, les muguets, les petits cadenas en forme de cœur — à qui la clef ? — et les petits cochons...





Un immense point d'interrogation brille — en opales irisées — sur un ovale d'or. C'est un fétiche précieux, assure-t-on.

Autres fétiches appréciés : voici l'étoile de rubis dans un cercle de brillants, voici enfin la main italienne dressée contre la *jettatura* avec le geste classique, le pouce et les deux doigts du milieu repliés. Ces " porte-bonheur" ne dédaignent pas l'aide avisée des pierres précieuses et des perles. A la bonne heure... A toutes les breloques art-nouveau combien je préférerais — si j'étais femme — ces colliers d'ambre rose, ces parures aux gemmes rares, aux émaux royaux.

Le plus joli fétiche pour une mondaine, c'est encore un collier ou une gourmette de perles. Et quel tremblant émoi : examiner chaque matin si votre chance dure et si les perles aux pâles orients ne meurent point encore sur la peau satinée des gorges...

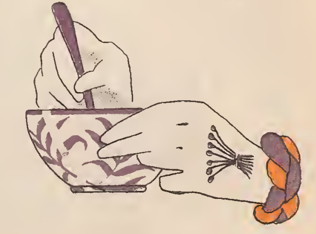


P. de TRÉVIÈRES.

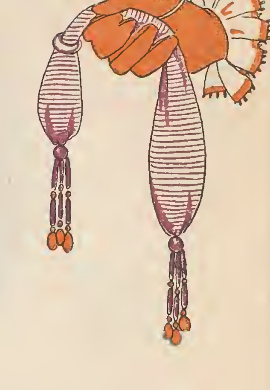


LE GANT

DANS une opérette célèbre et second empire, on dispute pour connaître quelle des deux parures, la botte ou le gant, dénote l'homme vraiment habillé. La question ne se pose plus aujourd'hui. Alors qu'on apporte dans le choix, le dessin des chaussures, les plus subtils raffinements, il est rare de voir un dandy méditant devant la boîte où sont couchés ses chevreaux alpins et ses daims d'Écosse.

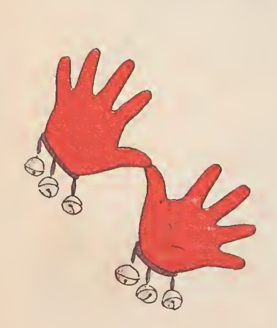






On ne sait plus assortir le gant à un vêtement, à un état d'âme. Il est pis encore. On ne sait plus assortir le gant à la main. Où est le temps que les mains d'un Brummel faisaient vivre cinq ouvriers, où ce prince avait un artiste pour chaque doigt et eût impitoyablement changé de fournisseur au cas où le spécialiste des annulaires se fût permis de tailler la parure des majeurs? Quel élégant, quelle coquette se préoccupe aujourd'hui de son pouce un peu fort ou de son auriculaire touché par l'arthritisme? On choisit hâtivement le hasardeux cinq et demi, le sept un quart approximatif. On l'élit de teinte neutre, on le chausse négligemment sans prendre garde au pli qui déshonore la phalange, au bâillement gauchissant sur la paume, au surcroît de peau qui, prolongeant le doigt, vous donne l'air d'user l'arroi démodé de quelque frère aîné.

...Et cependant! Que de jolies choses seraient possibles! Quoi de plus charmant, de plus expressif, de plus personnel que la main où notre plan de vie est « réglé ligne à ligne ». De même que les traits sur notre épiderme disent l'avenir, les coutures du suède ou du cha-



mois devraient révéler notre souci et, rien qu'à la façon dont s'entrecroisent les piqûres au-dessus de notre ongle, on nous connaîtrait, si j'ose dire, sur le bout des doigts.

Qui nous apportera la renaissance du gant? Pour accoutumer dès le bas âge nos fils et nos filles à vêtir leur main, une heureuse initiative ornerait leurs premières mitaines de ces grelots qui dansent aux hochets. Afin que cette jeune étourdie ne libère point ses mains pendant le voyage, on inscrirait sur son gant itinéraire et conseils de route. Voilà pour l'utilitaire. Au point de vue strictement futile et, partant, de première nécessité, que de charmantes innovations : gants en peau de crocodile pour cueillir des roses, gants brodés et pailletés, à manchettes de tulle et de dentelles.

Pour Sévigné moderne, gants noirs qui « sur le vierge papier que sa blancheur défend », risqueraient une opposition munichoise.

Gants à ongles teints, gants à orner de lanières, gants de toile lavable, précieux au verger, gants pour la pêche, gants pour le bain et la montagne, pour l'entr'acte et le concerto.



La fantaisie se donnerait plus librement carrière. Les étoffes de

toutes trames, les doublures de toutes nuances offriraient mille gammes précieuses, s'harmoniseraient avec la jaquette, le corsage, le crépuscule, l'aurore, le triomphe, le dépit, répondraient aux plus secrets mouvements de l'âme, aux surprises incessantes de l'ambiance, du décor. Dans la paume du dextre vous aurez soin, monsieur, que votre chiffre se détache en gros relief. L'impertinent que vous souffletterez sans témoins ne saura nier l'outrage. Il n'osera plus aborder la femme que vous aimez ni contester vos goûts littéraires. Arbitres féminins et masculins d'aujourd'hui, à vous la parole et les actes. Il est de toute importance que l'on vous défie pour que, au double sens de l'expression, vous puissiez relever le gant.



René Blum.





SOUS LE CASQUE

C'EST une manifestation encore du réveil national. Pour alléger les jeunes soldats d'une part de leur fardeau, les Dames vont prendre du service. L'an dernier (sans doute elles tiraient au sort?) elles arboraient à leurs chapeaux des rubans de conscrits. Il faut bien penser que le conseil de révision leur fut favorable, puisqu'elles vont se montrer, cette année, casque en tête.

Ainsi s'accusera la persistance de leur goût pour le Directoire, dont elles renouvellent l'une après l'autre les fantaisies vestimentaires. Car les Belles de l'an VII aussi portèrent le casque! Les victoires de Bonaparte en Egypte avivaient chez elles les sentiments romains dont on faisait grand usage sur les théâtres, dans les livres et dans les ateliers de peinture. Le casque semblait symboliser toutes les vertus guerrières, celles des ravisseurs des *Sabines*, comme celles des trois *Horaces* ou celles de *Bélisaire*. Il tenait lieu de vêtement aux héros de David. Il en tint lieu — ou à peu près — aux Merveilleuses.





Si Bonaparte, à son retour, les





trouva habillées de voiles peut-être un peu transparents, toutes du moins étaient vertueusement casquées. On leur voyait la jambe : on ne leur voyait plus les cheveux. Plus besoin de soubrette ! Madame se levait toute coiffée ; d'un coup de poing martial elle s'emboîtait un casque jusqu'à la nuque ; d'un nœud de ruban elle se l'assujettissait sous le menton et, en route ! Venait-on la demander ? on ne répondait plus : — Madame est sortie, mais : — Madame est en guerre.

Le champ de bataille, c'était le Palais-Royal, les Tuileries, Tivoli. Là se jugeaient les derniers progrès des fournisseurs militaires. On se montrait les créations de Leroy, grand maître ès-armes défensives. L'élégance en transparaissait à la façon dont il dégageait, seule, l'oreille droite, et laissait glisser sur la nuque une fine mèche ondulée, dernier vestige d'un régime de coiffure abhorré.



Avec sa courte visière et son fond de taffetas, ce casque, ajusté sur le crâne, ressemblait à peu près aux casquettes de nos jockeys. D'ailleurs, ce fut aussi la mode, en ces temps de continuels va-et-vient diplomatiques, d'imiter les toques des coureurs, les chapeaux des courriers ou des postillons. Les bruits de guerre s'apaisaient-ils ? On prenait des allures d'armistice ; on faisait des concessions ; ce n'était plus que demi-titus, demi-









fichus, demi-bottes... demi-casques. Le canon tonnait-il à nouveau? On s'affichait plus guerriers que jamais. « Au casque de Bellone on ajoutait le panache du dieu des combats ». Ainsi s'ouvrit le règne — un long règne dans la dynastie des coiffures! — du *Casque à la Minerve*. On crut que les Merveilleuses n'en démordraient pas. Tant d'insistance à se placer sous les auspices de la Sagesse fait croire qu'elles voulaient donner le change aux médisants : on ne pourrait plus prétendre qu'il y manquait souvent un clou, à leur casque !



Un jour vint pourtant où ce casque devint du dernier pompier. On avait tant cherché à varier ses formes qu'il finissait par n'en plus avoir. Horreur ! il « dégénérait » en chapeau ! Encore que ce chapeau fût *à la Victoire*, il fallut célébrer les funérailles du casque.

Il ressuscite aujourd'hui, et précisément les soins nouveaux apportés à l'organisation du Musée de l'Armée vont procurer à nos modistes de précieuses inspirations. Les spirituels croquis de Guy-Arnoux montrent ici qu'il n'est pas de casque, horrible sur une tête masculine, qui ne puisse fournir le motif d'une invention charmante. Et, sans doute, le Ministère de la Guerre renoncera-t-il aux exhibitions coûteuses et inélégantes par les-

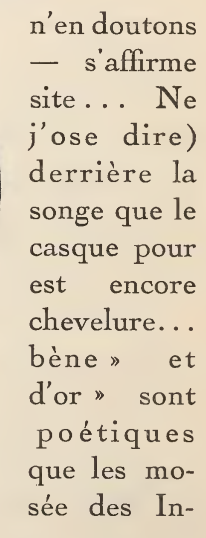




quelles il prétendait nous imposer le goût des uniformes réséda et des bourguignottes. Désormais ce sont les Dames qui se chargeront de lancer les idées nouvelles pour la tenue des troupes. Le public choisira sur leurs têtes entre le shako premier Empire, le tromblon Louis-Philippe, l'armet de Don Quichotte ou le morion à la Henri IV, mis à la mode du jour. Les armures d'Extrême-Orient elles-mêmes ne seront pas oubliées, et je gage que plus d'une modiste saura tirer parti des curieux casques japonais de fer battu qui, naguère, figuraient à la vente du Docteur Mène.

Mais, question angoissante, nos Élégantes renonceront-elles, comme les Merveilleuses, à leurs cheveux?

L'une — uniquement animée, n'en doutons pas, de sentiments patriotiques — s'affirme prête au sacrifice. L'autre hésite... Ne la contrarions pas. Elle a (si j'ose dire) son idée de derrière la tête. Elle songe que le plus beau casque pour une femme est encore celui de sa chevelure... «Casque d'ébène» et «Casque d'or» sont des surnoms poétiques plus vieux que les morions du Musée des Invalides.



Paul Cornu.



Comme chaque année à pareille époque, nous croyons en des revirements complets de la mode; nous nous imaginons que la robe, commandée il y a trois mois, est désuète et indigne même du goûter intime et nous sommes, jusqu'à notre définitive rentrée à Paris, dans une sorte de *statu quo*. Cela se renouvelle périodiquement, comme si, en Parisienne avisée, nous ne savions pas très précisément que *rien,* mais absolument *rien*, n'est changé. Il faut, à une mode, plus de temps que celui d'une saison pour s'implanter; du reste, je n'en connais pas une seule qui nous ait fait "coucou", et cela depuis que le monde est monde.

Je suis donc allée aux Courses dès mon retour à Paris et, comme vous, j'ai été non pas déçue, parce que ce que j'y ai vu est exquis, mais seulement surprise de constater, qu'en somme, rien n'est complètement différent. Les femmes affirment de plus en plus, c'est vrai, cette silhouette de *chien assis*, avec leur simili-crinoline au milieu des jupes, ce qui est un acheminement vers d'autres transformations, mais nous sommes dans une période d'évolution, surtout, et c'est cela qui se sent en tout.

Si je prends les manteaux, je les verrai, comme formes, presque semblables à ce qu'ils furent la saison dernière, à quelques exceptions près, exceptions dont je parlerai, soyez-en sûres. Les jaquettes, seules, ont ajouté un charme de plus à leur nombre extrêmement varié, en adoptant la longue jaquette russe dont notre enfance habillait Michel Strogoff. Elle est russe en effet, cette grande veste bien fermée, ne laissant plus s'envoler les légèretés plissées des linons et des tulles ; sa ceinture basse nous reporte tout à fait au pays d'Anna Karénine. A côté de ceci, par les plus grands froids, nous admirerons des sveltesses qui n'auront pas voulu dissimuler leurs formes et qui porteront des amours de vestons à la Watteau, découpés, lacés, fendus sur les hanches, d'un aspect particulièrement mutin, corrigé par la somptuosité d'un col et de parements très beaux.

Ce qui doit nous ravir plus que tout, c'est la grâce très moderne des costumes trotteurs, si nombreux, si variés.

Chaque jour nous en signale un nouveau, bizarre, simple ou très excentrique : ils sont légion, mettant le ventre en avant, détachant nos vestes du dos et ménageant à la jambe et au pied (le gauche ou le droit) une porte de sortie.

Sur beaucoup d'entre eux, on jette les renards naturels... c'était joli lorsque le costume était noir et que le chapeau s'assortissait au renard, mais ce n'est plus ça maintenant : toutes les femmes en ont, même les moins élégantes, et toutes, avec des costumes verts, rouille, ou gris... c'est très laid.



En revanche, les renards argentés et noirs sont chauds et toujours jolis, surtout que, cet hiver, on les monte très nouvellement, disposés en fichu, une seule queue pour les deux, et on les pose de mille façons, en tous sens, sur les épaules. Le chic, en tous cas, tâchez de l'attraper, c'est qu'ils aient l'air de ficher le camp, de glisser des épaules... Vous ne serez pas dans le mouvement si vous ne portez pas vos renards de cette manière.

Des étoles ? Nous n'en voyons plus, sinon sur des femmes économes qui tiennent à utiliser ce qu'elles ont ; mais les grandes coquettes chic leur préfèrent les fichus de fourrures ou les grands châles drapés et souples comme un velours. Croisé en avant, fichu ou châle dessine derrière une pointe réchauffant les reins. Quelques-uns même, en breischwantz, sont ourlés d'une ruche à la vieille.

La question des chapeaux est palpitante parce qu'une guerre se déclare de clientes à modistes ; les premières, trouvant le velours noir idéal au teint et aux cheveux, ne jurent plus que par chapeaux tout noirs, mais les secondes s'insurgent contre une mode qui ne nécessite plus que deux ou trois chapeaux par saison, pour chaque femme... O combien peu ! Et les garnitures, dans ce cas, se réduisent à quelques paradis et quelques aigrettes ; on les transporte des chapeaux d'été sur ceux d'hiver... et voilà l'industrie du chapeau qui menace de péricliter. Aussi l'émoi est-il grand dans les ateliers de la rue de la Paix, où, cependant, spirituel et même rusé, le petit peuple des modistes a trouvé une solution que je vous soumets : faire des chapeaux sombres *presque noirs* mais *jamais noirs*, c'est-à-dire vert "cyprès", violet "évêque", "raisin de Corinthe", "bois brûlé", et gris noir, tous garnis de motifs assortis, devant accompagner des robes dont ils auront le ton ou, du moins, dans une même gamme. Chaque toilette, de cette façon, réclamera son chapeau. Vous le voyez, l'idée n'est pas sotte, et toutes les femmes l'adopteront lorsqu'elles verront, comme je les ai vus, ces adorables galurins aux petites plumes recroquevillées, aux paradis tombant d'un côté, alors que de l'autre, ils fusent éperdument vers les nuées.

Et les grandes formes de fourrure, taupe ou breischwantz, bordées de zibeline, combien seyantes aux femmes moins jeunes, dont elles estompent les traits...

Continuez à porter vos gants sans boutons et très lâches, laissant, au travers de leur peau fine, deviner l'énormité des

gemmes de vos bagues; chaussez-vous dès le matin comme pour aller au bal, ayez toujours l'air de marcher sur des œufs, et lorsque, comme cela vous arrivera durant tous ces mois d'automne, vous vous déplacerez pour les chasses, emportez dix-sept costumes tailleurs, quinze robes de dîner, huit ou dix manteaux et deux douzaines de chapeaux... je ne ris pas; je vous traduis simplement ici ce qu'il est chic de faire, lorsqu'on tient à sa réputation de femme élégante, pas plus.

Ah! ce n'est pas une sinécure, je le sais, mais que voulez-vous : "Dis-moi ton bagage et je te dirai qui tu es"...

NADA.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. I. — *Pardessus pour l'automne. L'un est de forme croisée, en ratine ; l'autre droit, est en montagnac.*

✤

Pl. II. — *Robe drapée pour le dîner, en charmeuse. Fichu de mousseline de soie.*

✤

Pl. III. — *Robe d'intérieur en velours de soie et en crêpe de Chine avec garnitures en mousseline de soie.*

✤

Pl. IV. — *Manteau d'hiver de Paul Poiret, en velours de soie ciselé, brodé de skunks.*

✤

Pl. V. — *Cette robe de Redfern est en velours noir. Les basses manches, le corsage très flou et le col sont en mousseline de soie blanche ; un dahlia en laine orne la ceinture.*

✤

Pl. VI. — *Robe de Worth en charmeuse créponnée et en tulle, avec un collier de pierres bleues et vertes.*

✤

Pl. VII. — *La forme de ce manteau de Chéruit est celle des manteaux de la cavalerie espagnole. Il est fait en ratine et est doublé en pareil, dans un autre ton.*

✤

Pl. VIII. — *Robe de taffetas de Dœuillet. La jupe se distingue par un mouvement de tunique bouillonnée et par des volants brodés de métal argent. Le corsage, drapé, est retenu par des nœuds de velours.*

✤

Pl. IX. — *Cette robe de Doucet est en charmeuse plissée, avec une large ceinture de satin souple. Le col, les manches et le bas de la jupe sont bordés de skunks.*

✤

Pl. X. — *Deux robes de Paquin. Dans l'une, un double volant de tulle brodé d'argent retombe sur la robe en charmeuse. L'autre robe est en satin, avec un long volant de tulle plissé sur lequel passe une grande bande en tulle noir, brodée de roses d'argent.*

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

Imp. G. Kadar. *Lucien Vogel, Directeur-Gérant.*



TIENS!.. DÉJA DE RETOUR!

Pardessus d'après-midi



COMMENT ME TROUVEZ-VOUS ?

Robe drapée pour le dîner



LE VASE BRISÉ

Robe d'intérieur





DIEU ! QU'IL FAIT FROID...

Manteau d'hiver de Paul Poiret



LA DERNIÈRE ROSE

Robe d'après-midi de Redfern



L'ENTR'ACTE

Robe du soir de Worth



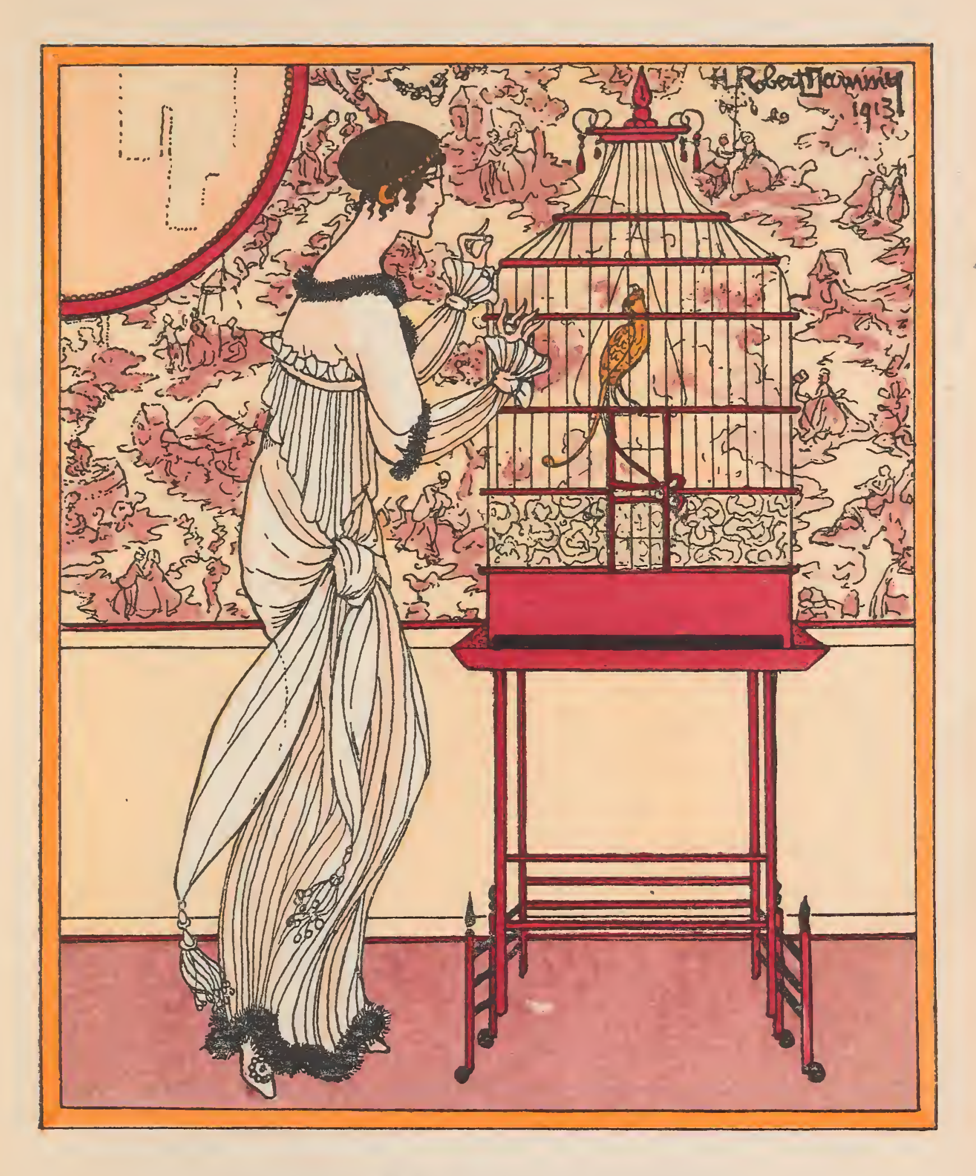
LE "MEET"

Manteau de voiture de Chéruit



LA SOIRÉE TOSCANE

Robe d'après-midi de Dœuillet



AH ! LE BEL OISEAU !

Robe d'intérieur de Doucet



"VOICI DES FLEURS, DES FRUITS, DES FEUILLES ET DES BRANCHES..."

Robes du soir de Paquin